

L'écho de l'étroit chemin

ULYSSE PACIFIQUE

Itinéraire d'un haïjin du Japon aux Marquises...

Roman-haïbun

Seegan MABESOONE

L'écho de l'étroit chemin N° 41 et N° 42 – Novembre 2022-Février 2023

Supplément gracieux – AFAH

L'écho de l'étroit chemin

ULYSSE PACIFIQUE



Itinéraire d'un haïjin du Japon aux Marquises...

Roman-haïbun

Seegan MABESOONE

ULYSSE PACIFIQUE



Itinéraire d'un haïjin, du Japon aux Marquises...

Roman-haïbun

Seegan MABESOONE

« Ô jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux ! »

Albert Camus, *La Chute*



1. Hôtel *Le Tahiti*, suite 2202, le 22/11/2021...

Je suis à Tahiti. À l'hôtel *Le Tahiti*. C'est quand même con, euh, excusez-moi, c'est quand même très « téléphoné » de s'appeler comme ça pour un hôtel à Tahiti, presque « absurde », non ? Mais bon, des trucs absurdes, depuis deux ans, j'en ai vu d'autres... Oui, j'en ai vu beaucoup.

Bref, je suis ici pour le 21ème Salon « Lire en Polynésie » : je dois assurer la promotion d'un de mes romans qui s'intitule *L'île-sirène*, une sorte d'histoire d'amour « fantastico-ethnologique », vaguement autobiographique (auto-traduite du japonais) que j'ai rédigée il y a deux ans aux Îles Marquises. Je vivais alors dans une minuscule cabane face à l'horizon, sur l'île de Hiva Oa, dans cet archipel perdu au milieu du Pacifique Sud, le plus isolé du monde, paraît-il. J'étais en fuite à l'époque. Si, je vous jure. Vraiment en fuite. Je fuyais la police japonaise. Un peu comme l'épastrouillant Carlos Ghosn, me direz-vous ? Oui... et non. Je sais, tout ceci peut sembler un peu confus pour l'instant. Ah, quelle histoire... Vous allez rire, je crois, cher lecteur, ou chère lectrice. Allez, *hajime* !

Normalement j'en ai pour une centaine de pages au bas mot.

Ce soir, on est le 22 novembre 2021. Sur mon ordinateur en bas à droite de l'écran, il est inscrit « 19 : 04 », heure de Tahiti. À ma gauche, un crépuscule quasi wagnérien s'abîme derrière la terrasse de ma suite, derrière les cocotiers et la plage, derrière l'ombre de Moorea et les derniers îlots poignant de l'archipel de la Société. Ce soir, j'en ai enfin fini avec les innombrables « interventions » que j'ai dû assurer au cours d'une semaine funambulesque au pays des vahinés : ateliers haïkus dits « kukais » pour enfants puis pour adultes, en français puis en langues polynésiennes, conférences sur la poésie japonaise comparée à la poésie marquisienne, réunions du jury du premier « Concours de haïku polynésien », interviews sur ma relation intime avec le monde des sirènes, pour la chaîne Polynésie La Première puis pour d'autres médias locaux plus ou moins obscurs, séances de dédicaces interminables sous un soleil de plomb, à peine protégé par les racines aériennes d'un immense banyan moribond, etc. Funambulesque, non ? Ah oui, j'oubliais de me présenter. Je suis, je crois, « un écrivain atypique », de nationalité française, qui habite au Japon depuis une trentaine d'années, mais qui écrit (et publie quand il le peut) principalement en japonais (des romans et des poèmes brefs japonais dits « haïkus ») ... Hmm. Il y a vraiment trop de parenthèses et de guillemets. C'est que c'est assez compliqué à expliquer, tout ça, même pour moi. Je recommence : je suis un écrivain français de langue japonaise invité à Tahiti pour parler des sirènes, et des Marquises, et je profite d'une soirée de relâche pour commencer un roman autobiographique que j'écris, exceptionnellement, directement en français, afin d'éviter un scandale à mon épouse japonaise et à notre fille, lesquelles se trouvent encore au Japon, tout cela à cause d'une sombre histoire de... boules puantes. Ce n'est pas plus clair ? Bon, vous comprendrez au fur et à mesure, j'en suis sûr. Cher lecteur, ce que je voudrais vous dire dans ce prologue, c'est que tout, dans ce « roman » (ce « récit » ?), est aussi incroyable que vrai. Nul besoin d'inventer des détails croustillants dans l'histoire tragi-comique qui commence, dans cette narration de ma *Chute*, si je peux me permettre de reprendre un titre illustre.

こんなにもちいさな蟻よカミュ全集

Konna ni mo Chiisa na ari yo Kamyu zenshū

Une si petite

Si petite fourmi sur

Les Œuvres Complètes de Camus

Demain, normalement, je dois rentrer chez moi au Japon, pour y retrouver ma femme, Toyo, et notre fille de treize ans, Line. Pour cela il me faut parcourir une véritable Odyssée de 34 000 kilomètres, traverser deux océans et quatre continents : Papeete → Los Angeles → Paris → Tokyo, soit un tour du monde éclair en trois vols long-courriers – tout ceci parce que, vous l'aurez deviné, il n'y a plus de vols directs entre la Polynésie française et le Japon depuis le début

de la crise du covid. Et encore, je ne sais même pas si je pourrai vraiment monter dans l'avion pour Tokyo demain soir. Cela dépend du test PCR que je viens de subir cet après-midi. J'aurai le résultat demain matin. Si, par malheur, l'Institut Louis Malardé de Tahiti décèle dans mon mucus nasal un seul virus suspect, alors je devrai rester en Polynésie, à mes frais, pendant au moins dix jours supplémentaires. Et dans ce cas, je pense que je trouverai enfin le courage de retourner sur l'île de Hiva Oa, à 1600 kilomètres au nord-est d'ici, au milieu de ce vide qui a failli me happer définitivement, il y a deux ans... Et peut-être y resterai-je toute ma vie, cette fois-ci. C'est ce que je pensais faire il y a deux ans, lors de ma « fuite » du Japon. Voici mon dilemme pour les 24 heures à venir : Marquises ou Japon, that is the question.

Cher lecteur, si demain matin je reçois un courriel avec les mots « test positif », je vous le jure, je monterai dans le premier avion pour Hiva Oa, et j'irai embrasser Adeline. Oui, Adeline. Adeline, toi la jeune Marquisienne aux jambes comme des fourreaux de *katana*, toi la petite vendeuse aguicheuse du magasin G à Atuona, qui as bien failli m'envoûter, qui as bien failli me retenir sur ton île pour toute la vie, en m'embrassant violemment, un lundi matin à 10 heures, il y a un an et demi... Si, par malheur – ou par bonheur ? –, j'apprends que je suis porteur du maudit virus, je vous le jure, je prendrai mes cliques et mes claques et mon courage à pleines mains, je monterai dans le premier bimoteur d'Air Tahiti en direction de Hiva Oa, et j'irai lui rendre son baiser mortel, à cette petite Marquisienne, et ce sera mon « baiser de la vengeance », à cette sale gamine si funeste et si belle, Adeline, Ô Adeline au soleil redouté !

タヒチの砂に捨てられし水着 人魚のサイズ

Tahichi no suna ni Suterareishi mizugi Ningyo no saizu

Sur une plage de Tahiti

Un maillot de bain abandonné

Taille sirène ?



2. *Sonate au clair de lune* à Nagano

Tout a commencé le mardi 23 juillet 2019 à 19 heures 30 environ. Quelle soirée de con ! Excusez-moi encore. Décidément, elle me rend grossier, cette histoire. Je me revois jouer maladroitement, sur le piano demi-queue Yamaha de ma fille, dans notre appartement du centre-ville de Nagano – cité moyenne de 400 000 âmes au nord du Japon –, l'*Adagio* de la Sonate numéro 14 dite *Au clair de lune* de Ludwig van Beethoven. À la main droite, cela fait : « taa la la, taa la la... ». À la gauche : « Toon, ton ton... toon, ton ton... ». C'est triste et beau, calme et sombre, ce morceau, normalement. Mais ce soir-là, je le jouais *fortissimo*, avec force nuances grotesques, le couvercle du piano grand ouvert, « rien que pour embêter » ces Messieurs les policiers japonais, lesquels frappaient ardemment à ma porte – connaissaient-ils seulement, ces Messieurs, l'interprétation correcte *pianissimo* souhaitée par Ludwig van B., compositeur génial dont je suis, paraît-il, un très lointain cousin flamand ? Non, ils s'en foutent, les flics japonais, des considérations musicologiques d'un petit Français échoué dans une ville très moyenne au pied des Alpes japonaises. Ils s'en foutent. Et puis, cette interprétation ridiculement bruyante, c'était pour moi le dernier moyen de faire semblant de ne pas les entendre tambouriner. Ils offraient ainsi, ces Messieurs de la maréchaussée nipponne, une belle basse continue à mes arpèges, leurs petits poings de fonctionnaires sur ma porte en acier forgé étant, somme toute, du meilleur effet dramatique, me dis-je inopinément vers la dixième mesure...

- « Ouvrez ! Police ! Ouvrez ! Police ! »

C'était comme dans un mauvais film, quand tout va trop vite, trop vite pour être plausible, et pourtant, c'était vrai. Putain que c'était vrai ! Ma vie basculait pour de vrai, en quelques mesures, du paradis à l'enfer... puis au paradis ? Bref, c'était « la fin des haricots » comme on dit dans les navets.

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong, 開けて下さい！！*

Ouvrez, ouvrez, nous avons un mandat de perquisition ! »

Le mardi soir de la semaine précédente, déjà, j'avais déposé subrepticement quelques crottes de nos chats adorés devant l'entrée de ce gymnase fraîchement construit par la ville de Nagano à 3 mètres 30 de notre appartement – face au piano de notre fille. Apparemment, le groupe de basketteurs qui utilisait le gymnase ce soir-là en avait pris ombrage, ce que je peux comprendre, certes, mais ce qui me surprit, c'est que les jeunes peigne-culs en culottes courtes avaient eu l'outrecuidance d'appeler la police – alors qu'ils étaient dans leur tort, ayant ouvert les fenêtres qui donnaient sur notre appartement, contrairement aux consignes de la mairie. Bon, il s'agissait d'une simple histoire de nuisances sonores, passablement banale, j'en conviens, comme il en existe malheureusement partout sur cette planète, me direz-vous ? Oui, mais la semaine précédente, déjà, les hommes en uniformes bleus avaient pris l'affaire très au sérieux, ils étaient restés près d'une heure aux aguets sous ma fenêtre, avec toute leur morgue protofasciste qui signifiait : « Toi, le petit étranger, on sait que c'est toi ! Alors, ne t'avise pas de recommencer ! » Le tambour des ballons, leurs vibrations infrasonores obsédantes avaient cessé pendant quelques minutes, Ô joie suprême ! Puis, je suppose que les forces de l'ordre avaient dû aider les jeunes sportifs à déplacer les déjections de nos chers félins (« Zeus » et « Argos » de leurs noms de baptême), pour que le concert des ballons pût reprendre, comme tous les soirs, depuis plus d'un an... Mais en ce mardi 23 juillet 2019, jour de ma récidive délibérée, les poulets japonais étaient montés jusqu'à notre appartement, et là, ils semblaient « très très remontés ».

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong, 開けて下さい！！*

Ouvrez, ouvrez, nous avons un mandat de perquisition ! »

Ici, cher lecteur, je vous dois une explication. Il faut que vous sachiez que cet acte fou de « terrorisme scatologique au Pays du Soleil-Levant » avait quelques excuses, quelques « circonstances atténuantes ». Enfin, je crois...

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong, 開けて下さい！！ Ouvrez !*

En jouant sur mon piano ce soir-là, je revois, sous mes paupières fermées, l'explosion du réacteur numéro 3 de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi, huit ans auparavant. Cette image cinétique de trois secondes est restée collée dans un coin de ma rétine. Oui, je l'ai bien vue, sur l'écran de notre petit téléviseur familial, le 14 mars 2011 à 11 heures 1 du matin. En direct. Il avait vraiment une forme de champignon atomique, ce nuage noir. J'en étais sûr, ils ne disaient pas la vérité, tous ces « experts » de la NHK sur leur plateau suréclairé. Non, ce n'était certainement pas une simple explosion « sans danger » « due à une accumulation d'hydrogène dans le toit du bâtiment ». Ils mentaient. Je revois encore – chose inédite pour moi, impensable au pays du flegme impérial – tous ces présentateurs et chroniqueurs hagards, la panique dans les yeux, les membres ballants, bredouillant des « *Eeto, anoo, sonoo* », c'est-à-dire le degré zéro de la dignité pour tout Japonais qui se respecte. Et moi, je regardais, d'un autre œil, ma fille de deux ans et demi ramper joyeusement sur la moquette, au pied de la télé qui ment. Je regardais aussi ma femme Toyo, qui avait les yeux rouges, qui avait pris son lundi, juste un petit jour de congé exceptionnel – prétextant que notre fille était malade, ce qui était faux – afin que nous puissions discuter de l'avenir : Est-ce que nous restions, ou est-ce que nous quitions le Japon, that was the question...

花の上花散る吾兒よごめんなさい

Hana no ue Hana chiru ako yo Gomen nasai

Les fleurs de sakura

Tombent sur d'autres sakura

Ma fille, pardonne-moi !

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong*, 開けて下さい！！ Ouvrez ! Police !

Je revois – tout en jouant la *Sonate au clair de lune* – notre première manif antinucléaire à Nagano, trois mois après l'accident de Fukushima, le samedi 11 juin 2011. Elle était si mignonne, notre petite Line, en bébé-sandwich tout de jaune vêtu, distribuant de toutes de ses forces des tracts aux passants, où il était écrit : « Les centrales sont à l'arrêt, qu'elles le restent ! 再稼働反対 ! » Pour son papa et sa maman aussi, c'était la première manif de nos vies... et ce ne fut pas la dernière. Et puis, quand une jeune maman, parmi la petite foule d'une vingtaine de manifestants improvisés, me demanda : « Tu ne veux pas devenir le responsable des manif qu'on va faire tous les mois ? On a besoin d'un nom pour demander l'autorisation à la mairie », alors j'ai dit « Oui ». Et puis, au bout d'un an, on est passé à une manif à Nagano toutes les semaines, tous les vendredis soir, comme ils faisaient à Tokyo. Et puis, j'ai acheté avec Toyo un moniteur de becquerels pour mesurer la contamination des aliments dans notre région, située à 200 kilomètres de la centrale agonisante. Nous avons organisé des séances de mesures gratuites pour toutes les familles de la ville

qui avaient des enfants en bas-âge, tous les vendredis après-midi, dans notre appartement. Et puis, on a trouvé des champignons à 19 Bq/kg (Cs 137 + Cs 134), des pousses de légumes à 23, de la viande plus contaminée encore... Les mesures faites par la municipalité, elles, considéraient comme « Non detected » toute contamination en dessous de 25 Bq/kg. Nous, nous savions qu'un seul becquerel par kilo, c'est déjà dix fois plus que ce que l'on trouve dans des aliments « normaux » de pays « normaux ». Bref, nous n'étions plus dans un pays « normal ». Nous savions, grâce aux recherches des professeurs Bandajevsky, Nesterenko et Yablokov sur l'accident de Tchernobyl, qu'il n'y a pas de seuil d'innocuité quand il s'agit de contamination interne chronique par des radionucléides artificiels, surtout lorsqu'il s'agit de petits enfants. Alors, nous avons mis tous nos résultats sur Facebook. Scandale ! Des centaines d'aliments contaminés, parfaitement mesurés, sur un groupe totalement indépendant :

<https://www.facebook.com/notes/yellow-ribbon-against-nuclear-power/437291782953824>

Toyo et moi étions purs, idéalistes, naïfs. Nous ne pensions pas, bien sûr, que six ans plus tard, la mairie de Nagano déciderait de construire un gymnase à 3 mètres 30 de notre appartement, comme par hasard...

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong*, 警察だ。開けて下さい！！

Ouvrez ! C'est la police !

Je revois aussi le doyen de l'université Shinshū à Nagano, en décembre 2011. J'étais venu lui demander des « explications » d'employé à employeur. Surpris de ma visite impromptue, il avait rougi instantanément en m'ouvrant la porte de sa salle de réunion très cossue où trônait un véritable bureau de ministre, très bien rangé – on sentait qu'il avait tout son temps pour le ranger –, ainsi qu'une longue table en laque couronnée d'un superbe napperon immaculé en dentelle de Bruges, sûrement ramené d'un « voyage d'étude » grassement subventionné. Entre le bureau et la table, nous regardâmes chacun les chaussures de l'autre, comme pour nous jauger. Le professeur de littérature française Masaaki Yoshida, doyen de la faculté de lettres de l'université de Nagano, était tout petit, avec de tout petits petons. Il avait empaqueté ses adorables pieds dans cette découverte très en vogue au Japon – pays où il faut souvent se déchausser : des chaussures noires en sky « faussement lacées » qui s'ouvrent sur le côté par un velcro diagonal, aussi pratique qu'inélégant. Moi, j'avais des chaussures Armani de bonne facture mais trop vieilles, qui bâillaient de part et d'autre de mes lacets trop lâches. Lui, il portait des chaussettes blanches, qui contrastaient horriblement avec son costume anthracite (il faut savoir que beaucoup de Japonais d'un certain âge continuent toute leur vie à porter des chaussettes blanches ; c'est une façon de se plier *ad vitam aeternam* au règlement de leurs anciens lycées impériaux

de garçons, où toute chaussette doit être immaculée... c'est d'ailleurs à cette couleur de chaussette que l'on reconnaît, de fait, les anciens « bons élèves », c'est-à-dire les mâles dominants dans l'archipel nippon). Moi, je portais des chaussettes écarlates aux motifs géométriques jaunes, à peine visibles entre mes chaussures noires et mon costume noir. Coquetterie bien française. J'étais un fan du chanteur Stromae, célèbre aussi pour sa liberté chaussettesque – Stromae était très à la mode en France dans ces années-là, totalement inconnu au Japon, bien sûr. Visiblement, en contemplant mes chaussettes, Sieur Yoshida flairait « un problème ».

- Bonnnjouuulu, Mousshiou Mabusoonu. Jou vouzz en pliiie... Veuillez zaccepter de plendlu place à la taabulu, sh'il bous pllaït !

Je coupais court à ses prétentions d'utiliser avec moi la langue de Molière, sachant que je maîtrisais moi-même celle de Bashō sans aucun accent – même si je sentais que mon bilinguisme avait le don d'attiser sa jalousie, à chacune de nos brèves rencontres, depuis deux ans que j'étais enseignant vacataire sous sa coupe.

- Yoshida-sensei, répliquai-je en japonais, sans m'asseoir, les mâchoires tremblantes de colère contenue. Vous vous souvenez sans doute que vous m'avez promis un poste de professeur assistant pour le mois d'avril prochain. Ceci était même la condition *sine qua non* de ma venue ici en tant que vacataire, il y a deux ans. Or, je découvre ceci, ce matin, sur le site de la JRECIN !

D'un geste raide, je sors de ma sacoche une annonce de recrutement émanant du site national des offres de postes universitaires au Japon : *L'université Shinshū à Nagano recherche un professeur assistant de littérature comparée. Candidature ouverte uniquement aux femmes.*

- Faut-il... faut-il, Monsieur Yoshida, que je me fasse opérer ?

Yoshida ne rit pas. Moi non plus.

- C'est-à-dire, que... comment vous expliquer, Monsieur Mabesoone... Nous sommes très satisfaits de vos services, et les étudiants le sont aussi, comme vous le savez sûrement... Et nous sommes aussi très reconnaissants de votre "salon français" tous les lundis, et de votre aide si précieuse pour nos échanges avec l'université de La Rochelle. Je sais que vous détenez deux doctorats, en France et au Japon, et je connais vos nombreuses publications académiques, qui dépassent les miennes, j'en conviens volontiers... C'est un très grand honneur, comment dire, de vous compter parmi nous, mais... comment dire, il nous faut absolument augmenter le nombre d'enseignants titulaires de sexe féminin... vous comprenez, c'est une directive ministérielle qui nous y oblige, depuis cette année. Je suis vraiment désolé, mais, cela ne dépend nullement de ma personne... et, sachez que vous conservez toute notre confiance pour la suite, en tant qu'enseignant vacataire, vous qui êtes le seul enseignant francophone « native-speaker » de notre modeste université...

C'était presque touchant de voir comment un « pseudo-savant », d'ordinaire

si taciturne et peu bavard, se répandait en explications inintelligibles, dans un langage administratif faussement soutenu, où je relevais maintes fautes de syntaxes en japonais, fautes qui s'accumulaient au fur et à mesure que ses joues rougissaient, bientôt plus écarlates encore que mes chaussettes, chaussettes qu'il ne pouvait s'empêcher de fixer désespérément de ses petits yeux ternes.

- Yoshida-sensei, ces derniers mois, vous m'avez plusieurs fois « félicité » pour mes activités antinucléaires, n'est-ce pas... Alors... c'est ça ? C'est donc cela, le problème ?

Silence abyssal. Assourdissant. Interminable. Je regarde ses petits yeux morts qui regardent mes chaussettes écarlates.

- C'est donc cela, cher Monsieur Yoshida. On ne peut pas être contre le césium dans l'assiette de nos enfants, on n'a pas le droit d'être contre le césium et le plutonium, si on veut obtenir un poste dans une université dans ce pays... C'est ça, Monsieur Yoshida ?

Silence abyssal. Assourdissant. Interminable.

Je reste pantois, interdit. Je me souviens que la demi-vie, c'est-à-dire la persistance de la moitié des radionucléides du plutonium 239 est de 24 400 ans. Putain, ça fait longtemps ! me dis-je, soudain pris de vertige. Et je réalise que je resterai « vacataire » sans le sou, dans ce pays, toute ma vie. Jusqu'à ma retraite, dans trente ans peut-être... Ça fait longtemps aussi.

父子愛に半減期無し葡萄剥く

Fushiai ni Hangenki nashi Budō muku

L'amour d'un père

A une demi-vie illimitée

J'épluche ton raisin

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong, 開けて下さい！！* !

Ouvrez ! Police !

Pour finir, en ce beau soir de juillet 2019, alors que je jouais la *Sonate au clair de lune* dans mon appartement de Nagano, il m'est revenu le pire souvenir de mes trente années de vie au Japon. Et ça, ça m'a vraiment achevé.

Je revois sous mes paupières le regard comminatoire, glacial, proprement assassin de l'avocat de la mairie de Nagano, Maître Kenji Miyazawa, dans la salle d'audience du tribunal de cette ville si moyenne, un an et demi plus tôt, le 28 décembre 2017. Un vieux Japonais qui perd la face devant ses compatriotes, ça n'oublie jamais, ça ne pardonne jamais... Surtout lorsqu'il s'agit du vénérable Maître Miyazawa, si respecté pour son infailibilité procédurière, pour son club d'équitation dont il est à peu près le seul membre, et pour sa présidence éternelle du Rotary Club de Nagano. Le pauvre Kenji, ce jour-là, à 75 ans passés, pour la première fois de sa vie, avait perdu un procès.

Remarquez, moi, je n'avais pas fait exprès de le gagner, ce procès ! J'en étais presque désolé, même. Tout le mérite revenait à ma voisine de palier, la mystérieuse Madame Nakabayashi...

Encore un an et demi plus tôt, un dimanche après-midi du mois d'avril 2016 – un dimanche anormalement chaud pour la saison –, ma voisine Emi Nakabayashi frappa pour la première fois à ma porte. Je la remis de justesse. Elle était une sorte de version japonaise de la chanteuse britannique Adele en plus âgée, plus chic encore, avec un visage très équilibré, parfaitement maquillé, délicieusement joufflu, et les mêmes lèvres pulpeuses que la star planétaire.

浜辺行く鳥も女も裸足かな

Hamabe yuku Tori mo onna mo Hadashi kana

Berge du lac

Les femmes comme les oiseaux

Sont pieds nus

Là encore, par timidité, je regardai les pieds de l'*Homo japonicus* qui me faisait face. Et ce fut, je dois l'avouer, infiniment plus excitant que le spectacle des chaussures velcro du professeur Yoshida. Madame Nakabayashi avait des socques très estivales, qui laissaient voir presque l'entièreté de ses deux magnifiques pieds. Ces pieds, tels deux demi-langoustes appétissantes à peine sorties de leur carapace, contrastaient heureusement avec le costume strict, « à la Truffaut », qu'elle portait pour m'honorer de sa visite. Sachant qu'elle habitait juste à côté, je compris aisément qu'elle se fût contentée de simples socques pour passer d'un palier à l'autre. Mais tout de même... quels pieds !

- Je suis votre voisine, Emi Nakabayashi. Excusez le caractère inopiné de ma visite. J'aimerais m'entretenir un peu avec vous, si vous avez le temps, bien sûr... c'est au sujet des arbres.

Je me dis : « Whaooh, elle a du cran, ma voisine, alors que je ne l'ai croisée que deux ou trois fois depuis six ans que j'habite ici, elle a du cran, pour une Japonaise célibataire – que l'on dit divorcée d'ailleurs –, et belle comme elle est, de frapper à la porte d'un homme, un *gaijin* (« étranger ») qui plus est, alors que ma femme et ma fille viennent de partir au cours de piano ! » Après une brève œillade vers ses grands yeux noirs si bien maquillés, j'admirai à nouveau la partie basse de son corps : elle frottait son petit pied droit, hors de son socque, contre son petit pied gauche, orteils contre orteils, comme pour les réchauffer l'un contre l'autre. Mince ! Je bandais.

- Mais... bien volontiers. Je ne peux vous offrir qu'un verre de *mugi-cha* (infusion froide de blé grillé, typiquement japonaise), ma femme n'étant pas là..., bredouillai-je.

– Cela ira très bien, Monsieur Mabesoone. Je n'en ai pas pour longtemps. Madame Nakabayashi réintroduisit son pied droit dans son socque, puis mit ses deux pieds dans l'entrée de mon appartement, d'où elle sortit à nouveau

ses deux petons blancs hors de ses socques, comme il se doit dans toute maison japonaise, pour fouler gracieusement mon couloir en parquet sombre, tout en refusant les pantoufles que je lui tendais. Arrivé au salon, je l'invitai à s'asseoir face aux cerisiers en fleurs, bien visibles de notre balcon, entre la queue du piano de notre fille et le portrait de mon épouse adorée.

放射状に爆発つづく桜かな

Hōshajō ni Bakuhatsu tsuzuku Sakura kana

Il explose

En irradiant,

Le sakura en fleurs

- Je vous remercie, Monsieur Mabeoone, pour le document très précieux que vous avez bien voulu déposer dans toutes les boîtes aux lettres de notre immeuble... Je parle de ce document interne de la mairie de Nagano qui prévoit, apparemment, l'abattage de tous les *sakura* du parc de l'école, en face de nos appartements. Bravo... Mais, puis-je vous demander comment vous l'avez obtenu ?

En fait, l'Adele de mon palier n'était pas du tout une femme lascive. Elle parlait avec assurance et distinction, « comme un procureur de bonne humeur » (ce qui est un oxymore au Japon), me dis-je, et ceci rendait notre conversation plus excitante encore.

- Euh... je l'ai eu par Madame Nonomura, vous savez, la conseillère municipale communiste. Je la connais bien. Elle vient parfois aux manifs antinucléaires que j'organise à Nagano, vous savez...
- Aaah, vous avez de la chance, Monsieur Mabeoone ! Ce document aura sûrement un rôle déterminant pour la suite de vos démarches. À propos, vous comptez toujours essayer d'empêcher l'abattage de ces arbres, comme vous l'avez écrit dans votre courageuse lettre, adressée à tous les habitants de l'immeuble, n'est-ce-pas, Monsieur Mabeoone ?

Je me sentais bien penaud, avec mes deux verres de *mugi-cha* dans les mains, parce que j'avais oublié de déposer d'abord sur la table les sous-verres – prévenance indispensable selon le code du savoir-vivre nippon.

- Ah, eh bien, c'est que... non ! Je vous explique, Madame Nakabayashi : je suis allé à la mairie la semaine dernière. Ils ont été très désagréables, comme d'habitude, mais ils m'ont dit que, pour ce qui est des *sakura* en face de mon appartement, ça devrait aller. Ils ne vont pas les couper. Parce que ces arbres-là ne les gênent pas pour la grande route qu'ils veulent faire à travers le parc...
- Monsieur Mabeoone, je n'ai pas besoin de sous-verre. Merci.

La belle dame prit mon verre de main à main, absorba du bout de ses lèvres glossées une quantité infinitésimale de mon infusion au blé, puis reprit :

- Monsieur Mabeoone, je suppose que... que vous savez pourquoi le maire veut ouvrir une route en plein milieu du parc, une route parfaitement inutile au demeurant... nous sommes d'accord ?

La superbe Emi ingurgita lentement encore un peu de *mugi-cha*. On avait presque l'impression qu'elle avait une minuscule pomme d'Adam, très ronde, au milieu de son long cou de cygne.

- Euh... je sais pas, moi. Il est patron d'une boîte de BTP, ce maire, comme tous les maires de Nagano depuis des décennies d'ailleurs, vous savez bien. Je suppose que... il gagne de l'argent à chaque gramme de béton répandu sur notre belle ville, c'est ça, non ?

Mme Nakabayashi acquiesça lourdement, de son visage lumineux de bodhisattva.

- Oui. Oui, et c'est même pire que cela, Monsieur Mabesoone. Vous connaissez certainement Monsieur Miyamoto, le Monsieur qui habite de l'autre côté des grands arbres, à gauche de l'école désaffectée ?
- Ah, le vieux croulant qui se plaint tout le temps des feuilles de *keyaki* qui tomberaient, soi-disant, dans son immense jardin, alors que les vents dominants soufflent dans l'autre sens... Quel sale mec, quel menteur, ce Miyamoto ! C'était le seul riverain à souhaiter l'abattage des arbres, pendant la soi-disant « réunion de concertation » organisée par la mairie l'année dernière !

Ma voisine reprit une demi-bouchée de *mugi-cha*, posant son verre calmement au milieu de notre table en chêne, pour me sourire d'un air enjôleur, avec un zeste d'ironie contenue.

- Monsieur Mabesoone. Je vous livre une information confidentielle, qui, je l'espère, vous donnera plus encore envie de protéger les arbres, TOUS les arbres autour de notre immeuble, si vous le voulez bien... bien sûr. À vrai dire, je vous rencontre aujourd'hui pour la première fois, mais j'ai l'impression, très agréable au demeurant, que vous êtes un homme, comment dire, sincèrement épris de justice... Eh bien voilà, Monsieur Mabesoone, sachez que ce Monsieur Miyamoto, cet homme qui, donc, comme vous le dites justement, souhaite l'abattage de tous les arbres, comme par hasard, vient de signer avec la société de construction KITANO, dirigée par Monsieur le maire, un contrat de vente de terrain. Sur son vaste terrain, d'ici un ou deux ans, notre maire Hisao KITANO doit construire le nouveau siège de sa société. Un bâtiment de trente-six étages, plus haut encore que celui de la préfecture. Et notre maire, donc, avant de commencer ces travaux pharaoniques, souhaite couper tous les arbres du parc municipal, afin d'y construire une place bétonnée et une large route menant au futur siège de son entreprise.

J'avale de travers mon *mugi-cha*.

- Mi... Miyamoto ! L'était d'mèche avec Kitano, le salaud !
- Comme vous dites, Monsieur Mabesoone.
- Mais, comment vous savez tout ça, Madame Nakabayashi ?

Je m'approche de son beau minois, toujours flegmatique, en me penchant vers l'autre bord de la table. Madame ma voisine recule, gênée.

- Euh... disons que j'exerce, à Tokyo, une profession dans le domaine juridique, qui me permet d'avoir accès à certaines informations. Et...

d'ailleurs, c'est la raison pour laquelle j'ai besoin de vous, Monsieur Mabeoone, pour sauver les arbres. Parce que je ne peux pas, déontologiquement parlant, participer à une quelconque action en justice. Cela m'est interdit par la loi.

Je m'approche encore un peu plus. Elle ne recule plus. Je murmure :

- Vous êtes... haut-fonctionnaire ?
- Je suis... juge. Juge au parquet de Tokyo, spécialiste des affaires civiles et du droit environnemental. Ne le dites à personne, s'il vous plaît. Si ce n'est à votre épouse, si vous voulez. Je ne suis à Nagano que le week-end. C'est pour cela que nous ne nous connaissons pas très bien... pas encore, du moins...

Était-ce un hasard ? À ce moment précis, je sens la plante d'un pied nu, incroyablement fraîche et douce, glisser sur mon pied nu, sous la table. Tout émoustillé, mais aussi terrorisé, je retire mon pied instantanément. Parce que j'aime ma femme, bien sûr. Et, aussi, parce que je me doute qu'en vérité Madame Nakabayashi ne souhaitait nullement que je devinsse son amant – ce qui ne m'aurait pas déplu, évidemment, mais elle était trop belle pour moi, et surtout je me l'interdisais... oui, je m'interdisais fermement d'y croire ! Non, elle voulait seulement me séduire un instant, par une caresse ambiguë parfaitement calculée, pour que je devienne son « homme de paille ». J'en eus bientôt la confirmation, en écoutant ses instructions imperturbables. Je ne serais qu'un simple prête-nom pour organiser une pétition contre l'abattage des arbres, pour contacter les médias locaux et leur montrer le précieux document interne de la mairie, pour attaquer enfin la mairie en justice, sachant que « la loi-cadre pour la préservation de l'environnement (*kankyō kihon hō*) stipule dans son article 59-6 qu'il est interdit d'abattre des arbres pour des considérations purement économiques » ...

À compter de ce jour, donc, j'ai tout fait pour les beaux yeux de ma voisine juge. Et nous avons sauvé, en un an et demi de procédures exemplaires, au grand dam du maire et de son avocat attitré Maître Miyazawa, 63 des 215 arbres du parc – tous ceux qui entourent notre immeuble. Le maire n'a jamais pu construire ses petits Champs-Élysées en direction de sa rutilante KITANO TAURUS TOWER. Sous l'inspiration de mon Athéna, j'avais gagné la guerre de Troie ! J'étais le héros de mon quartier.

Mais, mais...

翼無き鳥にも似たる椿かな

Tsubasa naki Tori ni mo nitaru Tsubaki kana

On dirait un oiseau

Sans ailes, la fleur de camélia

Qui tombe

Mais je n'étais qu'un homme de la quarantaine frémissante, idéaliste, sans

expérience de la vie, naïf. Je ne m'imaginai pas qu'un an plus tard, la mairie de Nagano déciderait de construire un gymnase à 3 mètres 30 de notre appartement, comme par hasard...

*Ein Baum bedeutet mir mehr als ein Mensch
(Je préfère un arbre à un homme)*

L. van Beethoven

Quand j'ai vu ce gymnase pousser comme un champignon devant nos fenêtres, entre les derniers arbres que nous avons sauvés, quand, quelques mois plus tard, le ballet des ballons a commencé à résonner jusqu'à mon bureau d'« écrivain atypique », j'ai vu rouge. Cette fois, c'est moi qui ai sonné à la porte de Madame Nakabayashi. Je l'ai implorée de m'aider. Je lui ai expliqué que c'était forcément une vengeance de la mairie, sachant qu'il y avait une grande partie du parc disponible, presque vide de tout arbre, de l'autre côté, là où le maire aurait pu construire dix gymnases s'il le désirait, bien loin de nos fenêtres. Je lui ai dit que nous avions décidé, avec le voisin du dessous, Monsieur Kumagaya, d'attaquer à nouveau la mairie, cette fois pour « nuisances sonores » ...

Elle m'a ignoré royalement. Elle me sembla même, ce jour-là, plus belle que jamais, au paroxysme de sa froideur. Je ne pouvais pas lutter contre une politesse si olympienne, contre la prestance de cette femme juge si sûre d'elle, si habituée au jeu de l'indifférence. Elle a susurré, du bout des lèvres, comme pour me prier de faire attention au voisinage, qu'elle était désolée, que ses parents étant « très malades » depuis l'hiver dernier, qu'elle n'aurait pas le temps, cette fois-ci, de remplir les papiers avec moi, comme nous l'avions fait autrefois, « avec tant de plaisir », me rappela-t-elle avec une nostalgie non feinte, autour de mes *mugi-cha* bien frais dont elle gardait le meilleur souvenir, et puis elle a ajouté qu'elle me souhaitait cependant « beaucoup de chance et de courage », qu'elle me soutenait « très sincèrement ». Il est des adverbes qui font mal.

Dès la première audience du procès contre les nuisances sonores, au tribunal administratif de Nagano, la mairie, représentée par une armée de ronds-de-cuir livides et par leur fidèle cerbère en quête de vengeance, Maître Miyazawa, avait bien compris que nous étions redevenus des « amateurs ». Eux aussi, ils nous ont ignorés : « Aucune preuve de préjudice. Procès infondé ». Maître Miyazawa avait retrouvé toute sa superbe, l'œil émerillonné, il replaçait avec zèle, de quelques coups de manche très professionnels, sa dernière mèche de cheveux qui faisait une sorte de code-barres sur son crâne exhalant dans toute la salle d'audience l'odeur insupportable des « lotions capillaires » pour vieux beaux nippons, tout en récitant les limites sonores autorisées selon les heures, selon les quartiers, etc. : 53 décibels, 55 décibels, 58 décibels, 60 décibels... Nous n'y comprenions rien. Pendant plus d'un an, le procès s'est enlisé, d'audiences en rapports d'audiences. Nous entendions tous les soirs le tam-

tam des ballons, et une fois par mois nous devions écouter religieusement au tribunal le soutra des réglementations municipales. Notre voisin du bas, l'adorable vieux Monsieur Kumagaya, finit par vendre son appartement pour une somme ridicule (le procès pour nuisances sonores étant connu de tous en ville), puis il déménagea discrètement. Il se retira de la partie civile, me laissant seul avec ma tendre moitié, Toyo, face au colosse procédurier de la mairie, qui venait d'ailleurs de prendre un second avocat. Toyo tentait de m'aider de son mieux. Mais ce procès la rongea. Elle ne pesait plus que 52 kilos pour 1 mètre 75, elle ne goûtait même plus mes bœufs bourguignons. Notre belle voisine, quant à elle, semblait plus épanouie que jamais, elle prenait même de l'embonpoint, ce qui lui seyait fort bien. Elle s'en foutait, évidemment, de nos démêlés de manants. Elle habitait de l'autre côté de l'immeuble, loin des cris victorieux et des dribbles endiablés des jeunes peigne-culs. Elle avait sauvé son petit *sakura*, qui, devant sa fenêtre, fleurissait bien sagement à chaque printemps. Elle avait obtenu tout ce qu'elle voulait de moi. Point final.

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong*, 開けて下さい！！ Ouvrez ! Police !

Alors, j'ai osé. J'ai osé me procurer sur Amazon Japan un produit révolutionnaire, une arme que je croyais fatale, et qui devait tous nous sauver : « Liquid ass » ou, littéralement, « Trou du cul liquide ». Pour la modique somme de 2280 yens au Japon, soit 20 euros environ, la société américaine de farces et attrapes « Fart prank » propose, sur toutes les bonnes plateformes de vente en ligne dans le monde, une once, soit 28 ml de liquide de boules puantes, contenu dans un vaporisateur très pratique, le tout étant garanti 100% organique et sans aucun danger pour la santé. Et, en cette belle soirée de pleine lune du mardi 23 juillet 2019, j'ai vaporisé une dizaine de fois le précieux liquide à travers la bouche d'aération du gymnase, pendant que ma fille, comme tous les soirs vers 19 heures, essayait de parfaire, malgré le vacarme basket-balistique environnant, son interprétation de l'*Art de la fugue* de Johann Sebastian Bach. Dans un premier temps, ce fut un franc succès. Plus un murmure de ballon ! Alors, à la suite de ma fille, je m'installai au piano, et là, vous connaissez la suite...

♪ *Taa la la, taa la la... Toon, ton ton... toon, ton ton...*♪

- « *Toc toc toc, ding dong ding dong*, 開けて下さい！！

Ouvrez, ouvrez, nous avons un mandat de perquisition !

Ouf ! Tout d'un coup, le tambourinement des petits poings des policiers japonais a fini par cesser. Moi, je n'ai pas encore terminé mon interprétation du deuxième mouvement de la *Sonate au clair de lune*. Donc, je suppose que j'ai dû ignorer ces Messieurs de la maréchaussée pendant moins de sept

minutes. Une fois le morceau terminé, je referme le cylindre de laque du clavier. Je me lève lentement, tremblant comme une feuille de cerisier après un typhon. Je regarde ma femme Toyo et notre fille Line, encore terrorisées elles aussi, muettes, debout devant la queue du piano.

Et là, je me souviens d'un aphorisme cher à Jacques Brel : « Il faut décider avec légèreté des choses importantes, et il faut décider des choses sans importance avec le plus grand sérieux ».

Je marche sans un mot vers mon bureau. J'ouvre ma sacoche de « gentil professeur de littérature comparée ». J'y place mon ordinateur portable. Puis un caleçon gris. Puis une paire de chaussettes écarlates. Puis, j'essaie d'ajouter, par-dessus tout cela, une chemise blanche, mais elle ne rentre pas. Ou plutôt, elle rentre de justesse, mais je ne réussis pas à rabattre la langue de cuir qui referme ma sacoche. C'est agaçant. Ma fille observe mon petit manège, gravement, à l'entrée de mon bureau. Et elle prononce ces mots :

– Papa, tu veux aller sur l'île de Brel... c'est ça, Papa ?

Depuis quelques semaines, Line me voyait souvent zoomer sur Google Map, du côté de l'île de Hiva Oa aux Marquises, en Polynésie française.

Les yeux pleins de larmes, j'acquiesce de la tête. Mon épouse est derrière. Toyo s'approche. Elle prend le panama qui se trouve sur l'étagère, le place sur ma tête. C'est le seul souvenir matériel que je garde de mon père, décédé quelques mois auparavant d'une crise cardiaque, dans sa maison de La Rochelle. Mon père adorait Brel. Ma femme le sait. Notre fille retourne dans sa chambre, juste à côté, puis revient immédiatement en traînant la grosse valise familiale, et elle ajoute :

– Papa, c'est mieux, ça, pour aller aux Marquises...

Je me dis à moi-même : « Oui, c'est vrai. C'est mieux, pour m'enfuir. Pour m'enfuir dès ce soir à Hiva Oa aux îles Marquises... ».

帽子には帽子の仕事われ無職

Bōshi ni wa Bōshi no shigoto Ware mushoku

Mon chapeau

Fait son métier de chapeau

Moi je suis sans emploi



3. Un panama aux Marquises

Comment expliquer l'intrusion soudaine de « l'incroyable » dans une vie jusque-là plutôt banale ? Disons que c'est un sentiment à la fois vivifiant et mortifère... le sentiment de s'être métamorphosé, le temps d'une sonate de Beethoven, en un oxymore sur pattes, un zombie social, à la fois présent et absent face au « monde normal ». Tout d'un coup, se retrouver seul dans un wagon, à bord du dernier Shinkansen (TGV japonais) qui part de Nagano pour Tokyo à 22:09. Avec une valise énorme, pleine de T-shirts et de shorts, qui roule toute seule entre les sièges vides, au hasard des accélérations subites du super-express. Avec un panama de vacancier sur la tête. Se savoir « en fuite ». Brancher son ordinateur sur le wifi de Japan Railways et constater qu'il reste quelques places, pour le lendemain, sur un vol d'Air New Zealand pour Tahiti,

via Taipei et Auckland, avec une vingtaine d'heures d'attente dans chacun de ces aéroports, mais se dire que c'est très bien ainsi, que l'essentiel est de quitter le territoire japonais au plus vite. Ne pas réussir à payer ce billet en ligne, parce que le vol est trop proche dans le temps. Se dire qu'il va falloir se déplacer au bureau de l'agence de voyage HIS de la gare de Tokyo, dès le lendemain matin, pour expliquer qu'il y a urgence, pour demander à payer le billet au prix fort, en liquide, l'équivalent de 5000 euros. Se dire : « Une chance que Papa m'a laissé un héritage de 150 000 euros, une chance que cette somme vient tout juste d'arriver sur mon compte, une chance que je viens de retirer 10 000 euros au distributeur de la gare de Nagano ! » Chercher en pleine nuit un business hotel face à la gare de Tokyo. Écrire un faux nom sur le formulaire. Une fausse adresse. Prendre deux comprimés de somnifère. Régler l'alarme de son smartphone. Envoyer un SMS à sa femme. Retenir une larme. Tomber de fatigue. S'enfoncer dans le néant. Le lendemain matin, dire à la dame de l'agence de voyage : « Euh... mon père, qui habite aux Marquesas Islands, vient de décéder. C'est pour cela que j'ai besoin de partir au plus vite... oui, je paie en une fois, en liquide, oui Madame, s'il vous plaît, voilà ! » Transformer son visage de fugitif en une expression de deuil. Bien joué ! Tout cela se ressemble, après tout... Arriver à l'aéroport de Narita trop tôt. Faire son enregistrement quand même. Trembler devant la police de l'air. Se dire : « Pourvu que la police de Nagano n'ait pas encore contacté la police des frontières ! ». Donner son passeport d'une main incertaine au monsieur en casquette. Entendre « Bon voyage ! » en français. Le monsieur était charmant, et francophile de surcroît ! Être fou de joie, au moment de dépasser le box vitrifié du poste de contrôle en direction de la boutique hors taxes Hermès, un peu plus sur la gauche. Mais se dire : « Non, tu marches trop vite ! Ne montre pas ta joie, ralentis un peu ! » Ralentir. Chanceler un instant. Revoir le visage de sa femme et de sa fille à la gare de Nagano, au moment de la séparation. Regretter de ne pas les avoir prises plus longtemps dans ses bras. Et puis, me souvenir du dernier mot que j'ai adressé à ma fille : « Line, promets-moi, promets-moi de réussir dans la vie ! Toi, tu en es capable... »

警官も銀河を仰ぐタヒチ空港

Keikan mo Ginga wo aogu Tahiti kūkō

Le policier aussi

Regarde la Voie lactée

Aéroport de Tahiti

Et voilà. Vendredi 26 juillet 2019, 0 heures 30 du matin. Je suis le seul passager du vol en provenance d'Auckland pour Tahiti que personne n'attend. Le seul sans collier de fleurs. Bientôt, le seul tout court. J'erre entre les sièges du hall désert à ciel ouvert, devant le magasin de location de voitures Hertz, puis devant le guichet, encore fermé, d'Air Tahiti, d'où partent les vols pour les Marquises. Il fait doux et humide. Quelques réminiscences de fragrances de *tiare* me rappellent les touristes néo-zélandais dignement accueillis tout à

l'heure, disparus dans les rires polynésiens depuis longtemps déjà. Ce parfum inédit pour moi, ça me change des relents de boules puantes de ce satané gymnase, me dis-je, décalé, somnolent... Encore 5 heures d'attente avant le premier vol pour Hiva Oa. Je branche mon smartphone sur le wifi de l'aéroport. J'ai 30 minutes de connexion gratuite. Pas plus.

- Allô, Toyo, je suis arrivé à Tahiti... j'ai juste 30 minutes de connexion. Ça va ?

Un silence.

- Comment te dire... il s'est passé des choses, chéri. Des choses... assez importantes. Mais tu as bien fait de partir, mon chéri. Tu sais, tu as vraiment bien fait !
- Attends, je t'entends mal... Qu'est-ce que tu dis ? Des choses...
- Oui. De toute façon, je t'envoie un message sur l'application « Line » juste après... Voilà, ce matin, j'ai voulu descendre les poubelles, à six heures environ, et là, devant la porte de l'appartement, il y avait six policiers qui faisaient le guet !
- Six policiers ! Non !? Et alors ?
- Et alors, ils m'ont montré un mandat de perquisition, et ils m'ont forcée à rentrer avec eux, devant Line, qui pleurait... bon, je te passe les détails ! Et ils ont fouillé tout dans la maison.
- Et ils ont trouvé ? Ils ont trouvé le spray-boules puantes sous le matelas ?
- Non.
- Bravo, tu les as bien eus, ma Toyo adorée !
- Oui, mais ils ont saisi tous les documents du procès contre le gymnase...
- C'est pas grave, Toyo, j'ai tout dans mon ordinateur, tu sais bien. Je te les enverrai par mail.
- C'est ce que je me suis dit. Mais si tu n'étais pas parti, ils auraient aussi pris ton ordinateur... et alors là, on ne pouvait même plus continuer le procès. En plus, ils auraient regardé tes achats de boules puantes sur Amazon, tu aurais été arrêté, et tu aurais fait l'objet d'un article dans la presse régionale, c'est sûr...
- Arrêté ? Pour des boules puantes... Ça va pas, la tête ?
- Chéri, j'ai ton mandat d'arrêt devant les yeux. Je t'envoie la photo. Regarde bien ! C'est du pénal... Tu sais, il rigolait pas, l'inspecteur en chef, euh, l'inspecteur... Akio Koyama, je te jure ! Je t'envoie la photo de sa carte de visite et du mandat d'arrêt : « Suspicion de crime violent contre l'ordre public » (*iryoku gyōmu bōgaizai ihan yōgi*), qu'ils disent.
- Crime violent ? Tu rigoles ?
- Non, mon chéri, tu es bien suspect, suspect d'un CRIME. J'ai ta convocation entre les mains. Mais je leur ai dit que tu n'étais plus au Japon, que tu ne pourrais pas te rendre à la police. Tu aurais vu leur tête ! Là, c'est le seul moment où j'ai failli rire... Bon, ne t'inquiète pas, non plus... Après tout, ils n'ont aucune preuve. Et puis, tu m'as bien dit

qu'il n'y avait pas d'accord d'extradition entre la France et le Japon...
Alors, va aux Marquises ! Va te reposer, mon chéri... Je t'aime.

- Je t'aime. Je t'aime plus que tout, ma Toyo. Embrasse Line. Je vous rappelle de Hiva Oa dès que j'arrive...

「ジャック・ブレル空港」着陸 生きんとす
Jakku bureru Kūkō chakuriku Ikin to su
Atterrir
À l'Aéroport Jacques Brel
Une vie nouvelle

Le bonheur existe. Je l'ai rencontré. À Hiva Oa.

Pourtant, ce n'était pas gagné. Encore une fois, personne ne m'attendait à l'aéroport. Encore une fois, les fragrances des fleurs exotiques plainaient sous le petit hall d'aérogare en tôle ondulée, mais personne ne m'offrit le moindre collier, la moindre couronne fleurie *ùmū hei* pour m'accueillir.

雨のあと花冠におう娘の甘言
Ame no ato Fumu hei niou Ko no kangen
La pluie s'arrête
Le parfum d'un ùmu hei
Une femme me sourit

Et pourtant, et pourtant... Est-il possible de parler de cette île en prose ?

ここはたぶん地球ではない海青過ぎて
Koko wa tabun Chikyū de wa nai Umi ao sugite
Ici peut-être
Ce n'est plus la planète Terre
La mer est trop bleue

Une fois la dizaine de touristes dispatchés vers les quatre ou cinq pick-up des pensions environnantes, je me retrouve seul dans le hall, à contempler la mer au loin... Je pousse un « Aaah » de soulagement. Le temps s'arrête.

Une voix de femme résonne sous la tôle :

- Tu vas où, le monsieur au chapeau ?
- Euh... j'avais réservé au Relais Moetai, par internet, mais je crois qu'il m'a oublié.
- Pas de souci, Monsieur au chapeau. Allez, je t'emmène là-bas ! Moi, c'est Natacha... Tu sais, il est comme ça, le Jojo du Relais Moetai, t'inquiète pas !

De lacet en lacet, la route descend vers la vallée d'Atuona, au rythme des chants de coqs sauvages et des effluves enivrantes de la brousse. On fait une

petite pause. Je respire le parfum d'un arc-en-ciel. Je suis heureux.

立小便も虹となりけりマルキーズ
Tatchi shōben mo Niji to narikeri Marukiizu
Même mon urine
Devient un arc-en-ciel doré
Aux Marquises

À côté de moi, un vieux Marquisien adorable me raconte sa jeunesse, ses jours heureux à bord d'une « croisière pour la paix » organisée autrefois par une femme politique japonaise dont il était, visiblement, follement amoureux... Je ne l'écoute que d'une oreille. Quelle idée d'avoir dit que je venais du Japon ! On ne m'y reprendra plus. Attention, je suis « en fuite ».

蛇・蜘蛛無き島にわれ住む罪あれど
Hebi kumo naki Shima ni ware sumu Tsumi aredo
Ni serpents ni araignées
Sur cette île où je peux vivre
Avec mes péchés

On arrive au Relais Moetai. Juste au-dessus de la plage noire d'Atuona, face au colossal Mont Temetiu. L'une est la bouche, l'autre le nez de Hiva Oa. Je suis subjugué par le visage souverain de cette île.

Le maître des lieux se tient là, au milieu de son lobby carrelé de blanc, très propre. Le susnommé Jojo, raide comme un manche à balai, fier comme Alkinoos, semble être le seul *Homo sapiens* prétentieux de l'île. Je m'en amuse. Il s'occupe de deux couples de touristes américains arrivés avant moi, tout en déposant sur mon cou, d'un geste brusque, mon premier collier de fleurs. Ça y est. Je suis enfin « le bienvenu » en Polynésie !

花火観るように波を見つづけ孤島
Hanabi miru Yōni umi wao mi Tsuzuke kotō
Regarder les vagues
Comme on regarde un feu d'artifice
Seul au bout du monde

Je lui adresse timidement la parole, avec un air ingénu d'enfant gâté et ravi, sur un ton de petit garçon, que je me sens redevenu, par quelque miracle, depuis que j'ai atterri ici, sur cette « Terre des Hommes ».

– Monsieur Jo, je voudrais rester au moins un mois, s'il vous plaît. Je vous paie en liquide, s'il vous plaît.

Et je sors une grosse liasse de 300 000 Francs pacifique – que je viens de changer à l'aéroport d'Auckland. J'avais raison. Tout s'arrange avec du liquide, surtout en face d'un mi-Tahitien mi-Français qui vit surtout aux Marquises « pour faire du business ».

- Oh, mais je suis désolé de t'avoir oublié à l'aéroport ! Tiens, je te donne la plus belle chambre, Laurent... c'est ça, je peux t'appeler Laurent, mon ami, hein ?

...

Quelle vue ! Au-delà des rouleaux envoûtants de la plage noire, surplombée par l'incommensurable Temetiu coiffé de nues, on embrasse du regard toute la « baie des Traîtres » qui s'étire jusqu'au minuscule village de Taaoa, dans le lointain, et, encore au-delà, on ne voit plus rien, rien que l'infini Pacifique et ses vaguelettes rieuses.

巨大な雲が巨大な山に巨大な影を落とす
Kyodai na kumo ga Kyodai na yama ni Kyodai na kage

wo otosu

*D'énormes nuages
Sur d'énormes montagnes
Font d'énormes ombres*

目を閉じるほど美しき島ありき
Me wo tojiru Hodo utsukushiki Shima ariki
*Il existe une île
Où devant trop de beauté
On ferme les yeux*

Sur la terrasse déserte, en face de ma chambre, la nuit tombe par points.

流離の島山ごと影とまた影と
Ruri no shima Yama goto kage to Mata kage to
*Île de l'exil
Chaque montagne a une part d'ombre
Et une autre part d'ombre*

夜となれば磯なお香る流離の島
Yo to nareba Iso nao kaoru Ruri no shima
*Au cœur de la nuit
L'odeur de l'océan rugit
Île de l'exil*

流れ星刃のごとく眼球切る
Nagare boshi Yaiba no gotoku Gankyū kiru
*Une étoile filante
Telle une lame tranche
Mon globe oculaire*

Tout n'est que poésie. Les haïkus fusent comme les météores dans le ciel. Je

pense à ma femme. Et à notre fille, de l'autre côté de la mer. Au Japon, c'est encore le début de la soirée, mais de la soirée de demain... 18 heures 30 de décalage.

Je branche mon smartphone sur le wifi de l'hôtel. Excellente connexion. J'aperçois le minois de mes deux amours sur le petit écran. Comment leur expliquer ? Comment leur dire que je suis à la fois si triste et si heureux ? Elles semblent soulagées. Nous avons évité un scandale de peu. Line doit passer dans un an le concours d'entrée au Collège Impérial de Nagano, et il y a une enquête de moralité sur la famille, puis il faut passer un entretien avec un des parents, avant de pouvoir passer le concours. Déjà qu'un patronyme étranger est rarissime à Nagano, que tout le monde demande régulièrement à notre fille : « Il est d'où, ton père, il fait quoi ? ». Dorénavant, elle devra répondre : « Il est Français... il est prof à l'université de Nagano, mais là, il est en *résidence d'artiste* en Polynésie française ». Ça fait bien. Voilà. Nous avons fixé les *éléments de langage* à respecter pour son avenir. Je sens que je vais rester longtemps sur cette île...

老眼もまだ昂見えまだ妻恋う

Rōgan mo Mada subaru mie Mada tsuma kou

Malgré ma vue déclinante

Je vois toujours les Pléiades

J'aime toujours ma femme

Le lendemain matin, je me réveille avec le soleil. Je fais quelques pas sur la terrasse inondée de soleil, totalement nu. Je cherche le panama de mon père. Il est introuvable. Je me dis : « Je l'ai oublié quelque part. C'est très bien ainsi. C'est le destin ». Je dévore au petit-déjeuner une montagne de mangues, de papayes, de pamplemousses. Puis je sors d'un pas léger pour marcher à travers l'île. Sans but. Sans chapeau. C'est tout.

蚊から逃げヒトから逃げてただ歩く

Ka kara nige Hito kara nigete Tada aruku

Pour fuir les moustiques

Pour fuir les hommes Marcher

Toujours marcher

歩いてても歩いててもなかなか死ねない

Aruite mo Aruite mo naka naka Shinenai

J'ai beau marcher

J'ai beau marcher

Je suis toujours en vie

ジャングルの泥を踏む心の泥を踏む

Janguru no Doro wo fumu kokoro no Doro wo fumu

Fouler la boue de la jungle
Fouler la boue
De mon cœur

Tout vole en éclats dans mon cœur. Tous les liens, toutes les règles, toutes les omières, toutes les conventions poétiques du haïku japonais contemporain – Ô triste « haïku japonais contemporain », ce business littéraire pratiqué par plus de dix millions d'amateurs au pays du Soleil-Levant, mais tout petit monde au sein duquel je m'étais si bien installé, en tant que « premier *haijin* professionnel d'origine étrangère », avec mes petites conférences, mes petits cercles de disciples, mes petits combats pour la réhabilitation des poètes persécutés pendant la Seconde Guerre mondiale, etc., etc. ! Tout cela, j'en avais assez en vérité. Et cette « affaire des boules puantes » est tombée à point nommé. Oui, cette affaire, c'est une manne du ciel qui me rend la liberté, et la liberté, nom de Dieu, c'est quand même la chose la plus importante pour un poète, non ?

Je me mets même à écrire des *tanka*, c'est-à-dire la forme la plus ancienne de la poésie japonaise, un peu plus longue, de 31 syllabes au lieu de 17 :

死んだ思いして生きている思いして
離島の離島の白い鳥仰ぐ
Shinda omoi Shite Ikite iru Omoi shite
Ritō no ritō no Shiroi tori aogu
Le sentiment d'être mort
Le sentiment d'être vivant
Sur cette île perdue
À mille miles d'une autre île
Regarder deux oiseaux bleus

Les oiseaux sont tellement beaux sur cette île, et l'espace, et le temps, sont in – fi – nis.

白過ぎて名も付けられぬ島の鳥
Shiro sugite Na mo tsukerarenu Shima no tori
Il est si blanc
Qu'il ne doit pas avoir de nom
Cet oiseau des îles

白尾熱帯鳥や五十路まですべて幻
Paeton ya Isoji made subeTe maboroshi
Déjà cinquante ans
Que je cours après le temps
Ô phaéton blanc

Je comprends ce qu'il y a d'exceptionnel en Polynésie, et en particulier aux Marquises : le ciel. Le ciel est toujours beau. Toujours changeant, léger. La mer, bien sûr, est superbe aussi. Oui, mais une mer pure, cela se trouve ailleurs, des Seychelles aux Caraïbes, de la Sicile à la Grèce, je ne sais... Mais un tel ciel toujours nimbé d'infini, ça, je ne l'ai jamais vu qu'en Polynésie. Je ressens bientôt la cause profonde de cette beauté céleste dans cette contrée du monde – qui est l'œil du Pacifique : la liberté absolue des nuages ici vient du vide partout autour. Aux Marquises, on est baigné de vide, le vide est partout. Or, le vide – entre deux images –, c'est justement ce qui compte le plus dans un haïku. Cette île, j'en suis persuadé, est le meilleur endroit au monde pour écrire des haïkus. Ce n'est plus le Japon, pour moi en tout cas. Sur cette île de Hiva Oa, j'apprends à ne faire qu'un avec le vide. La vie quotidienne, aussi, y est débarrassée de tout ce qui n'est pas essentiel. Hiva Oa, c'est mon « île zen », ma thébaïde bleue, mon éden lotophage. De jour en jour, je me fonds corps et âme dans ce bout de terre sans saisons, sans limites, ce bout d'éternité *in the middle of nowhere* de 20 kilomètres sur 5 : 4 heures de marche le matin, 4 heures d'écriture l'après-midi, 8 heures de sommeil ensuite. C'est tout. Je suis heureux, pour la première fois de ma vie.

どの雲も何かを言わんとする島

Dono kumo mo Nanika wo iwan To suru Shima
*Ô île où chaque nuage
Semble toujours vouloir
Dire quelque chose*

人魚に生れイ ルカに崩れたる雲よ

Ningyo ni are Iruka ni kuzure Taru kumo yo
*Né sirène
Il meurt dauphin
Un nuage*

島の膾まで歩かむと名無き滝

Shima no shitsu Made arukamu to Na naki taki
*Marcher jusqu'au vagin de l'île
Jusqu'à la cascade
Qui n'a pas de nom*

我が手早く椰子になれ男根は根になれ

Waga te hayaku Yashi ni nare dankon Ne ni nare
*Mes mains devenez vite
Des palmes et que mon pénis
Devienne racine*

死なばこの馬の瞳にうつる雲に成らむ

Shinaba kono Ma no me ni utsuru Kumo ni naramu
Si je meurs que je devienne
Le reflet d'un nuage
Dans l'œil de ce cheval

Et puis, un jour, je découvre la véritable nature de cette île.

人魚に似た島の臍にて昼寝かな
Ningyo ni nita Shima no heso nite Hirune kana
Île en forme de sirène
Quelque part sur ton nombril
Faire une sieste

一句詠まばもう逃げられぬ人魚の湾
Ikku yomaba Mou nigerarenu Ningyo no wan
Qui écrit un poème
Ne pourra plus quitter l'île
Baie des sirènes

C'est ça. Hiva Oa, échine de la croûte terrestre émergée au milieu du vide, signe de l'infini oblong en forme de sirène, EST une sirène. Une IMMENSE sirène dont on ne peut s'échapper. Ma petite personne, tout comme Paul Gauguin ou Jacques Brel avant moi, est bel et bien prise au piège de l'infinitude de sa beauté.

心が白くなるまで青き島に住む
Kokoro ga shiroku Naru made aoki Shima ni sumu
Jusqu'à ce que mon âme
Blanchisse il me faut vivre
Sur cette île bleue

死ぬまでか毎晩おなじ窓に銀河
Shinu made ka Maiban onaji Mado ni ginga
Jusqu'à ma mort peut-être
Tous les soirs à cette fenêtre
Regarder la Voie lactée

Au bout de deux mois, la mélancolie commence à s'emparer de moi. Il faut faire quelque chose. Je coule...

Cela tombe bien, l'autoritaire Monsieur Jo me demande de déménager dans une petite maison adossée à la colline, juste à côté de l'hôtel. Ça me changera. Ça me coûtera (un peu) moins cher, et j'aurai une vue encore plus imprenable sur la baie des Traîtres. La bicoque a l'air de tenir en équilibre instable au bout

d'un chemin de terre ardu, face à la mer. Cette maisonnette bleue est prolongée par une vaste terrasse en carrelage étincelant, qui flotte vers l'horizon, à moitié dans le vide, de manière franchement inquiétante. Quand on ose se tenir à la proue de cette avancée improbable, là, comme dans un nid-de-pie entre ciel et ciel, on s'aperçoit qu'un glissement de terrain s'est produit récemment sous nos pieds : quelques cadavres de pistachiers et de manguiers en témoignent, tout en nous contemplant d'en bas, les branches tendues, parmi les éboulis de terre rouge. J'apprends bientôt, par un voisin assez lointain, peintre et poète à ses heures, que Jo est en plein procès avec les maçons responsables de ce « vice de construction », et que ma maison peut tomber dans l'océan « à tout moment ». Surtout les nuits de fortes pluies, il vaut mieux ne dormir « que d'un œil et d'une demi-oreille », me dit le voisin, au risque de se réveiller « déjà noyé, au royaume des murènes ». Belle image ! Cela me convient très bien en vérité. J'ai l'impression que cette cabane est à l'image de ma destinée, qu'elle en est l'allégorie même. Paradoxalement, je me sens presque rassuré de vivre dans le danger permanent. J'ai l'impression d'avoir enfin trouvé un « chez moi » à la fois romanesque et romantique, que je baptise illico « l'Ermitage du Tiki ».

シューベルトは心の包帯虹の島

Shuuberuto wa Kokoro no hōtai Niji no shima

Chaque matin Schubert

Est un pansement sur mon cœur

Île aux arcs-en-ciel

ピアノ 一台無き島に住み雨垂れ聞く

Piano ichidai Naki shima ni sumi Ama dare kiku

Sur cette île où je vis

Pas un seul piano

J'écoute les gouttes de pluie

「冬の旅」聴く冬も夏も無き孤島

Fuyu no tabi Kiku fuyu mo natsu mo Naki kotō

Écouter Voyage en hiver

Sur une île sans hiver

Et sans été

Mais le calendrier de la vie japonaise me rattrape. De l'autre côté de l'horizon, c'est la fin de l'été. Il faut que j'informe au plus vite l'université de Nagano de ma volonté, ou non, de continuer à enseigner chez eux. Je leur avais dit, à eux aussi, que mon père était Marquisien, qu'il venait de décéder subitement, que je devais voir sur place s'il était nécessaire que je m'occupasse, ou non, de l'important complexe hôtelier que celui-ci possédait sur l'île, etc. Tout cela était passé comme une lettre à la poste. Mais là, les vacances se terminant, il faut

prendre une décision. Me décider à perdre, ou non, mon emploi définitivement. Avant de trancher, je voudrais tout de même demander directement à l'inspecteur Akio Koyama, en charge de mon dossier au commissariat central de Nagano, si, par hasard, il ne serait pas prêt à passer l'éponge sur ma « suspicion de crime violent » ...

Retour à la vie prosaïque.

Dimanche 22 septembre 2019 – lundi 23 septembre au Japon –, 17 heures précises – 11 heures 30 du matin au Japon. J'introduis ma carte prépayée de l'Office des Postes de Tahiti dans la fente de l'appareil de l'unique cabine téléphonique de Hiva Oa, au milieu de la placette où se dresse la modeste mairie d'Atuona, inondée comme toujours par les rayons du soleil équatorial. Il fait une chaleur intenable à l'intérieur de ce parallélépipède de verre et d'aluminium. Pourtant, je tremble de tous mes membres. Comme si je me trouvais en Sibérie. Je mets en marche l'application « enregistrement » de mon smartphone, que je pose délicatement en équilibre sur le clavier massif du vieux taxiphone. Je compose le numéro du commissariat de Nagano : 001 +81 26

- Bonjour. Je m'appelle Mabesoone. Laurent Mabesoone. Je téléphone de l'étranger. Je voudrais parler à l'inspecteur en chef Akio Koyama de la section pénale numéro 1, s'il vous plaît.
- L'inspecteur en chef Koyama... Veuillez patienter, Monsieur.

On entend *Les Quatre Saisons* de Vivaldi. J'étouffe.

- Allô oui ?
- Allô, Monsieur Koyama, je suis Monsieur Mabesoone. Vous me remettez ?
- Ah... oui, ouiii, Laaauurent Mabesoone. C'est ça ? J'attendais de vos nouvelles, c'est pas trop tôt, hein !

Le gars me parle crânement, d'une voix molle de fonctionnaire fat et imbu de sa personne, comme s'il avait affaire à un petit délinquant qui accepte enfin de faire amende honorable.

- Je vous préviens, Monsieur Koyama, je vous appelle d'un pays très lointain, de l'île la plus isolée du monde, même, et nous pourrions être coupés à tout moment... alors je vous demande de bien écouter ce que j'ai à vous dire.

Ma voix tremble, de peur, de chaleur, de colère, je ne sais plus.

- Eh bien, allez-y donc, Monsieur Masseboone, allez-y !
- Monsieur l'inspecteur Koyama, vous réalisez, je suppose, que vous avez fait de moi un suspect sans aucune preuve. Sur le document que vous avez donné à ma femme, vous avez écrit : « Odeurs suspectes ». Rien que ça, ça vous suffit pour faire de moi « un criminel violent contre l'ordre public » ? Non, mais vous plaisantez, ou quoi ? Vous réalisez, j'espère, qu'en ayant fait de moi, sans aucune espèce de preuve, un suspect de crime pénal, vous m'avez privé aussi de mon emploi... Il m'est impossible de reprendre mon emploi d'enseignant dans une université

nationale dans l'état actuel des choses. Je vous demande donc, Monsieur Koyama, je vous demande, tout simplement, d'annuler immédiatement cette procédure absurde et abusive, qui est contraire aux droits de l'Homme. Sachez que je ne suis pas Carlos Ghosn, Monsieur Koyama, mais que je connais tout de même beaucoup de monde à l'Ambassade de France... Et, de toute façon, je n'ai rien fait. D'ailleurs, vous n'avez aucune preuve ! Vous êtes juste instrumentalisé par la mairie. La mairie de Nagano cherche à nous faire abandonner le procès que nous menons contre les nuisances sonores... Tout ceci est une cabale politico-judiciaire. Vous le savez, reconnaissez-le, au moins !

- Attendez, attendez... Pas de preuves ? Mais qu'est-ce que vous en savez, Monsieur Madison... De toute façon, moi, c'est plus mon problème, maintenant. Le procureur du tribunal des affaires pénales de Nagano a scellé l'affaire : vous êtes suspect. Vous êtes suspect, donc vous devez vous présenter au commissariat. C'est tout. Et au plus vite !
- Au plus vite ? Vous savez au moins d'où je vous appelle, Monsieur Akio Koyama ? Je vous téléphone d'une île perdue dans le Pacifique Sud, d'une île... magnifique, d'ailleurs, à 50 heures d'avion de Tokyo, d'un pays où les gens sont adorables, humains, sincères... Eh oui, tout le contraire de vous, cher Monsieur Akio Koyama !

Silence. L'inspecteur en chef aurait-il une once de remords dans cette affaire ? Ou, tout simplement, serait-il las de parler à une larve comme moi ?

- Bon, écoutez, Monsieur Malleson, moi, je m'en moque, de tout ça, d'accord ! Le seul moyen de faire avancer cette affaire, maintenant, c'est que vous vous présentiez en personne au commissariat central de Nagano, deuxième étage, section pénale numéro 1, salle 209, bureau 3. Je ne vous cache pas qu'il est possible que vous soyez placé en garde à vue le jour même, en fonction de vos déclarations et des preuves dont nous disposons. Et je vous rappelle qu'au Japon, Monsieur Malleson, les avocats ne sont pas autorisés à assister aux interrogatoires. Mais vous pouvez toujours prendre un avocat pour vous conseiller dès maintenant – c'est même fortement recommandé dans le cas d'une affaire pénale comme celle-ci. En plus, vous pouvez demander un interprète auprès de votre ambassade, tout de suite, si vous voulez... Voilà, Monsieur Malleson. Ah, j'oubliais : Normalement, vous ne serez pas arrêté à la frontière quand vous rentrerez au Japon, pas dans l'état actuel de la procédure, en tout cas. Vous avez d'autres questions ?

Silence. Je suis abasourdi, estourbi, en nage dans ma minuscule cabine au milieu du Pacifique Sud.

- Euh... oui. Le délai. Je voudrais connaître le délai de prescription pour ce crime. Le délai de prescription est de combien de temps ?
- Une seconde, s'il vous plaît, Monsieur Malsonnet.

Le *Printemps* des *Quatre Saisons* retentit joyeusement à nouveau... pendant une seconde, ou une heure ? Je ne sais.

- Allôôô, Monsieur Mallassonne ? Oui, alors, pour le délai, c'est trois ans, hein. Voilà, trois ans. Bon, je vous laisse, j'ai un appel sur une autre ligne. Bonne journée, Monsieur Mallassonne !

Bien-sûr, évidemment, le sieur Koyama ne pouvait pas se douter qu'ici, à Hiva Oa, le soleil se couchait déjà, et que c'était d'ailleurs le soleil couchant de la veille – le dimanche – qui mordait mon crâne comme mille chauves-souris dans cette serre pour gens malheureux qu'on appelle une cabine téléphonique. Il ne pouvait pas savoir, ou plutôt, il n'en avait rien à foutre, d'avoir potentiellement bouzillé ma vie, ce putain de Koyama !

動くとき動かないときの蜥蜴かな
Ugoku toki Ugokanai toki Tokage kana
Sa vie se divise en deux
Il bouge ou il ne bouge pas
Le lézard

...

- Eh, oh, le monsieur au chapeau, oh, le monsieur au chapeau ! J'entends une voix de femme, claire et fraîche comme de l'eau de source, et qui m'est familière, je ne sais pourquoi... Je regarde en direction du magasin G, de l'autre côté de la placette. Une jeune femme grassouillette, tout sourire, me fait de grands signes de la main, tout en conduisant son éblouissant pick-up Toyota, qu'elle fait ralentir devant la cabine. Elle me regarde suer comme un phoque, pendant que je sors, titubant, de mon aquarium. Mais, qu'est-ce qu'elle me raconte ? Je n'ai aucune coiffe sur la tête. C'est justement mon principal souci depuis deux mois que je promène mon crâne sur les routes de Hiva Oa en quête de haïkus, sous un soleil assassin.

- Oh, le monsieur au chapeau ! On a ton chapeau à la pension Village Temetiu. Tu te souviens pas de moi ? C'est moi, Natacha ! Je t'ai ramené de l'aéroport le premier jour... Mais si, t'as oublié ton chapeau dans la voiture ce jour-là. Viens quand tu veux au Village Temetiu, je te le rendrai, Monsieur au chapeau ! Ah, je t'ai enfin retrouvé, le monsieur au chapeau !

J'étais sauvé. Le seul souvenir matériel que j'avais de mon père (avec son argent, Dieu soit loué !) m'était revenu. À n'en point douter, c'était un signe de bon augure, qui me fit presque oublier mes chagrins de fugitif. Et la première femme que j'avais vue sur cette île, au demeurant très belle de visage, m'invitait chez elle ! Allez, me dis-je, avec des *Homo sapiens* aussi souriants que ces Marquisiens, je vais bien pouvoir tenir quelque temps ici. Je vais bien tenir le temps du délai de prescription, et peut-être plus encore... Et l'averse du soir, tant attendue, tomba sur mon crâne nu telle une bénédiction.

椰子の下雨宿りせん二、三年

Yashi no shita Ama yadori sen Ni san nen

Sous ce cocotier

Attendons que la pluie cesse

Deux ou trois ans

パナマ・パリ・日本・マルキーズ 帽の一生

Panama Pari Nihon Marukiizu Bō no isshō

Panama Paris

Tokyo Hiva Oa

Une vie de chapeau



4. Mourir, la belle affaire !

Bientôt, à la faveur de nos visioconférences quotidiennes avec mon épouse et notre fille, je me rendis compte que mes deux princesses s'habituèrent très bien à leur nouvelle vie « entre filles ». Nous décidâmes que je resterais au moins un an aux Marquises, en essayant de ne pas faire trop de vagues, jusqu'à ce que Line réussisse son concours et intègre le prestigieux Collège Impérial de Nagano. Ensuite, nous aviserions, en fonction de la situation générale, pour savoir si j'attendais ou non les trois années du délai de prescription de mon « crime violent ». Heureusement, ma vie n'avait rien de violent au milieu du Pacifique Sud. Et je me plaisais de plus en plus dans ma « maison bleue adossée à la colline » ...

吾に気付き蟹止まる吾が推定無罪

A ni kizuki Kani tomaru waga Suitei muzai

Le crabe me voit

S'arrête Dans ce silence

Ma présomption d'innocence

Le lendemain de mes retrouvailles avec Natacha devant le magasin G, je me

rendis, conformément à ses instructions, jusqu'à la pension Village Temetiu, qui se trouvait à une demi-heure de marche de mon « Ermitage du Tiki », en direction du port, sur une autre crête plus verdoyante encore. C'était le matin très tôt. Aux Marquises, tout le monde se lève avec le soleil, c'est-à-dire vers 5 heures, toute l'année. Je sentais qu'une chose importante allait se passer chez Natacha. Car je commençais à comprendre que, sur une île aussi isolée, et peuplée d'à peine deux milliers d'âmes, tout événement, même mineur, avait un effet immédiat sur la vie de chacun, de sorte que, dirait-on, les « retours de karma » étaient incroyablement rapides. En d'autres termes, on ressent sur une telle île, dans chaque événement, une dimension destinale qui confère à toute chose la beauté simple de l'évidence et de la nécessité. Tout fait sens. Le chapeau de mon père m'était forcément revenu pour une raison insondablement profonde, que les esprits de l'île, ces statues des dieux-ancêtres, les *tiki*, avec leurs yeux immenses, devaient déjà connaître, et que la belle Natacha ne tarderait pas à me révéler.

Une petite côte assez raide mène à une sorte de piton rocheux sur lequel sont posés les bungalows blancs du Village Temetiu, pareils à des maquettes lilliputiennes face à la baie vertigineuse. La bâtisse principale, tout en haut, est enceinte de balustres blancs en pierre brute : la salle à manger ressemble ainsi à la fois à une terrasse et à un salon confortable, parsemé de sofas en osier. Je monte le petit escalier, qui n'en est pas un, de pierres branlantes en pavés décorés de motifs énigmatiques, et je tombe sur une porte basse en bois blanc, à moitié ouverte. Au milieu de la salle déserte, j'aperçois, sur un long sofa posé en diagonale, le corps presque couché, le sosie parfait de Natacha, mais en plus âgé et en plus grassouillet encore. Cette créature imposante, telle une diva avant son récital, me fixe une seconde de ses pupilles immenses, brillantes comme des perles noires, puis regarde au loin.

- Aaah, tu es le monsieur au chapeau, c'est celaaa ?... Enchantée, je suis la maman de Natacha, Félicie pour te servir !

Quelle grande dame, me dis-je, et quelle classe d'oser avaler une épaisse tranche de saucisson, puis une gorgée de café au lait, puis de sourire à pleines dents, avec tant de spontanéité, devant un étranger, puis de laisser enfin rayonner vers lui chacune de ses incisives immaculées ! Quelle intelligence dans le regard, et cependant quelles joues juvéniles aussi ! Ça doit bien conserver de passer ses journées sur une terrasse avec une telle vue à couper le souffle, me dis-je encore avant de répondre humblement :

- Oui. Euh, mon vrai nom, enfin, mon prénom... c'est Laurent. Laurent Mabesoone. Je suis ici depuis deux mois... pour écrire... de la poésie. Enfin, bon, je suis au Relais, à côté, et...
- Mais ouuuuu, c'est toi qui écris de petits poèmes japonais ! Attends, Adeline, tu sais, la petite Adeline du magasin, elle m'a dit comment ça s'appelle... des Aï... des Haï... des Haïkus, c'est ça ? Ah ah ah !

D'un mouvement de drapé majestueux, la grande dame s'élève de son sofa, soudainement habitée par une force diffuse et mystérieuse qui semble

transmuter l'entièreté de son corps en une pégase altièrre, puis s'envole en une fraction seconde vers l'étagère voisine, où se trouve mon pauvre chapeau orphelin, ou plutôt, devrais-je dire, le chapeau de mon père défunt.

- Le voilà, ton panama, le voilà, mon petit ! Allez, maintenant que tu l'as à nouveau sur la tête, tu n'es plus « le monsieur au chapeau ». Je te rebaptise... « *Roro te tuhuna haiku* », ce qui veut dire : « Lolo, le maître de haïku », ou « Laurent le poète », si tu préfères. Ici, pas de nom de famille s'il te plaît. Ici, tout le monde est égal à Hiva Oa !
- Merci Madame *Circé*... euh, Félicie, pardon.

Que diable m'avait-il pris ? Pourquoi ma langue avait-elle fourché de la sorte ? Peut-être parce que le prénom de la fille de Félicie, « Natacha », m'avait rappelé, depuis mon arrivée à l'aéroport de Hiva Oa, celui de Nausicaa – la gentille nymphe qui accueillit jadis Ulysse sur son île, d'où, par association d'idées sûrement, ce lapsus révélateur : la grande dame m'était apparue sous les traits de la magicienne bienfaitrice de l'île d'Ééa !

- Appelle-moi Féli ! m'ordonne la magicienne en ajustant mon chapeau sur mon crâne, et d'ajouter rieusement :
- Tu sais, Adeline m'a montré les petits papiers où tu lui as écrit des haïkus. C'est très joli, c'est charmant, tout celaa...

Je me souviens que j'ambitionnais justement, depuis quelques semaines, d'envoyer mes haïkus marquisiens à mon éditrice parisienne habituelle, pour lui demander d'en faire une édition bilingue franco-japonaise. Mais oui, il serait dommage de ne pas y joindre des adaptations en langue marquisienne. Eurêka ! J'ai peut-être trouvé, dans cette Sarah Bernhardt des îles, la traductrice idéale pour mon projet. Je le lui expose. Elle s'exclame, enthousiaste :

- Chiche, *Roro te tuhuna haiku*, Chiche ! D'ailleurs... j'espère que tu sais que tu as affaire à un membre fondateur de l'Académie Marquisienne, et, qui plus est, à une spécialiste de la poésie traditionnelle marquisienne ! Ce livre sera le premier recueil de poésie contemporaine imprimé dans notre langue rare et précieuse, l'Éo ènata... Quel défi ! Ah, j'adooore les défis, mon petit Roro !

Féli écarquille ses superbes sourcils largement redessinés au crayon noir – on jurerait un *tiki* qui embrasse du regard tout le Triangle polynésien, de Hawaii à Auckland en passant par l'île de Pâques.

- Oui Madame, euh, oui, Féli... Moi aussi, j'aime beaucoup les défis.
- Eh bien, écoute-moi, Roro ! Demain, je pars pour Tahiti pour deux semaines. J'ai un procès, là-bas...
- Un procès ?
- Oui, enfin, pas moi-même, bien sûr... Je suis interprète assermentée au tribunal de Papeete. Tous les voyous marquisiens de Tahiti qui se retrouvent au tribunal, c'est moi qui fais l'interprète, du marquisien au français... tu vois ? Ah, toi, mon petit Roro, tu n'as pas l'air de savoir ce que c'est, un procès, hein !
- Euh...

- Eh bien, voilà : je dois passer deux semaines à l'hôtel, à Papeete. J'aurai donc du temps pour moi. Donc, si tu m'envoies tous tes haïkus par mail avant demain matin, je te fais ta traduction pendant le temps que je suis là-bas. Tu es content, Roro le poète ?
- Je suis... comment vous dire, comment te dire, Féli, je suis... le poète le plus heureux du monde, sur l'île la plus belle du monde !
- Aaah, alors moi aussi, je suis la traductrice la plus heureuse du monde, mon Roro ! Sinon... juste une chose. Il est possible que cela prenne trois semaines, et non deux. Figure-toi que mon client a pris la mauvaise habitude de mourir régulièrement, ces temps-ci... Ça retarde un peu le procès, tu comprends ?

Féli laisse miroiter ses pupilles étincelantes dans le soleil levant, telles un vaste lagon aux reflets d'argent face à un pêcheur sans hameçon, que je suis. Je ne sais que répondre à cette énigme *mondō zen*.

- Eh bien... non... mourir ??
- Mais oui, voyons ! Tous les bons accusés le savent, rien de mieux qu'une fausse tentative de suicide, au bon moment, pour attendrir les jurés. Oh, tu es si naïf, mon petit Roro le poète... Allez, j'attends tes haïkus à mon adresse mail avant demain 8 heures, d'accord ?

実が重く グレープフルーツの木の自殺願望

Mi ga omoku Gureepu furūtsu no ki no Jisatsu ganbō

Ses fruits sont si lourds

Le pamplemoussier prend un air

Suicidaire

Mais c'est bien sûr. Eurêka une seconde fois ! Moi aussi, je vais mourir, me murmuré-je à moi-même.

崖より落ちしヤギの遺体や聖夜待つ

Take yori ochishi Yagi no itai ya Seiya matsu

Tombée de la falaise

Une chèvre morte

Attend Noël

Et tout se passa comme prévu, même ma « mort » !

Trois mois plus tard, le matin de la veille de Noël, je reçus, au débarcadère du cargo en provenance de Tahiti, un colis contenant cent exemplaires de mon nouveau recueil trilingue, traduit en marquisien par Félicie, édité à Paris, intitulé *Haïkus aux Marquises - Haiku ite Fenua Ēnata* マルキーズ諸島百景. J'en fus très satisfait. Alors, au milieu du joyeux vacarme portuaire, je me dis sereinement à moi-même : « Voilà, mon vieux, maintenant, il ne te reste plus qu'une chose à faire : mourir ! »

Quelques dizaines de minutes après, revenu à pied avec mon lourd trophée postal dans ma cabane à flanc de montagne, je fixai de mes pupilles émues la ligne implacable de l'horizon, puis j'envoyai, en un clic définitif, à l'attention de tous les services de la mairie de Nagano, le courriel suivant :

Objet :

自殺する。 Je me suicide

Texte :

自宅から数メートルの所で、長野市が建てた「後町ホール」の騒音問題が原因です。もう疲れました。自殺する。

Toute la responsabilité de mon acte doit être imputée aux nuisances sonores causées par la mairie de Nagano, qui a construit un gymnase à quelques mètres de ma résidence, et qui refuse tout dialogue. Je suis épuisé. Je me suicide.

マブソン ローラン (青眼) より

Laurent (Seegan) MABESOONE

2019年12月24日 フランス・ポリネシア マルキーズ諸島 ヒバオア島にて

Le 24 décembre 2019, à Hiva Oa, Îles Marquises, Polynésie française

Simple et efficace, me dis-je. Et surtout, rédigé en japonais ET en français, avec des destinataires « BB », c'est-à-dire des destinataires cachés, afin de bien affoler mes chers ronds-de-cuir de la mairie – en réalité, seule l'adresse électronique de mon épouse y figurait ! À coup sûr tous les gratte-papiers en charge du dossier « Gymnase Gochō Hall » ne manqueraient pas d'imaginer qu'il devait s'agir de contacts dans les médias français ou, pire, des coordonnées de l'Ambassade de France à Tokyo – Ô scandale, Ô honte suprême pour une modeste municipalité du fond des Alpes japonaises, dont la devise officielle est : « Nagano, ville des JO de 1998, centre touristique international, cœur de l'hospitalité à la japonaise (*Omotenashi*) ! »

À partir de ce clic, je décidai de rester quelque temps face à mon écran en mode *stand-by*, un peu comme un enfant qui attend la venue du Père Noël, excité mais confiant, presque revigoré par ma propre mort, fébrile d'en connaître l'écho. À midi, j'en profitai pour dévorer allègrement d'énormes langoustes grillées, telles qu'on n'en trouve que sur l'île-sirène en cette période bénie de l'année.

本百冊イセエビ 二尾や聖夜ひとり

Hon hyaku satsu Ise ebi nibi ya Seiya hitori

Cent livres

Deux langoustes

Nuit de Noël seul

Pas de réaction pour l'instant...

Bientôt vint l'heure de notre visioconférence familiale quotidienne du matin – de midi, pour moi – avec mon épouse et notre fille. C'était déjà le matin de Noël chez elles. J'en étais très ému. Elles, pas du tout, apparemment. Il faut dire qu'au Japon, ce jour-là est un jour ordinaire, non chômé. Après la petite musique entêtante de l'application « Skype », je découvris sur ma télé, raccordée à mon ordinateur, un décor vide de tout être vivant : la table du petit-déjeuner ordinaire avec, entre autres bocaux, la bouteille de « Miel des Marquises » que j'avais envoyée par la poste maritime, le vieil étui en plastique gris pour boîtes de Kleenex qui monopolisait par hasard la moitié de l'écran, une théière en fonte qui fumait abondamment sous les feuilles malingres de notre kapok d'intérieur et, dans la fenêtre embuée, tout au fond, un bout du fameux gymnase qui clignotait sous la neige. Pas une décoration, pas une voix. Tout était désespérément normal sur cette pseudo-table de Noël dans un coin de l'hémisphère nord. Sans trop y croire, je lançai mon cri de fête :

– Meriii Kurisumaaasu ! comme on dit en bon japonais.

Pas une réponse. Étais-je invisible, étais-je mort – comme j'avais osé le faire croire au Japon entier ?

– Ah oui, mon chéri, Merry Christmas ! Désolée, je suis débordée ce matin. Line a encore tardé à se lever... Elle a joué toute la nuit sur sa console Switch...

Cette voix provenait du fond de la cuisine, elle avait des accents ouateux, mais enjoués tout de même, avenants, comme toujours avec mon épouse, qui est adorable en toutes circonstances. Je me dis que je n'aurais peut-être pas dû faire envoyer par Amazon Japan une console de jeux vidéo comme cadeau de Noël pour notre fille, mais c'est ainsi, un père absent cherche toujours à se faire pardonner avec des cadeaux déplacés... J'entendis un *bip bip*. Line devait se tenir accroupie derrière la table, jouant sur sa console, sûrement blottie avec ses deux chats contre le radiateur-poêle à gaz – équipement qui constitue le sommet du confort au Japon, où le concept de « chauffage central » n'existe pas.

– *Joyeux Noël, Line !* m'écriai-je en français dans le texte.

– Ah... oui Papa, oui. Dis, c'est vrai que t'es mort, Papa ?

Le ton léthargique de notre fille ajoutait à l'absurde de la situation. Enfin, le visage rayonnant de ma moitié apparut sur la télé. Mon épouse avait un teint si clair, des pommettes si brillantes, pareilles à deux petits gâteaux de riz *mochi*, haut placés sur son visage parfaitement ovale ! Sa pâleur hivernale et sa distinction naturelle lui conféraient l'aura d'une version féminine, d'une version « allégée » du Bouddha Amida de la Terre Pure, bref, elle était un ange asiatique au service du mystère de cette fête chrétienne que je devais passer seul sous de tristes tropiques.

– Oui, dis donc, j'ai lu ton mail... Eh bien, tu as bien choisi ton jour pour mourir, mon chéri ! Mais, tu crois qu'ils vont mordre à l'hameçon ?

– On verra, on verra bien, mon cœur... De toute façon, on n'a plus rien à

perdre, hein. Cette façon qu'ils ont de t'ignorer à chaque audience, tous les comptes-rendus sans espoir que tu me fais à chaque fois, ça devenait insupportable... Au moins, là, ils vont commencer à avoir peur, à avoir peur d'un scandale. Et il n'y a que ça qui marche avec les ronds-de-cuir japonais, t'es pas d'accord ?

Ma femme grignote un coin de biscotte, dubitative.

- Hmm. Bon, sinon, dès que tu as une réponse, si tu en as une, tu m'envoies un message sur l'application « Line », OK ? Là, je file au bureau, mais je garderai un œil sur mon portable... On est bien d'accord, si j'ai un coup de fil de la mairie, je dis juste que « je suis très inquiète », que « je n'ai pas nouvelles de toi, moi non plus », etc., c'est ça ?
- Oui, mon cœur, rien que ça. Et puis, tiens, tu peux même ajouter, si tu veux, que tout cela est de leur faute, et ensuite tu leur coupes au nez, tout de suite, comme ça. Et après, tu ne réponds plus à leurs appels. D'accord ?
- OK. OK. On va les faire trembler, on va les faire tourner en rond, les petits ronds-de-cuir !

Ma douce Toyo enfourne sauvagement tout le reste de sa biscotte en se tournant vers la neige qui tourbillonne à sa fenêtre. Derrière l'écran, je contemple l'horizon bleu outremer, déjà vacillant de chaleur, au-dessus de la baie des Traîtres, et, non loin de là, au-delà encore, j'imagine les prémices de l'hémisphère nord où mes deux amours se trouvent...

わが命あの帆のごとし赤道を迷う

Waga inochi Ano ho no gotoshi Sekidō wo mayou

Ma vie

Comme cette voile au loin

Perdue sous l'équateur

Je souris. Toyo me rend mon sourire au double. Ça y est. Nous reprenons les rênes de notre destin. Un coq triomphant hurle derrière ma cabane. Line éclate de rire. Je l'aime bien, tout compte fait, ma nouvelle « vie après la mort » !

Environ une heure plus tard, je reçois un courriel « Urgent » de :

« Thérèse Diaz, secrétaire juridique à l'Ambassade de France à Tokyo ».

Texte :

« Cher Monsieur Laurent Mabesoone,

Nous venons d'apprendre, par le comité de l'éducation et des sports (kyōiku iinkai) de la ville de Nagano, que vous avez l'intention de mettre fin à vos jours, suite aux nuisances sonores engendrées par un gymnase que la municipalité de Nagano aurait construit près de chez vous. La mairie de Nagano nous a aussi expliqué, sans trop de détails, que vous aviez intenté une action en justice contre la municipalité. Il n'est pas dans notre rôle d'intervenir dans des affaires

privées, mais nous souhaitons vous manifester tout notre soutien dans l'épreuve que vous traversez, et vous demandons sincèrement de ne pas commettre d'acte irréparable, pour vous, comme pour votre famille. Je suis à votre disposition à toute heure du jour ou de la nuit aux numéros de téléphone suivants : +81 3 579... Sachez que vous conservez toute notre amitié et notre reconnaissance, en tant que chef d'îlot des Français à Nagano. Dans l'attente de vos nouvelles... »

Mon téléphone portable sonne. Re-sonne. Re-re-sonne. Je ne réponds pas. Quel luxe d'être mort !

Dix minutes plus tard, je reçois un appel de ma petite femme, via l'application « Line ». Sa voix sautillante, pétillante, éclate en rires saccadés :

- Chéri, chériiii... Si tu savais ! L'inspecteur Koyama m'a appelé, à l'instant, sur mon portable. Tu l'aurais entendu ! Il était terrorisé, il avait une voix de petite fille...
- Attends, je t'entends mal, ça résonne...
- Oui, je suis dans les toilettes du bureau.
- Mais, dis-moi, c'est incroyable, ça ! J'avertis la mairie que je me tue, et c'est le policier en charge des boules puantes qui te contacte... non mais, ils perdent la tête ou quoi ? Voilà, on a la preuve patente de la collusion entre les deux. Et alors, et alors, qu'est-ce qu'il t'a dit, Koyama ?
- Je te répète mot pour mot : « Madame Mabesoone, êtes-vous au courant ? C'est très grave. Votre mari veut se suicider. Il l'a peut-être déjà fait. Avez-vous reçu son mail, comme nous ? Avez-vous des nouvelles ? Il faut absolument que vous l'empêchiez de faire une bêtise... »
- Et alors, qu'est-ce que tu as répondu ?
- Eh bien, comme on avait convenu. Que je suis très inquiète, que, oui, mon mari ne répond plus à mes appels depuis hier soir, et que tout ça, c'est de leur faute... et j'ai même ajouté...

La voix de ma dulcinée se fait suraiguë, presque enjouée de plaisir sadique.

- Qu'est-ce que tu as ajouté, ma chérie ?
- Je lui ai dit, à ce sale Koyama, que j'attaquerai la mairie et la police de Nagano en justice si tu étais mort, ce dont j'étais sûre... et qu'il serait limogé, et qu'il regretterait toute sa vie ce qu'il a fait... et puis j'ai coupé, comme ça, tout d'un coup !
- Quelle actrice, mon cœur !
- C'est bien, tu crois que c'est bien ?
- C'est excellent, mon bijou, mon chat, je t'aime !

大夕焼 野生馬ただいま勃起中

Ōyūyake Yasei uma tadaima Bokki chū

*Grandiose soleil couchant
Le cheval sauvage
En pleine érection*

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, cinq jours après ma « disparition », Monsieur Carlos Ghosn, lui aussi, disparut des geôles japonaises. Sa fuite du Japon était encore plus épastrouillante que la mienne. Tous les médias du monde étaient en boucle. On fustigeait le système policier et judiciaire japonais, les journalistes vomissaient dans toutes les langues cette interdiction inique d'être assisté par un avocat pendant les interrogatoires au Japon, ces us moyenâgeux qui permettent aux policiers nippons de placer tout suspect en garde à vue pendant 23 jours, puis de renouveler la procédure indéfiniment selon leur bon vouloir, jusqu'à l'obtention d'aveux toujours douteux, les conditions indignes dans les centres de rétention, etc. Tout y passait, à longueur de journaux télévisés, d'émissions spéciales, de conférences de presse et d'interviews exclusives du Monsieur Loyal du *Japan bashing*, j'ai nommé mon nouveau héros : Carlos !

鼻クソを貿易風（アリゼ）に乗せてニッポンへ
Hana kuso wo Arize ni nosete Nippon he
*Ma plus belle crotte de nez
Emportée par l'alizé
Vers le Japon*

...

Deux semaines plus tard, le vendredi 17 janvier à 14 heures 30, se tint la huitième audience de notre procès contre la mairie de Nagano. Toyo avait envoyé à toutes les parties, comme document préparatoire, une copie de mon courriel laconique et désespéré, en précisant qu'elle était en lien permanent avec l'Ambassade de France à Tokyo et qu'elle pensait, en cas de malheur, intenter une action en justice.

Ayant pris son jour de congé (ma courageuse épouse travaille comme simple employée de bureau chez Fujitsu Nagano), Toyo se rendit seule, sans avocat ni amis, au tribunal de Nagano, sur les hauteurs enneigées de la ville. Quelques minutes après elle, les deux avocats de la mairie, suivis d'une nuée de petits fonctionnaires gris, entrèrent dans l'immense salle boisée de cryptomère verni, avec deux minutes de retard. À la surprise générale, la juge des affaires administratives, Madame Akiko Manabe, les tança vertement, sur un ton digne d'un garde-chiourme devant ses bagnards :

- Maîtres Miyazawa et Aoki, je vous préviens, au prochain retard, il y aura des sanctions !

Les deux petits Maîtres, l'un rajustant son code-barres sur son crâne, l'autre, plus jeune, regardant son « avocat en chef » d'un regard vitreux terrorisé, tressaillirent de ce changement soudain d'attitude de Madame la juge. Mon épouse, sentant une brise en poupe, comme on hisse une frêle voile au

moment propice, demanda humblement la parole. Mme Manabe lui répondit d'une voix de velours, ce qui était tout aussi inopiné :

- Mais... je vous en prie, Madame Mabe-soone. La parole est à la partie civile !

Les fonctionnaires étaient béats.

- Madame la juge, Messieurs les jurés, si vous me le permettez, je voudrais, pour commencer, demander votre avis sur un point précis qui a rapport à la charte de l'ordre des avocats au Japon. Je vois qu'un nouvel avocat a été engagé par le comité de l'éducation et des sports de la mairie de Nagano, et qu'il s'agit de Maître Hirofumi Aoki. Or, Monsieur Aoki est aussi président de l'association des parents d'élèves de l'école de ma fille. Je voudrais savoir s'il n'y a pas là un manquement au principe de neutralité des avocats, qui doit être respecté au Japon, comme dans tout pays démocratique...

La juge sembla plus irritée que jamais, et, toisant les deux juristes provinciaux, elle laissa tomber vers eux ces mots pleins de condescendance, pétris, même, de mépris :

- Mais bien sûr... Mais bien sûr, Maître Miyazawa ! Est-ce bien vous, alors, qui, en connaissance de cause, avez choisi Maître Aoki comme assistant ? C'est tout de même incroyable ! Vous ne voyez pas qu'il y a un conflit d'intérêt ? Ou, peut-être, ne connaissez-vous même pas la charte de votre propre ordre des avocats ?

Tous deux se grattèrent la nuque en balbutiant.

- Oui, enfin, non...
- Mais voyons, ceci contrevient clairement à l'article 14 de votre propre charte ! Et ceci est très dommageable, vous savez, pour l'image de la justice japonaise, Maître Miyazawa... surtout en ce moment..., laissa échapper la juge Manabe, qui, à cet instant précis, ressembla à s'y méprendre à notre belle voisine de palier, sa consœur Emi Nakabayashi. Mais, après tout, au Japon, ne peut-on dire que toutes les femmes de pouvoir, étant si rares dans une société ultra-machiste, ont le même regard de cygne impérieux, si masculin et si féminin à la fois, quand elles font face à des hommes incompetents ?

Chacun des jurés acquiesça gravement d'une tête statuaire, se parant du masque intransigeant de la probité, avec un relent non avoué de fierté nipponne retrouvée. Et Akiko Manabe, après avoir caressé du regard mon épouse, comme Zeus l'aurait fait devant sa Léda adorée, se retourna augustement pour ordonner :

- Maître Miyazawa, je vous demande de démettre immédiatement Maître Aoki de ses fonctions, et de le remplacer, si vous jugez cela nécessaire, avant la prochaine audience, qui se tiendra le vendredi 13 mars, et qui sera d'ailleurs la dernière avant notre verdict.

...

D'après mon épouse, toute l'audience, ce jour-là, se déroula sur ce ton,

comme si l'affaire Ghosn, ou ma « mort hypothétique » – l'une ou l'autre, l'une et l'autre ? nous ne le sûmes jamais –, avait transformé une partition mineure de leçon de ténèbres moyenâgeuse en un glorieux concerto romantique en mode majeur. Et le point d'orgue de cette représentation fut la première concession officiellement accordée par la mairie : il serait interdit, désormais, de pratiquer quelque sport que ce soit dans ledit gymnase si la moindre fenêtre ou porte en était ouverte. La mairie s'engageait aussi à condamner et à isoler toutes les fenêtres et toutes les bouches d'aération qui se trouvaient du côté de notre immeuble.

Le lendemain, en rejouant l'audience sur Skype avec Toyo, je prédis à ma sublime femme-cygne :

- Tu verras, mon amour, à la fin du procès, nous obtiendrons aussi l'interdiction de tous les sports de balle, comme nous le demandons !

En fait, nous n'eûmes même pas besoin de concessions supplémentaires ; un minuscule virus en forme de couronne, qui commençait à se dupliquer un peu partout sur le globe, nous dispensa d'en demander plus. Mais ceci relève d'un chapitre suivant...



5. Chapitre secret

Bon. Pour ce qui est des nuisances sonores du gymnase en face de notre appartement, c'était donc bien parti pour s'améliorer : une fermeture obligatoire des fenêtres, l'isolation sonore des bouches d'aération consenties par la mairie et, peut-être même, une interdiction pure et simple du basket-ball, ou d'autres sports de balle, seraient sûrement prononcées par la juge Manabe au mois de juin. Oui, mais mon problème principal demeurerait inchangé. J'étais toujours un « vil fuyard », un « lâche hors-la-loi » pour la police nipponne, une sorte de « Mesrine des boules puantes » au Soleil-Levant. L'issue finale de ma suspicion pour ce « crime violent contre l'ordre public », cette affaire pénale débile et indélébile (oserais-je dire aujourd'hui), n'était pas liée, *a priori*, à l'issue du procès contre la mairie. Procéduralement parlant, il s'agissait de deux affaires indépendantes. Même si un verdict favorable dans le procès administratif pouvait constituer, le cas échéant, une pièce dans le dossier de mes « circonstances atténuantes », cela ne changerait pas fondamentalement mon problème : j'avais toujours un boulet à la patte, j'étais « suspect numéro 1 » d'un crime « olfactivement violent » jusqu'à nouvel ordre. Et je ne savais même pas ce que nous déciderions, Toyo, Line et moi, pour mon avenir sur cette planète. Que je reste un an aux Marquises ? Ou trois, ou plus ? Avant de décider quoi que ce soit, nous avons convenu qu'il était préférable d'attendre le verdict du procès, prévu pour la fin juin, ainsi que le résultat du concours de Line au Collège Impérial de Nagano, prévu pour début juillet. J'en avais donc pour six mois au bas mot, soit pour toute une demi-

année encore à « faire le mort au paradis » ...

Par ailleurs, j'avais déjà composé plus de 500 haïkus au cours des six premiers mois de mon « exil » sur l'île de Gauguin et de Brel, mais l'inspiration se tarissait quelque peu. Une deuxième édition, augmentée, de mes « Haïkus aux Marquises », publiée cette fois au Japon, était sous presse à Tokyo. Alors, que faire de mes journées dorénavant ?

Je décidai d'écrire un roman, en japonais, comme d'habitude. Non pas ce roman tragi-comique « très autobiographique » que je suis en train d'écrire présentement, et que vous êtes en train de lire, cher lecteur. Bien sûr, j'aurais aimé l'écrire, ce récit, au moins pour m'en faire une sorte de thérapie, j'aurais adoré raconter les turpitudes abracadabrantiques que je vivais au bout du monde, mais je n'en connaissais pas encore l'issue et, surtout, les décrire dans le détail (et les publier) en japonais eût été extrêmement scabreux pour Toyo, pour Line et pour moi-même. Je pensai plutôt à une histoire d'amour « fantastico-ethnologique » entre un pêcheur marquisien et une sirène – sirène qui ressemblait beaucoup à mon épouse, évidemment. Mais pour écrire 150 feuillets et les relire confortablement, il me fallait une imprimante – objet aussi incongru à Hiva Oa que le seraient, par exemple, les *Œuvres complètes* d'Albert Camus sur un bureau de policier au Japon.

...

Lundi 3 février 2020. Tôt le matin, je descends en ville avec la ferme intention de ramener une imprimante en état de marche, de quelque échoppe, ou bien du domicile d'une des nombreuses relations que j'ai déjà dans ce minuscule village d'Atuona. Sur la placette entre la mairie et le magasin G, après avoir salué une douzaine d'amis – qui ne possèdent malheureusement pas l'objet désiré –, je me dirige vers le tableau d'affichage municipal, en bois de faux ébène *tou* joliment sculpté :

掲示板に「ヨット千ユーロ」貿易風（アリゼ）に揺る

Keijiban ni Yotto sen yūro Arize ni yuru

Le papier de la petite annonce

Danse au gré des alizés :

Yacht 15 mètres 1000 euros

Je me dis : « Tiens, c'est pas cher... Pourquoi pas ? ». Mais je ne sais pas naviguer. Alors je continue à regarder. Il y a, en bas à droite, une seule petite annonce qui n'est pas écrite à la main, mais bien *imprimée* par une IMPRIMANTE ! « Réparation de systèmes PC/Apple pour voiliers. Contacter Freddy au 689 87... ». Je me dis : « Ce gars a peut-être une imprimante à me revendre, ou à me prêter ? ». Sur le clavier en gomme de mon minuscule « vini » (nom donné aux téléphones portables en Polynésie) Alcatel prépayé, je tape fébrilement le numéro. On décroche.

- Ouais... c'est qui ?

Le gars a une voix d'ours mal léché (bien que je n'aie jamais entendu d'ours parler, surtout pas aux Marquises, bien entendu...).

- Euh... c'est-à-dire que j'ai vu votre annonce sur le tableau d'affichage devant la mairie...
- PC ou Apple ?
- Euh... PC, mais il ne s'agit pas d'un voilier, Monsieur. J'aurais besoin d'une imprimante, d'une imprimante, à tout prix !

L'ours laisse échapper un profond râle, à peine audible.

- Ça veut dire quoi, « à tout prix » ?
- Que... que je veux bien payer le prix fort, en liquide bien sûr, Monsieur.
- En CPF ? T'es d'où ? T'es qui, toi ?
- Ah, c'est vrai, j'ai oublié de me présenter. Je suis « Laurent », « Laurent le poète » comme tout le monde dit ici. J'habite depuis six mois dans la petite maison sur la colline, vous savez, à côté du Relais Moetai, chez Jo...
- Ah, la maison qui va s'écrouler ?

La grosse voix plantigrade, pour la première fois, laisse entendre un grognement presque jovial, puis le gars reprend du tac au tac :

- OK. J'aime bien ça, moi, les gars courageux ! Dans une demi-heure, ch'chez toi, eul' poète. Hewlett Packard, ça t'va ?
- Mais oui, mais oui, bien sûr, Monsieur Freddy !

Au milieu de ma réponse débordante de reconnaissance, l'ours avait déjà raccroché.

Allez, j'achète deux canettes de bière « Hinano » bien fraîches, une brique de jus de mangue et quelques bananes séchées au magasin G, je m'empresse de rentrer chez moi pour y attendre mon sauveur. À peine arrivé, en nage, en haut de la côte qui mène à ma grotte, je dépose mes courses sur la petite table d'extérieur de la terrasse branlante, je commence à me battre avec la serrure rétive de la porte d'entrée... Diantre, j'entends un crissement glaçant, typique des vieux disques d'embrayage Peugeot quand les cannelures usées patinent désespérément ! Une 205 blanchâtre essaie de monter à l'assaut de ma colline, sous les yeux médusés de Paépaé, le cheval à moitié sauvage que mon voisin peintre fait paître dans les environs. Ça y est. C'est lui. Monsieur Freddy gare son char tonitruant sur ma frêle terrasse.

- Putain de sciatique !

Le gros monsieur, tout ratatiné dans son habitacle, peine à se désencastrier de son véhicule. Il a plutôt la corpulence d'un grizzly du Canada que d'un petit ours à collier du Japon, me dis-je en lui tendant la main – comme on faisait avant le covid. Le géant me broie quelques phalanges avant de s'exclamer :

- Putain, t'as du courage d'habiter ici ! Mais la vue est canon, hein...

Que répondre ?

- Ah, vous voulez... enfin, tu veux de la bière, ou du jus de fruit ? Je n'ai

pas encore de réfrigérateur ici, mais je viens d'acheter des canettes au magasin. Elles sont encore fraîches, je crois...

- Ah ouais, du jus d'blé pour moi, ça ira.

J'ouvre une canette de Hinano, remplis mon plus beau verre à bière, que je pose sur la table à côté de mon lit, là où se trouve mon PC Fujitsu relié à la télé. Monsieur Freddy ingurgite d'une seule traite le liquide doré. Pendant qu'il boit, c'est amusant, il ferme les yeux de plaisir si fort qu'une myriade de rides forme des sortes de vaguelettes sur son front plein de sueur, sauf au centre, là où la peau burinée semble refuser de se plisser, laissant apparaître un bel ovale lisse, qui a tout de l'œil d'un cyclope. Rouvrant ses yeux d'en bas, l'homme à la face d'ogre, visiblement ravi de son breuvage, me complimente fort aimablement :

- Ouays, un Fujitsu Lifebook FMVA77E3L, c'est du beau matos, ça !

Je réponds, rempli de fausse modestie :

- Oh... c'est-à-dire que ma femme, qui habite encore au Japon, travaille chez Fujitsu, alors, on a des prix, tu vois...
- Bon, ben moi, pour l'imprimante, c'est du Hewlett Packard ou rien, et d'occas', euj'te previens. Pis c'est 30 000 en liquide, à prendre ou à laisser. 50 000 avec deux cartouches d'encre. C'est OK ?

Je me dis : « Par Jupiter, il y va pas avec le dos de la cuillère, le cyclope... Alors ici, avec deux imprimantes, tu peux carrément t'acheter un yacht ! Mais bon, j'ai pas le choix, de toute façon... » Je me fabrique un large sourire.

- D'accord, Monsieur... Euh, d'accord, Freddy. Tu sais, je vais écrire un roman, alors j'ai besoin de pas mal d'encre aussi... donc, c'est OK pour le tout.
- Alors euj'te préviens, ça, c'est mes deux dernières cartouches. Après, y faut ben compter deux mois pour en avoir une aut' qui vient eud' Tahiti, si tu m'fais la commande eud' avance.

Je me dis : « Cet accent me dit quelque chose... ce gars ne serait-il pas Normand, par hasard ? »

- Dis, Freddy, tu ne serais pas Normand, par hasard ?
- Hein ? Ben que oui, eud'Bayeux, tu connays ?
- Et comment que j'connais, mon père est né au Manoir d'Argouges, à Vaux-sur-Aure ?
- À Viaux ? Cha aloors !

Le grizzly ferme à nouveau les yeux, comme pour mieux se remémorer son pays natal. Ou bien, peut-être, pour cacher son émotion. Au milieu de son front réapparaît un petit espace sans rides, telle une île de la désolation. Il rouvre ses petits yeux bleus, qui sont tout rouges à présent.

- Bon, alley, ch'est pas l'tout mais j'ai du taf aujourd'hui... Ch'est bon alors ? Tu la prends ? Ch'te previens, y a qu'dix gars qu'ont une imprimante sur cette île ! T'es un p'tit privilégié, Laurent eul' poète ! Alley, j'te fais un prix. Un prix d'Normand ! 40 000 avec les deux cartouches. Ça t'va ? J'installe eul'driver, là ?
- Oui, Freddy, s'il te plaît. Mais tout est en japonais, tu vas t'y retrouver ?

- T'inquiète donc, c'est tout pareil... J'ai déjà reconfiguré des systèmes eud' voileux japonais. C'est tout pareil !

Est-ce l'effet de la bière ou la nostalgie du bocage normand ? le gros Freddy est devenu adorable, doux, presque mélancolique avec moi. On croirait un ourson dans un zoo à la recherche de sa maman. Il m'explique son mal du pays, son amour de la fine pluie sur le Bessin, son horreur de la chaleur, son mal de reins qu'il impute au climat marquisien... Entre une réinitialisation des cookies et un réglage manuel des paramètres des fontes japonaises, il me confesse qu'il était autrefois, dans une autre vie, informaticien à la Société Générale de Caen. Que c'est là qu'il a rencontré sa compagne actuelle, Tahia, originaire des Marquises, laquelle travaillait comme femme de ménage dans sa succursale. Un jour, Tahia lui présente un copain, qui est responsable du bureau de l'association Attac Basse-Normandie. Freddy sympathise bien. Il savait depuis longtemps que sa banque gagnait des sommes colossales en spéculant sur des denrées alimentaires telles que le soja, le maïs, le blé, et que cela plongeait régulièrement des populations entières, à l'autre bout de la planète, dans la famine et le dénuement. Il savait tout cela. Mais là, il se dit que, « pour les gens comme Tahia, il faut agir ». Il se procure des dizaines de litres de sang de porc chez son père, qui est éleveur. Et il monte une action « coup de poing » au siège de la SG à Paris, grâce à son passé de cadre supérieur. Toute la vitrine du siège, les bureaux de la direction et la section des traders sont inondés de sang. Les câbles informatiques se noient dans l'hémoglobine. Tout disjoncte, la banque perd des milliards. Cela fait la une des journaux télévisés pendant un ou deux jours. Et puis, Freddy décide de se faire la malle aux Marquises avec Tahia, avant que la police ne les retrouve. Et voilà. Il est là, devant moi, tout comme moi à vrai dire, le gros Freddy à moitié en pleurs devant mon ordinateur – sale ordinateur japonais obtus qui lui demande de « réinitialiser le système » pour la énième fois. Le cyclope est devenu un camarade d'exil, presque un frère de bagné, sous le soleil de plomb de ma terrasse. Je lui raconte à mon tour mon histoire. Il compatit sincèrement, en grosses gouttes de sueur normande.

- Tu comprends, Lolo, eul'système, y va péter, eud'tout'façon, que ch'te dis ! C'est obligé, ça va péter... Une épidémie, un krach, une guerre, euj'sais pàs, moâ, mais cha va péter bientôt, que ch'te dis...

訪問パソコン屋さんと文明崩壊 談を愉しむ
Hōmon pasokon Ya san to bunmei Hōkaidan wo
tanoshimu
Visite à domicile
Du seul informaticien de l'île
Parler collapsologie

Je pose ma main sur la sienne – comme on faisait avant le covid. Et puis, il se reprend, le bon Freddy. Il reprend une gorgée de bière en rigolant et il s'esclaffe :

- Putain, j'ai jamais bu une bière aussi dégueulasse, elle est tiède comme eud' la pisse de vack, ta Hinano, Lolo !

En s'en retournant à moitié saoul vers sa 205 déglinguée, mon nouveau poteau m'assure que ça va, qu'il peut conduire, qu'il connaît tous les flics de Hiva Oa, de toute façon. C'est un gars comme ça, Fredo, il passe son temps à dire : « eud'tout'façon », et je me dis qu'il a peut-être raison, après tout.

丘の上の馬に見下され人 類末期
Oka no e no Ma ni mikudasare Jinrui makki
Un cheval me toise
Du haut de sa colline
Je sais
L'Humanité a tout raté

Enfin, en faisant rugir le starter de sa Peugeot, le gros bonhomme me susurre d'une voix de rogomme :

- Et pis, pour eul' papier, pour ton imprimante, hein, tu vois avec la p'tite Adeline du magasin... Paraît qu'è t'a à la bonne, la p'tite ! Ch'sais pas si c'est toi qu'elle aime, ou si c'est ton pognon, mais bon, Lolo... On s'en fout, hein ! On n'est pas d'marbre, hein... Et pis c'est ben d'avoir une *vehine* sur place. Hé, t'es pas obligé d'eul'dire à ta régulière, qu'est au Japon.... Alley Lolo, imprime bien, imprime bien !

Dans un hennissement mécanique, la 205 dégringole la côte et me laisse seul avec cette pensée impure : « Adeline m'a à la bonne ». Ça alors ! Et toute l'île semble être au courant. Mais, qu'est-ce que ça veut dire ? Je me souviens de la première fois que j'ai rencontré cette gamine sur la plage d'Atuona, il y a six mois, juste après mon arrivée, un matin clair. Elle était la plus blanche de peau parmi une nuée de « copines » à elle, plus fines et graciles les unes que les autres, silhouettes fantasmagoriques au milieu des embruns qui se découpaient dans l'aube d'or, telles des ombres luminescentes sur le sable noir. Je me souviens que je m'étais dit : c'est comme ça, les jeunes filles en fleurs. C'est cruel. Ça ne se fréquente qu'entre « belles ».

知らぬ娘の耳より落ちし蘭拾う
Shiranu ko no Mimi yori ochishi Ran hirou
Ramasser une orchidée
Tombée d'une oreille
Que je ne connais pas

C'est vrai, je m'en souviens, le regard frémissant d'une de ces ondines avait croisé furtivement mes yeux blasés de vieux *popa'a*. Celle que je reconnaîtrai plus tard à la caisse du magasin G, sous le prénom d'Adeline, me regarda intensément, c'est vrai, comme on scrute un raz de marée de loin, puis elle

s'envola, comme si de rien n'était, vers la douche municipale. Je m'en souviens très bien.

「あたしをさわって」と震えるブーゲンビリア
Atashi wa sawaTte to hurueru Būganbiria
Elles me disent en tremblant
« *Touche moi s'il te plaît* »
Les fleurs du bougainvillier

浜のシャワー女人達（ヴェヒネ）ゆるりと泡分け合う
Hama no shawā Vehine yururi to Awa wake au
Douche sur la plage
Deux vehine prennent leur temps
La mousse en partage

Et depuis ce jour, presque chaque jour en vérité, je feignais de ne pas être sensible aux charmes de la petite caissière. Du coup, elle cherchait à me défier, du haut de son haut tabouret, entre une conserve de cassoulet et un saucisson bien sec, avec sa réplique préférée : « Alors, Roro le poète, tu n'as pas un petit papier pour moi ? Moi, tu sais, je suis une romantique, je préfère les poèmes aux billets... ».

わがハイクを「命の種」と呼ぶ八百屋
Waga haiku wo Inochi no tane to Yobu yaoya
Mes haïkus
Elle les nomme "graines de vie"
Belle maraîchère

指先にバニラのおいそして性欲
Yubi saki ni Banira no nioi Soshite seiyoku
Au bout de mes doigts
Le parfum d'une gousse de vanille
Et mon désir

C'est ainsi, sur une île où la polyandrie est de mise depuis plus de deux millénaires, les *vehine* – version marquisienne des vahinés tahitiennes – sont, comment dire, « très entreprenantes ». Mais, si j'allais jusqu'à tromper ma femme à ce moment de ma vie, même une seule fois, je savais que tout l'édifice fragile de ma santé mentale finirait par s'écrouler irrémédiablement. Rester debout, trouver le courage d'écrire cinq pages de mon roman chaque matin avant notre visioconférence familiale, supporter la chaleur de l'après-midi, les cafards, les margouillats, les cent-pieds et les rats chaque nuit, tout ceci était possible parce que je conservais encore un reste de fierté au fond de ma poitrine, une once d'amour propre en tant que bon mari et bon papa. Si je

perdais cela, alors je devenais vraiment un « vil fugitif », un simple « hors-la-loi », exactement ce que l'inspecteur Koyama voulait faire de moi depuis plus de six mois.

Mais, putain, qu'elle était belle, quand même, cette petite caissière au sourire magnétique, et que la chair est faible sous les tropiques !

赤ブラジャーを干すや太平洋の眼に

Aka burajā wo Hosu ya taihei Yō no me ni

Elle étend ses soutiens-gorge

Écarlates sur un fil

Ici c'est l'œil du Pacifique

Et puis voilà : un nouveau coup de tonnerre ! Une fois de plus je tombai de Charybde en Scylla, le lundi 10 février 2020, en pleine nuit. Ma femme m'appelle sur mon portable, paniquée comme jamais – ce qui n'est pourtant pas dans ses habitudes. L'inspecteur Koyama s'était manifesté. Il lui avait téléphoné subitement pour lui dire qu'il s'était trompé, que le délai de prescription pour mon « crime » n'était pas valable tant que je restais « à l'étranger » – c'est-à-dire en dehors du Japon de son point de vue. Ma tendre épouse me décrit la voix de l'inspecteur en chef, « glaciale comme une cloche fêlée » selon l'expression consacrée en japonais. Apparemment, tout le monde au Japon commence à se douter que je ne suis pas mort. Nos opposants reprennent du poil de la bête. Certains parents de camarades de classe de Line – dont les enfants pratiquent le basket-ball dans le fameux gymnase – ont découvert ma chaîne YouTube, pleine de vidéos paradisiaques. Les mauvaises langues du quartier s'en donnent à cœur joie, paraît-il. Une voisine, professeure de danse classique, a même murmuré à Toyo que la police était en possession d'une photo, prise par un de ses élèves, sur laquelle on me voit bien vaporiser quelque chose en direction d'une bouche d'aération du gymnase, ce funeste mardi 23 juillet 2019...

夢に妻出て抱っこしてなみだかな

Yume ni tsuma Dete dakko shite Namida kana

En rêve ma femme

Me prend dans ses bras

Me restent les larmes

Je le sais maintenant. Je ne pourrai pas rester toute ma vie sur cette île, loin de Toyo et de notre fille, tout ça à cause d'une sordide histoire de farces et attrapes ! Quelques jours plus tard, ma douce moitié se renseigne auprès du meilleur avocat pénaliste de Nagano. Il lui conseille de « tenter le coup ». Avec un bon avocat – ce qui voulait dire, bien sûr, en lui payant ses 10 000 euros d'honoraires –, je devrais pouvoir faire amende honorable sans trop de dommages, démontrer que mon crime n'était pas « violent », qu'il n'était pas

destiné à menacer « l'ordre public » et que j'avais des circonstances atténuantes – les nuisances sonores étant déjà reconnues par le procès. Je m'en sortirais sûrement sans condamnation ou, au pire, avec une courte garde à vue et une amende inférieure à 50 000 euros, me garantit le juriste. Pour cela, il me faut rentrer au Japon dès le mois de juillet, juste après le verdict du procès, après le concours de Line, et juste avant l'expiration de ma carte de séjour. Bref, il faut jouer au plus fin.

ゆっくりと崖に向かうよカタツムリ

Yukkuri to Gake ni mukau ya Katatsumuri

Tout doucement

Il va droit au précipice

L'escargot

C'était risqué, mais au moins, je savais où j'allais. Enfin, je croyais le savoir...

Au bout d'un mois penché sur mon ordinateur, le dimanche 8 mars, je termine avec frénésie la rédaction de mon roman d'amour en japonais, *L'île-sirène / Haruka naru marukiizu shotō*. Puis, comme il me reste encore trois mois avant mon retour au pays des méchants policiers nippons, je décide de m'atteler à une auto-translation de cette romance en français, « pour passer le temps » et, aussi, je le confesse, pour essayer d'oublier les œillades de plus en plus insistantes de la petite Adeline, chaque matin devant sa caisse...

Mais je n'eus pas le temps, en vérité, de terminer comme prévu cette version française de ma fiction romantique avant mon retour auprès de Toyo et de Line. Voilà. Voilà exactement, cher lecteur, ce qui s'est passé. Une « chose incroyable » est arrivée la semaine suivante, le lundi 16 mars au matin, vers 10 heures. Et ma vie a basculé, encore une fois.

J'ai enregistré fidèlement cet événement dans mon journal intime du 30 mars 2020. Je m'étais dit que je placerais peut-être ce récit en conclusion de mon roman *L'île-sirène*, pour en faire une sorte d'épilogue, qui relierait la fiction à la réalité. Je pensais même que « cela ferait sensation ». Et puis, je n'ai pas eu le courage de publier ce dernier chapitre. Ou bien disons que j'ai eu l'heureuse pudeur de le taire. Je ne sais pas. Ce « chapitre secret », je vous le livre donc exactement tel qu'il sommeille depuis des mois dans mon ordinateur. Lors de sa rédaction, je dois avouer que je n'étais pas au mieux de ma forme, et je ne crois pas que le texte ait une grande valeur littéraire. Mais je veux être totalement honnête et transparent avec vous. Voici, pour conclure ce chapitre, le « chapitre secret » de *L'île-sirène*. Voici le récit prosaïque qui marque la fin de mon aventure poétique au pays des *tiki*, de Gauguin et de Brel...

神を信じるしかない島よ崖しかない

Kami wo shinjiru Shika nai shima yo Gake shika nai
Ô île où on est obligé
De croire aux dieux Ô île où il n'y a
Que des falaises

Chapitre 17

Épilogue

J'ouvre les yeux. Je regarde mon nombril. Alors, c'était un rêve.

Je suis à Hiva Oa. J'y loue un bungalow. J'y habite depuis juillet 2019, date à laquelle j'ai démissionné de mon poste de vacataire dans deux universités japonaises pour vivre aux Marquises et me consacrer à l'écriture. J'ai laissé au Japon mon épouse et notre fille de onze ans. Aujourd'hui, c'est le lundi 30 mars 2020. Il y a deux semaines, le lundi 16 mars vers 10 heures du matin, je me suis rendu à un des deux petits magasins d'Atuona. Une employée du magasin, adorable d'ailleurs, m'a dit bonjour. Pendant que nous nous faisons la bise, elle a ajouté : « Oui, ça va... mais je suis un peu malade ». Elle toussait. Personne ne s'inquiétait vraiment du coronavirus à cette époque aux Marquises.

Quatre jours plus tard, le vendredi 20 vers 15 heures, lors d'une promenade jusqu'au calvaire d'Atuona, j'ai ressenti une douleur intense à la poitrine, comme si on m'arrachait le haut des deux poumons. Cela a passé. Dans la soirée, des plaques rouges sont apparues sur mes pieds et sur mes poignets (heureusement, elles ont totalement disparu hier). Le soir du 20 mars, dans mon bungalow, j'avais tellement chaud à la tête que je n'ai presque pas pu dormir. Je n'ai pas de thermomètre et je ne voulais pas déranger mon propriétaire, bien qu'il habite à une centaine de mètres de ma chambre. Déjà, il avait été assez gentil de m'emmener en voiture le matin même jusqu'au port, pour aller acheter une bonbonne de gaz et de la nourriture en vue du confinement. En effet, le confinement général allait entrer en vigueur dans toute la Polynésie française ce vendredi 20 à minuit. J'ai donc eu les premiers symptômes du Covid 19 ce soir-là et depuis, je n'ai pas quitté une seule fois ma chambre. Le lendemain, le samedi 21, ma douleur à la poitrine n'est presque pas revenue, mais je n'ai cessé de tousser. Dans la soirée, mon propriétaire m'a interpellé de loin : « Je t'ai entendu, tu tousses ! ». J'ai rigolé. J'étais à mille lieues de penser que je pouvais avoir contracté la maladie. Officiellement (aujourd'hui encore), il n'y a aucun cas déclaré de coronavirus aux Marquises. Mais à partir du dimanche 22 mars, l'enfer a commencé. Comme j'habite seul, je n'ai pas besoin de parler, alors j'ai réussi à contrôler plus ou moins ma toux (je ne voulais pas affoler mon propriétaire, qui m'aurait entendu en passant). Cependant, un sentiment de lourdeur infinie, une fièvre, qui va et vient de façon totalement désordonnée, et une sensation

d'oppression croissante, sur mes deux poumons, ne me laissaient plus aucun doute sur la nature du mal. Comme si l'accordéon de mes poumons était réduit au dixième de sa capacité et que ledit accordéon se déchirait à chaque respiration. Mais, parfois, on a des temps de rémission pendant lesquels tous les symptômes disparaissent. On est moins essoufflé. On se reprend à espérer dans la vie. Et c'est au moment où on est le plus optimiste, que la sale bête sort à nouveau les crocs, à une vitesse fulgurante. J'en tremble encore en m'en souvenant.

Le huitième jour, le 27 au matin, fut le plus difficile. Depuis plusieurs jours je passais mes journées au lit. J'étouffais. Je n'avais pas dormi de la nuit (je pensais aussi à cette honte que je ressentirais si on me découvrait, moi, petit poète de passage, comme le premier cas avéré de Covid 19 aux Marquises) ... Après une matinée atroce, au bord de l'asphyxie, sur mon lit, je regardai le ciel si bleu de cette île que j'aime tant, que je voudrais tant sauver de cette épidémie. Je me dis : « Mon deuxième recueil de haïkus sur les Marquises va arriver du Japon dans deux mois par la poste maritime, je viens d'envoyer mon roman (ce roman) en japonais à une grande maison d'édition de Tokyo... Tout va bien. Je peux mourir. Je serai sans doute enterré dans le même cimetière que Brel et Gauguin. Il n'y a pas d'hôpital ici, mais j'appellerai le 15 au dernier moment, j'aurai au moins le temps de donner tout mon argent liquide et de demander à l'unique médecin de l'île si je peux être enterré dans ce cimetière si attachant ». Je n'avais plus peur de la mort. Et je dormis enfin, une petite heure, très paisiblement, pour la première fois depuis longtemps.

Vers 11 heures du matin (j'ai su l'heure a posteriori, car je n'avais même plus la force de regarder l'horloge), j'ai fait un rêve lumineux. Je voyais mon épouse et notre fille, comme deux icônes sacrées, comme deux bouddhas en or, rayonner au milieu du ciel turquoise des Marquises. Elles me disaient quelque chose comme : « Tout va bien. Tu vas guérir par notre amour. Nous allons recommencer notre vie ensemble cet été et nous serons heureux, très heureux au Japon ! » Je me suis réveillé, soudain rempli d'un sentiment de joie intense. Je sentais presque mes anticorps se battre dans mes poumons contre ce minuscule monstre vicieux. Et j'aimais mes anticorps. J'aimais mon corps tout entier, comme on aime un paysage, une île, une planète. J'eus la certitude que le virus avait battu retraite pour la première fois. Il avait abandonné. Il s'était dit : « Bon, ça va. Celui-là, je ne le tue pas ».

Bien sûr, les « montagnes russes » de la maladie ont encore duré trois ou quatre jours, jusqu'à hier. Aujourd'hui, lundi 30 mars à 9 heures 30 du matin du onzième jour depuis les premiers symptômes, je n'ai plus mal à la tête, je n'ai presque plus de gêne respiratoire. Juste une toux persistante. Cet état « presque normal » dure depuis hier après-midi. Je pense que je suis sauvé. Mais je m'inquiète pour mes amis Marquisiens. Mon propriétaire n'a, semble-t-il, aucun symptôme. Sachant que la période d'incubation est généralement de trois à six jours, et que je ne l'ai pas approché depuis onze jours, je pense que tout ira bien pour lui et son épouse. À moins qu'il ne soit porteur sain... Je pense à tous ces amis diabétiques et/ou âgés sur cette île isolée, sans hôpital

et sans liaison aérienne (tous les vols réguliers sont annulés depuis le 22 mars, et nous sommes à quatre heures d'avion de Tahiti). Je pense aussi à cette employée de magasin que j'aime beaucoup, que j'aime toujours autant, et à qui je voudrais dédier ce roman. J'ai appris, via Facebook, qu'elle avait dû prendre congé de son travail quelques jours plus tard. Nous sommes tous dans le même bateau, celui de l'Humanité, et nous sommes tous coupables et innocents à la fois. Mais nous sommes toujours innocents lorsque nous essayons simplement d'aimer notre prochain, même si nous n'y réussissons pas.

Comme l'écrivait Camus à la fin de La Peste : Il faut « dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ». Je ne sais si cette crise passera. Je ne sais pas si je pourrai terminer ce roman (j'écris ce dernier chapitre alors que j'étais en pleine réécriture des autres chapitres en français). Je ne sais pas si les avions repartiront un jour et si je pourrai ou non retrouver mon épouse et notre fille au Japon, en juillet prochain, comme prévu... Je ne sais rien. Ce baiser que tu m'as donné, chère employée, comme le baiser d'une sirène, m'a-t-il condamné à rester jusqu'à ma mort sur la plus belle île du monde, l'île-sirène de Hiva Oa ?

...

僕が僕に道を聞くなり銀河直下

Boku ga boku ni Michi wo kiku nari Ginga chokka

Je demande à moi-même

Mon chemin à haute voix

Sous la Voie lactée

J'ai juste une chose à ajouter, aujourd'hui, un an et demi plus tard.

C'est que, pour être tout à fait franc, ce maudit matin du lundi 16 mars 2020, dans l'arrière-boutique du magasin G, Adeline m'a embrassé beaucoup plus violemment que je l'écris, oui, elle m'a donné un *french kiss* passionné, comme je n'en avais plus reçu depuis mes premières amours adolescentes.



6. *L'étranger* à Nagano

Trois mois plus tard. Jeudi 11 juin 2020.

Courage ! Dans quelques secondes, je vais montrer mon passeport français, bordeaux et or, à la policière de l'air de l'aéroport de Narita, Tokyo, Japon. Le résultat du test PCR que je viens de subir sous douane me sera communiqué par courriel sous 48 heures. On m'a tout de même fait attendre une bonne heure dans une salle pleine d'« étrangers » bigarrés et tremblotants, avant que je sois autorisé à me présenter au contrôle des passeports. Après maintes questions incongrues, on m'a confirmé que c'était OK : Ayant quitté le Japon

il y a presque un an, avant le début de la pandémie, j'ai le droit, à titre exceptionnel, d'entrer à nouveau dans ce pays – dont je suis toujours résident permanent.

Je me racle la gorge une fois, avant de répondre au signe du menton de la belle policière masquée, de m'avancer au-delà de la ligne blanche. Comme ça, j'espère que je réussirai à retenir ma toux pendant les quelques secondes que devrait durer le contrôle. Pour ce qui est de ma douleur à la poitrine, cette dyspnée permanente dont je souffre toujours depuis le mois de mars, et qui, selon les jours, est plus douloureuse encore qu'aux pires moments de mon covid aigu, elle, je peux la cacher. C'est mon secret d'« ancien covidé », de malade chronique du « covid long » – comme on appelle cette maladie nouvelle depuis quelques temps dans les émissions spécialisées... Mais ce n'est vraiment pas le moment de raconter ma vie à la dame en uniforme. J'espère simplement que la police de Nagano ne m'a pas encore fiché auprès de la police des frontières. Bref, tout est devenu tellement compliqué dans ce monde depuis quelques semaines, et dans ma vie depuis plus d'un an, que j'ai appris à ne plus penser...

時差ぼけの夢路の奥の黒き鷲

Jisa boke no Yumeji no oku no Kuroki washi

Au bout d'un rêve

En plein décalage horaire

Un aigle noir

Après avoir fui le Japon aux Marquises pendant presque un an, j'ai l'impression, maintenant, de fuir les Marquises au Japon. Parce que j'ai choisi Toyo et Line plutôt qu'Adeline, au risque de me faire incarcérer, peut-être ici-même, à cet instant, dès mon arrivée à l'aéroport. Hauts les cœurs ! Toyo, derrière ce poste de contrôle, es-tu bien venue me chercher en voiture de Nagano ?

– Enlevez votre masque, s'il vous plaît !

La jeune policière a un demi-visage d'ange, mais elle a malheureusement une voix grinçante de rombière.

– Ah oui, Madame, c'est vrai !

– Et posez vos deux pouces, puis vos deux index là, sur cet appareil... *Do you understand me ?*

– Oui bien sûr, je comprends le japonais, Madame...

Je me contrôle. Pourtant, rien ne m'agace plus que d'entendre le *broken english* des Japonais quand ils supposent, à tort, que tout *Homo sapiens* blond aux yeux clairs, comme moi, doit obligatoirement parler mieux l'anglais que le japonais. Je m'exécute, tous pouces dehors. La demoiselle reprend en japonais.

– Vous arrivez de Paris ?

– Euh, non... c'est-à-dire que j'ai pris le dernier vol de continuité

territoriale entre Tahiti et Paris, via Pointe-à-Pitre, puis j'ai pris un Paris-Amsterdam et enfin un Amsterdam-Tokyo, (je tousse) c'est-à-dire que... (je tousse) il n'y a plus de vol direct entre Papeete et Tokyo, comme vous le savez, et donc... Mais je viens des Marquises, à l'origine.

Mon Dieu, suis-je incapable de faire plus simple ? Là, c'est évident, je me répands en explications inutiles parce que j'ai quelque chose à cacher. En plus, la policière commence à regarder avec insistance son écran. Ça y est, je suis fiché ! Oui, mais, pourquoi ne m'a-t-on rien dit tout à l'heure, dans cette salle d'attente où j'ai étouffé pendant plus d'une heure ?

– Ah oui, les îles Marquises... Laissez-moi voir. Oui, zéro cas de covid là-bas, pour l'instant, d'après les informations dont je dispose. Bon, en tout cas, maintenant, si vous décidez de rentrer au Japon, considérez que vous ne pourrez plus en ressortir... pendant un certain temps, au moins. Vous êtes d'accord ?

– Oui, je suis d'accord, je suis d'accord, Madame !

Elle me sourit presque candidement, visiblement amusée, puis elle ajoute, à nouveau de sa voix de douairière, comme si elle ne voulait surtout pas paraître charmée, en tant que cerbère de l'Empire Nippon, par l'itinéraire rarissime de son seul interlocuteur étranger de la matinée :

– *Welcome back to Japan, Sir !*

Je la salue d'une courbette méga-respectueuse, c'est-à-dire à 45 degrés, effectuée très lentement, comme il se doit dans des circonstances aussi solennelles, je reprends tous mes documents, mes sacs et vêtements dans un désordre émouvant, presque surjoué, et je lance mon pied droit vers la ligne blanche qui marque le commencement du territoire de l'Empire du Soleil-Levant. J'expire. J'ai mal aux poumons. Mais je suis heureux. Je lance mon pied gauche. J'inspire. Je sens que je pue. C'est obligé, après une quarantaine d'heures de vol à travers quatre continents, sans une seule douche, et avec beaucoup de raisons de suer d'inquiétude. C'est normal. Je pue. Mais que va penser Toyo ?

Un escalator descend vers le hall de récolte des bagages. Personne. Dans tout le hall, absolument personne. Certes, il n'y avait qu'une dizaine de passagers dans ce Boeing entre Amsterdam et Tokyo – deux joueurs de foot anglais sur-tatoués, leurs interprètes, quelques étudiants japonais qui rentraient chez eux, etc. Mais tout de même, c'est impressionnant, un hall aussi immense, totalement vide. Surtout quand on vient de passer un an sur une île où il n'y a aucun bâtiment de plus de deux étages, pas le moindre ascenseur, pas le moindre escalator bien sûr. Je manque de me prendre les pieds dans les lames d'acier, à l'atterrissage de ces étranges marches mouvantes. Bienvenue en pays « civilisé » ! Donc, je suis le dernier de ce vol à venir chercher sa valise. Évidemment je la retrouve immédiatement. Quelqu'un l'a déjà sortie pour moi du tapis roulant correspondant à « AMS », qui tourne en crissant, désespérément vide. Tout est si propre au Japon. J'inspire. Je tousse. Une charmante préposée des douanes m'apporte illico un chariot, et m'explique qu'elle doit m'accompagner jusqu'au point de rencontre, puis jusqu'au

parking, afin de s'assurer que quelqu'un est bien venu me chercher, et que je n'utilise pas les transports en commun. Elle me rappelle que je dois me tenir chez moi en auto-isolement strict pendant 14 jours à compter d'aujourd'hui. C'est amusant, me dis-je, je réussis à deviner que c'est une belle femme, malgré son masque chirurgical. Belle, oui, mais moins que ma Toyo adorée, me dis-je encore. Mon cœur bat la chamade. Dans quelques secondes, je vais enfin retrouver ma fidèle Pénélope, l'amour de ma vie, celle qui m'a prouvé pendant toute cette année d'épreuves qu'elle était vraiment « la femme de ma vie », ce que je savais d'ailleurs, déjà, dès la seconde où je l'ai rencontrée dans un bar en face de la mairie de Nagano, il y a plus de 17 ans...

La porte automatique s'ouvre.

Toyo est là, seule dans le hall immense des arrivées. Je cours vers elle, laissant mon chariot, laissant la préposée loin derrière nous. Je plaque mes lèvres sur les siennes, ou plutôt, mon masque bleu sur son masque blanc. Nos masques se mouillent de larmes. Sans un mot. C'est le plus beau baiser de ma vie, et pourtant nos lèvres ne se touchent pas.

La préposée est gênée. Nous aussi. Nous nous dirigeons, ivres de bonheur, vers le parking, vide aussi, en face du hall. Il fait très beau, encore frais. Devant la petite Toyota hybride blanche de mon épouse, la préposée s'incline lentement, de loin, incroyablement lentement, comme si elle était la gérante très distinguée d'un palace, et qu'elle s'excusait sincèrement d'avoir dérangé une demi-seconde un jeune couple en pleine nuit de noces. Je me dis : « J'aime bien le Japon, quand même. Ici, rien n'est laissé au hasard. Quelle esthétique. Quelle classe ! ».

Tokyo

Kami we taka wo Mite ire taka we Watashe wo mite ire

Les Kami regardent

Cet aigle haut dans le ciel

Et cet aigle

Me regarde

Avant de refermer la portière de la voiture, j'embrasse du regard le ciel sans nuages de ce matin calme, pour ne jamais l'oublier. Au loin, à partir du Mont Fuji en allant vers le nord, les contreforts des Alpes japonaises se dessinent nettement, tels un arrière-plan d'estampe *ukiyo-e*, ou un décor de théâtre kabuki. Je suis redevenu un « ressortissant français au Japon ». Ou, plus exactement, à ce moment précis, je suis Eugène de Rastignac : les yeux plantés vers les montagnes, vers le commissariat de Nagano où sévit son Excellence l'inspecteur en chef Aiko Toyama, je m'exclame fièrement, parlant seul dans la langue de Balzac :

« À nous deux, maintenant ! »

...

Vendredi 26 juin 2020, 8 heures 30 du matin. Palais de justice de Nagano.
Grande salle d'audience.

À gauche, dans le box des accusés en bois de cryptomère verni, une vingtaine de fonctionnaires grisâtres sont assis, tous identiques, du moins à ce qu'on en voit depuis le banc de la partie civile. Devant eux, à moitié courbés sur leurs pupitres, se tiennent les deux avocats de la mairie de Nagano, d'abord le vieux Kenji Miyazawa, au teint livide comme la chair d'un avocat, justement, et son nouvel assistant, encore plus tremblotant que son prédécesseur récemment limogé. À droite de la salle, quatre ou cinq journalistes de la presse locale s'agitent devant la haute porte d'entrée principale. Et au centre, seule face à l'estrade sur laquelle le jury va bientôt prendre place, se tient debout, du haut de ses un mètre soixante-quinze, ma sémillante Toyo. Elle rayonne, elle irradie, au centre de ce temple de la justice impériale. Ceinte de son plus beau costume, telle un cygne noir, mon épouse, toujours aussi élancée, a heureusement repris quelques kilos – sans doute à la faveur de mon retour il y a deux semaines. Mais personne ne doit savoir que je suis à nouveau au Japon, auprès d'elle – pour l'instant, je reste cloîtré dans notre appartement, pour des raisons autant sanitaires que judiciaires. Tout va se jouer dans quelques minutes : lecture du verdict.

目瞑れば白鳥の眼で世が見える

Me tsumureba Hakuchō no me de Yo ga mieru

Je ferme les yeux

Et je vois le monde avec

Les yeux d'un cygne

Un éclair noir ! La juge Akiko Manabe fait son entrée par une porte dérobée, derrière l'estrade, dans un bruissement d'étoffes, grave et aigu à la fois. Elle est vêtue d'une longue robe aux plis multiples, luisante comme de la laque, d'un nœud blanc autour du cou, tout comme les six jurés qui prolongent derrière elle la tempête de chuintements, de frissonnements soyeux, jusqu'à ce que chacun ait pris place sur les sièges invisibles de l'estrade, en forme de losange. Au sommet du losange, la juge se lève à nouveau et, sans même prendre le temps d'adresser le moindre regard à l'assistance, elle commence d'une voix d'acier la lecture imperturbable d'une dizaine de pages, qui ne tremblent pas le moindre du monde entre ses petits doigts de porcelaine immaculée :

Attendu que la partie civile requiert l'interdiction des sports de balle dans le gymnase Gochō Hall, situé au 614-1 Nishigochō, Nagano-shi...

(passage détaillant les caractéristiques du gymnase, abrégé)

Attendu que la loi cadre sur la protection de l'environnement promulguée par le gouvernement japonais, loi 91 de l'année 5 de l'ère Heisei, article 16, alinéa 1, garantit « le respect de la santé et d'une vie quotidienne paisible, sans souffrances liées aux nuisances sonores »,

Attendu que l'article 6 du décret 64, approuvé par le conseil municipal de Nagano en l'année 10 de l'ère Heisei, limite à 55 décibels dans la journée, et à 45 décibels entre 22 heures et 6 heures du matin, toute nuisance sonore dans les quartiers résidentiels de la ville de Nagano,

Attendu que les services de l'éducation et des sports de la municipalité de Nagano ont fait réaliser deux séries de mesures par un organisme indépendant, et que ces mesures ont indiqué, pour un groupe de dix basketteurs – le basket-ball étant considéré comme le sport le plus bruyant des activités pratiquées en salle – une nuisance sonore de 58 décibels...

(passage détaillant les différentes modalités de mesure, abrégé)

Attendu que ce niveau sonore de 58 décibels dépasse le seuil autorisé par la municipalité, et qu'on peut supposer qu'il pourrait être constaté de nouveau, dans le cas d'un groupe de basketteurs plus nombreux, même si toutes les portes et fenêtres dudit gymnase restent fermées, les bouches d'aération condamnées et isolées, conformément aux engagements pris par la municipalité de Nagano lors de l'audience du 17 janvier dernier.

Toyo commence à sourire – elle qui n'est pas, pourtant, du genre à « vendre la peau du *tanuki* avant de l'avoir attrapé », selon l'expression nipponne...

Mais, attendu que, d'autre part, le service de l'éducation et des sports de la municipalité de Nagano a fourni à la cour, à l'issue de l'audience du vendredi 13 mars dernier, un document stipulant que l'immeuble où réside les plaignants de la partie civile, au 625-20 Nishigochō, se situe dans une zone commerçante prioritaire, pour laquelle la limite des nuisances sonores dans la journée est passée, depuis le 1er avril de cette année 3 de l'ère Reiwa, de 55 décibels à 60 décibels,

Le tribunal administratif de Nagano déboute la requête de la partie civile et autorise la municipalité de Nagano à utiliser ledit gymnase pour toutes les activités qu'elle souhaitera, dans le respect des conditions qu'elle s'est fixées au cours du présent procès.

Toyo s'écroule sur son banc. Les journalistes se jettent sur elle.

– Madame, Madame Mabesoone, vous allez bien ? Est-ce que vous

comptez faire appel ?

Mon épouse réajuste son masque chirurgical sur son petit nez si fin, si blanc, si noble, et répond d'une voix blanche :

- Non. Non, bien sûr que nous ne ferons pas appel... Vous voyez bien comment la mairie de Nagano se comporte ! Changer un décret municipal en plein procès, pour ne pas perdre... Vous trouvez ça normal, vous ?

日本は広い檻なり月赤し

Nippon wa Hiroi ori nari Tsuki akashi

Le Japon

Cette vaste prison

Sous la lune rouge

Nous avons perdu, certes. Mais en vérité, nous avons gagné. Grâce à ce cher coronavirus...

En effet, qui, parmi une population nipponne considérée à juste titre comme la plus prudente, la plus précautionneuse, voire la plus peureuse de toute la planète, quel Japonais donc, même le plus inconscient des peigne-culs naganoéens, aurait le courage de pratiquer un sport de balle, le basket-ball *a fortiori* dans un gymnase totalement clos, sans la moindre aération, en pleine pandémie du covid ? La municipalité s'était tiré une balle dans le pied au moment où elle s'était engagée formellement, dès le mois de janvier – bien avant le début de la pandémie –, devant le tribunal, mais aussi sur son propre site internet, à interdire toute aération dans ce gymnase. De fait, plus personne ne voulait l'utiliser ! Et notre appartement avait recouvré son silence de cathédrale, cathédrale de notre amour retrouvé.

葉っぱ葉っぱ雨粒雨粒歓喜かな

Happa happa Amatsubu amatsubu Kanki kana

Feuilles Feuilles

Gouttes de pluie Gouttes de pluie

Joie

Cependant, il nous restait un dernier ennemi à terrasser, et pas des moindres : l'inspecteur en chef « en charge des boules puantes » m'attendait au commissariat central de Nagano ! C'était le dernier obstacle entre le petit Ulysse de retour chez lui, que j'étais, et ma tendre Pénélope, qui venait de gagner une première bataille contre l'hydre kafkaïen du système juridico-policiier nippon. Malheureusement nous n'avions pas encore gagné la guerre, loin de là...

De retour du tribunal à la maison, Toyo sécha bien vite ses larmes entre mes

bras reconnaissants.

- Mais si ! Tu vois, mon cœur, c'est comme si nous avions gagné... Et c'est grâce à toi.

Grâce, aussi, aurais-je dû dire, à ce minuscule virus qui, d'ailleurs, faisait encore des siennes un peu partout dans mon petit corps toussotant. Mais ceci ne nous empêcha pas de faire l'amour, avec une passion renouvelée. Pour ajouter une pincée de piment à nos jeux interdits, je me vantai d'être toujours « un vil fugitif », « un dangereux criminel » recherché par toutes les polices de l'Empire...

夏の月情事のあとも夏の月

Natsu no tsuki Jōji no ato mo Natsu no tsuki

La lune de l'été

Après l'amour a-t-elle

Un peu bougé ?

Et le criminel Mabesoone fut particulièrement fougueux ce matin-là, ou en d'autres termes, je l'avoue, un peu trop rapide. Bref, il n'était que neuf heures et demie du matin quand la lune gibbeuse décroissante au-dessus de notre couche conjugale, entre les branches de *sakura*, fine et aiguisée comme les sourcils de ma moitié, sembla nous murmurer : allez, les amoureux, il faut faire vite maintenant, il faut frapper l'ennemi par surprise ! C'est vrai, me dis-je, j'ai terminé depuis 24 heures ma quatorzaine d'auto-confinement, alors, profitons de cette exaltation sensuelle pour, dans notre élan, nous rendre ensemble à la police et faire d'une pierre deux coups – ou d'un coup deux pierres, selon l'acception du mot « coup ». Nous partîmes sur le champ, encore tout imprégnés des effluves organiques de nos deux corps réunis, avec ce sentiment indicible mais indubitable que les phéromones exhalant des épidermes des gens qui viennent de s'aimer charnellement leur donnent un pouvoir, une aura singulière, invisible peut-être...

Le commissariat central de Nagano se trouve à dix minutes en voiture de notre appartement, face à l'hôpital central de la ville. C'est une espèce de gros bloc de ciment blanchâtre de cinquante mètres sur cinquante environ, qui ressemble comme deux gouttes d'eau – gouttes carrées – à l'hôpital qui lui face, comme la lune fait face au soleil, ou comme la mort fait face à la vie. Toyo gare sa petite Yaris immaculée sur le parking vide. Nous nous prenons la main un instant, sur le levier de vitesse. Ma fidèle moitié a enfilé à nouveau son plus beau costume noir, moi aussi, et j'ai passé à mon cou une cravate Hermès très sombre. Nous avançons dignement vers la porte vitrée de l'institution, la main dans la main, graves comme les acteurs d'une marche nuptiale, ou d'une marche funèbre, nous ne le savons guère. D'une voix qui chevrote par moments, je demande à l'amour de ma vie :

- Toyo, si on me met en garde à vue aujourd'hui, va tout de suite retirer un million de yens (environ 10 000 euros) du compte sur lequel j'ai

déposé l'héritage de mon père, puis retourne au plus vite voir l'avocat pénaliste de l'autre fois. Mais si je ne suis pas incarcéré aujourd'hui, qu'est-ce que tu en penses... On se débrouille sans avocat ? Tu es d'accord ?

- D'accord, on fait comme ça, mon chéri.

La porte de verre n'est pas automatique. Elle est lourde à pousser. Est-ce l'effet de la fulgurante deuxième vague de covid que traverse le Japon en ce moment ? il n'y a que deux ou trois « administrés normaux » dans le vaste hall du rez-de-chaussée, probablement en quête de quelque renouvellement de permis de conduire. Je demande au guichet :

- Excusez-moi, Madame, je cherche la salle 209 de la section pénale numéro 1, s'il vous plaît...
- Ah, le pénal ? C'est au deuxième étage. Pour aller au pénal, alors, il faut aller tout au fond, à droite, et là vous trouverez l'escalier, ou l'ascenseur, c'est comme vous voulez...

Une vieille dame qui arrive aussi au guichet me dévisage. Je suis étranger, et en plus, je vais « au pénal » ! Nous montons par l'escalier, tous deux déjà en sueur. Le couloir du deuxième étage est aussi douteux qu'un couloir de métro en France – ce qui est juste inconcevable au Japon. Sur les murs on voit des traînées noires comme des traces de pneus et des salissures diverses. Ça sent le mois. Certaines portes en fonte dépolie sont entrouvertes, avec des hommes pauvrement vêtus qui attendent à l'intérieur, honteusement, dirait-on. Au fond du couloir à gauche, une petite plaque en plastique indique le numéro « 209 ». J'inspire. J'expire. J'ai mal aux poumons. Je tousse une fois. Je frappe deux fois à la porte. Un jeune homme de grande taille, en bras de chemise avec un masque chirurgical blanc, armé d'une matraque à gauche et d'un revolver à droite, m'ouvre immédiatement.

- C'est pourquoi ?
- Euh... Je suis venu voir l'inspecteur en chef Akio Koyama, s'il vous plaît. Le jeune homme pose sa main gauche sur sa matraque et me fixe d'un regard interloqué. Même avec son masque, il semble clairement décontenancé de me voir parler japonais. Même avec mon masque, c'est vrai, j'ai bien une tête d'« étranger ».
- Mais, mais... you have an appointment ?
- Euh... non. En fait, je viens pour une affaire qui date de l'année dernière. On m'avait convoqué pour une affaire de... de boules puantes.
- De boules puantes ? Attendez ici, je reviens tout de suite... Vous êtes Monsieur... ?
- Mabesoone. Laurent Mabesoone.

Sept ou huit secondes plus tard, un quadragénaire bedonnant, en bras de chemise lui aussi, mais sans aucun masque, ressort de la porte.

- Ah, c'est vous, Laaauuurent Mabesoone. C'est ça ? Ça alors, on vous attendait depuis longtemps, vous savez... c'est pas trop tôt, hein !

L'homme met aussi sa main sur sa matraque. Je me dis qu'il a la même intonation que Koyama, mais que sa voix est un peu plus aiguë, plus criarde

encore. Est-ce à cause de la chaleur ?

- Oui, Monsieur l'inspecteur en chef, c'est-à-dire que je suis rentré au Japon le 11 juin dernier, mais il fallait que je reste chez moi pendant mes 14 jours d'auto-confinement, et puis, ensuite, il y a eu le verdict du procès contre la mairie, qui vient d'être rendu, justement ce matin, alors je suis venu tout de suite après, et...
- Ah oui, le verdict ? Et alors, quel est le résultat de ce verdict ?

Mais pourquoi me demande-t-il cela à brûle-pourpoint, avec tant de curiosité ostentatoire, et sans même se présenter, cette espèce de Mario Bros en uniforme débraillé ? Ce sont deux affaires distinctes, normalement... Bon, je suis là pour faire amende honorable, me dis-je, et je réponds humblement :

- Eh bien... Nous avons perdu. Nous avons perdu pour ce qui est de l'interdiction des sports de balle, mais la juge a bien reconnu notre préjudice, et elle a entériné l'interdiction d'ouvrir les fenêtres... j'ai le texte ici, si vous voulez.

Le gars a l'air soulagé.

- D'accord. Bon, alors, tout va bien, Monsieur Mallesonne. Enfin, je veux dire, vous ne serez pas placé en garde à vue. Nous allons faire tous les interrogatoires ici, en plusieurs fois... Vous n'habitez pas trop loin, je crois, hein ? D'accord, Monsieur Mallesonne ? Vous m'écoutez ? Bon, et puis après, on transmettra tout ça au procureur, et c'est lui qui décidera de vous inculper ou non. Ça prendra juste quelques mois...

Je reste raide, bouche bée, tel une sardine au bord de l'asphyxie.

- « Juste... Juste quelques mois », vous dites !?

Le petit Mario enlève la main de sa matraque. Je vois qu'il a tout de même des bras bien musclés.

- Mais oui, c'est comme ça, Monsieur Massonne. Et encore, c'est comme ça si vous reconnaissez bien gentiment vos torts. Bon, je vous expliquerai tout ça plus tard... Ah, vous êtes, vous êtes Madame, Madame Massonne, je suppose ? Moi, c'est Horiuchi, Shigeki Horiuchi. Enchanté !

Le bonhomme se tourne libidineusement vers ma femme et lui donne obséquieusement sa carte de visite, comme si j'étais, en tant qu'étranger, complètement disqualifié du rite des présentations à la nipponne. Toyo prend sa carte des deux mains, tout en s'inclinant rapidement à reculons, comme il se doit, puis elle ajoute d'une très modeste voix, en surjouant sa féminité, comme il se doit :

- Enchantéeeee, Monsieur l'inspecteur en chef. Ah... mais je vois que vous n'êtes pas l'inspecteur en chef Koyama ?
- Ah non, moi c'est Horiuchi, et je suis juste inspecteur « tout court ». L'inspecteur en chef Koyama, lui, il a été muté en avril dernier, au commissariat du village de Shimo-Suwa, répond l'agent d'un air très légèrement embarrassé.

Nous nous regardons du coin de l'œil avec Toyo. Mon épouse esquisse un sourire tangent. Un inspecteur en chef muté dans un village aussi minuscule,

totallement perdu en pleine montagne, ça sent la voie de garage pour cause d'« affaire non résolue ayant mené à un début de scandale avec l'Ambassade de France » ...

- Bon, eh ben, c'est pas le tout, Madame et Monsieur Massonne, mais j'ai justement un peu de temps jusqu'à midi... Alors on peut commencer tout de suite, si vous voulez. Et si vous voulez, Madame, venez aussi ! Normalement c'est interdit, mais là, vous pouvez nous accompagner en salle d'interrogatoire, juste pour voir si votre mari comprend bien la langue japonaise..., enchaîne l'inspecteur Horiuchi, comme pour éviter de s'étendre sur les mésaventures de son prédécesseur dans cette affaire.

Nous traversons le couloir. Horiuchi pousse une porte en fonte qui donne sur une salle pleine de casiers, un peu comme dans un très vieux vestiaire de piscine, en moins vaste et en plus sale. Il nous indique le casier « salle d'interrogatoire 13-1 » et nous demande d'y placer tous nos effets personnels, téléphones portables compris. Nous nous exécutons. Nous récupérons la petite clef du casier et pénétrons dans la salle numéro 1, qui doit mesurer à peine six mètres sur quatre, avec une table en fer, trois chaises en fer et une minuscule fenêtre sécurisée.

鉄格子越し線路あり青嵐

Tetsu kōshi Goshi senro ari Ao arashi

Derrière les barreaux

Une ligne de chemin de fer

Tempête dans les arbres

L'inspecteur s'assied, les jambes grand ouvertes sur une des chaises, toujours sans masque. Toyo et moi prenons place sur les deux autres chaises, dans le fond de la pièce, du côté de la fenêtre fermée. Je tousse deux ou trois fois. Horiuchi me regarde avec intensité. Je me décide à parler.

- Monsieur l'inspecteur, il faut que je vous dise... j'ai contracté la maladie du coronavirus il y a trois mois, lors de mon séjour aux Marquises, et depuis, je tousse un peu, et j'ai parfois du mal à respirer ou à parler longtemps, alors...

Le gars est pris de panique. Il est vermillon. Il se saisit d'un vieux masque en nylon gris qui se trouvait dans sa poche de pantalon et le plaque, en tremblotant, sur son gros nez écrasé. J'ajoute, presque tendrement :

- Mais, Monsieur l'inspecteur, ne vous inquiétez pas... Moi, au contraire je suis immunisé. Je suis sans aucun doute la personne la plus sûre de nous trois !

Le policier replace, avec plus d'inquiétude encore, son masque sur son gros visage, du bas du menton jusqu'au bas de ses petits yeux. Je fouille dans ma poche, et sors le petit spray de « Liquid ass » ou, littéralement, « Trou du cul liquide » Made in USA, avec lequel j'ai commis « mon crime » il y a un an déjà.

Je le pose sur la table.

Horiuchi se plaque contre le dossier de sa chaise, frappé de « stupeur et de tremblements ». La chaise grince de toutes ses vis.

Je fais une courbette souple et lente, et explique, toujours très pacifiquement, que je suis « profondément désolé » d'avoir surpris ces jeunes basketteurs en plein jeu, en ce jour malheureux du 23 juillet 2019, avec ce simple vaporisateur – qui est à peine plus haut que mon pouce :

- Voici donc, Monsieur l'inspecteur, l'article de farces et attrapes avec lequel j'ai vaporisé la bouche d'aération du gymnase Gochō Hall ce soir-là. J'en suis profondément, et très sincèrement désolé, Monsieur l'inspecteur. Voilà, je vous montre maintenant le mode d'emploi, tel qu'il figure sur le site d'Amazon Japan. Vous pouvez lire, là : « Fart Prank, leader mondial du pet artificiel. Un super produit 100% naturel, 100% sans danger, pour faire rire tous vos amis ! Tout le monde rit, tout le monde est heureux, avec Liquid Ass !! ».

Le gars ne rit pas du tout. Il se jette sur son téléphone portable et intime sur le champ un ordre guttural à son interlocuteur, en évitant de son mieux mon regard.

- Police scientifique, venez tout de suite !... 13-1. Dépêchez-vous !

La bouche de Toyo frémit sous son masque. Je le sais, elle essaie de toutes ses forces de se retenir de pouffer de rire. C'est communicatif. Je me retiens aussi. Horiuchi explose :

- Et vous riez ! Et vous osez rire, Monsieur Mallésonné !
- Non, non, comment dire... c'est nerveux, excusez-moi, excusez-moi, Monsieur l'inspecteur en chef !
- Inspecteur « tout court », je vous l'ai dit !
- Oui, Monsieur l'inspecteur...
- « Tout court » !
- Oui, « tout court », murmuré-je, contrit, mais au bord du fou rire sous ma barbe masquée.
- Bon alors, je vous préviens. J'ai appelé un démineur... et un chimiste. Nous allons mettre tout ça sous scellé, et nous allons analyser la pièce à conviction pour savoir si c'est vraiment, comme vous dites, 100% sans danger, 100% organique. Et je vous précise, Monsieur Maa..., bon, bref, je vous précise, que ce n'est pas à vous de décider si cet objet est dangereux ou pas. Je vous rappelle que certains jeunes basketteurs, ce soir-là, se sont plaints de violents maux de tête, d'un fort sentiment de malaise, d'allergies, même... Vous voulez voir leur dépôt de plainte, Monsieur Ma...
- Mabesoone, c'est Mabesoone. Oui... non, enfin, ça ira, Monsieur l'inspecteur Horiuchi. Comme je vous l'ai dit, je suis désolé, très profondément, et très sincèrement désolé.

Je pose ma main gauche sur la table, à 45 degrés, tournée vers l'intérieur, puis ma main droite de même, de l'autre côté, je descends lentement, avec une vitesse parfaitement régulière, mon humble front entre mes deux mains, pour

m'arrêter juste à deux centimètres de celles-ci, comme il se doit.

– Ah, je préfère ça, Monsieur Mabesoone.

Miracle, il a réussi à prononcer mon patronyme !

頭から足まで汗を異国かな

Atama kara Ashi made ase wo Ikuu kana

De la tête

Aux pieds je suis en sueur

En terre étrangère

À ce moment précis, comme s'ils étaient investis d'une mission incommensurable, le démineur et le chimiste, l'un en treillis kaki et l'autre en blouse blanche, comme il se doit, tous deux finement gantés de latex, font leur entrée dans notre alcôve. Le premier se saisit de l'objet suspect, le second ouvre délicatement un Ziploc à double fermeture, le referme, puis, sans dire mot, après une courbette supersonique, les deux agents s'éclipsent. Horiuchi me demande de signer un formulaire de « Saisie de pièce à conviction ». Je m'exécute. Mais mon stylo plume fuit horriblement, depuis que j'ai pris l'avion pendant plus de 40 heures avec lui tout près de mon cœur. C'est à cause de la pression, il paraît. Je demande si ce débordement de bleu des mers du sud n'est pas gênant, pas coupable. Horiuchi me répond que non. Il m'arrache le papier avec ma signature baveuse. Il est de très mauvaise humeur. J'ai mis de l'encre partout sur la petite table. Mais l'interrogatoire peut commencer, enfin, par cette question inévitable :

- Nom, prénoms, profession.
- Mabesoone, Laurent Rémi André.

Il me faut une dizaine de minutes pour expliquer au monsieur atrabilaire qu'il existe dans la langue française de petites choses, apparemment inutiles, appelées « accents ».

- Et la profession, alors... ?
- Oh, eh bien, maintenant... « sans profession ».
- Je vous préviens, tout ça va chez le procureur. Vous avez le droit de ne pas dire certaines choses qui nuiraient à votre image, mais là, « sans profession », franchement, c'est pas excellent pour votre réputation, et surtout, c'est pas crédible. Vous écrivez des livres, c'est bien connu, Monsieur Mallesone !

Le bonhomme bougon ouvre un classeur imposant, qui doit contenir 500 pages au bas mot, et s'amuse à me montrer ma fiche Wikipédia. J'abdique :

- D'accord, alors, « écrivain ».

Mon Dieu, nouvel incident diplomatique en vue ! J'ai choisi un terme assez rare en japonais, qui se dit *shippitsuka* et s'écrit 執筆家, mais Shigeki ne sait pas l'écrire. La procédure l'oblige, semble-t-il, à retranscrire à la main tout ce que je dis, puis à retourner dans son bureau (après nous avoir enfermés), afin de retaper sur son ordinateur le texte de ma déposition, à l'imprimer, puis, enfin,

à me demander de signer le document, page après page. Donc, il ne peut pas bénéficier, dans cette salle d'interrogatoire, de l'aide d'un logiciel de traitement de texte pour les idéogrammes difficiles. Après moult hésitations, le policier écrit : 献筆家 ! Même ma fille de treize ans ne massacrerait jamais de la sorte le premier *kanji* de ce mot. Mais comment lui dire, sans le vexer ?

- Monsieur Horiuchi. Euh... Excusez-moi, mais le premier caractère, c'est un peu différent...

Ça y est, il a pris la mouche, sa fierté de Japonais de souche explose comme la vague vengeresse d'un tsunami sur une centrale atomique.

- « Un peu différent, un peu différent » ... Mais bien sûr que je sais... Vous me prenez pour qui, Monsieur Mallesone !

Et l'officier de l'Empire nippon de quitter précipitamment cette salle sous-oxygénée, de nous y enfermer à clef, pour aller imprimer dans son bureau, avec l'aide de Microsoft Word, les deux premières lignes de ma déposition.

Nous mourons de soif.

Je prends les mains de Toyo. Elle me sourit tendrement, sous son masque. Elle est parfaitement calme, comme toujours. Je me lève, je regarde par la toute petite fenêtre, que je réussis à entrouvrir, en plaçant ma main entre les barreaux...

対岸より名も知らぬ鳥日本語で鳴く

Taigan yori Na mo shiranu tori Nihongo de naku

De l'autre côté

De la rivière un oiseau

Chante en japonais

Après une bonne demi-heure, Horiuchi déverrouille la porte et réapparaît tout sourire. Victoire ! (*Banzaï* ! devrais-je dire), il a réussi à imprimer les accents aigus. Nous recommençons. Il est plus calme.

- Bon, maintenant il me faut votre adresse postale, ainsi que celle de vos parents, s'ils sont encore en vie, et les adresses de tous vos frères et sœurs aussi, ainsi que leurs professions...
- Toutes les adresses en France... tout ça en français ?
- Ben... ben oui. Enfin, on va essayer.

Le sieur Horiuchi semble réaliser peu à peu, le visage décomposé comme une glace au thé vert qui fond sous le soleil de Kyoto, l'ampleur de la tâche qui se présente à lui. Je regarde l'heure sur sa Rolex : 11 heures 30.

- Bon ben, c'est pas le tout, Monsieur et Madame Laurent Rémy... Moi, j'ai bientôt ma pause de midi, et puis il faut qu'on décide de nos prochains rendez-vous, hein ! Tous les vendredis, comme aujourd'hui, ça vous va ?

Je réponds, soulagé et anxieux à la fois :

- Tous les vendredis ? Oui. Ah... vendredi prochain, le matin, j'ai rendez-vous à l'hôpital central, juste en face du commissariat. Je dois faire des

examens pour mon covid long... (Je tousse deux fois ; Horiuchi recule)
Donc, en fait, ça tombe bien, je pourrai passer après, en début d'après-midi, si vous êtes disponible ?

Horiuchi regarde pensivement sa feuille avec ses deux petites lignes imprimées.

- Bon, alors, on va faire comme ça : ce n'era plus moi. D'accord, Monsieur Laurent Rémy ? Vous verrez, vous serez avec le petit Yoshizawa, Masato Yoshizawa. Il est très gentil. Et en plus il écrit très bien l'anglais, avec les accents, tout ça. Et puis, vous, Madame, ce n'est plus la peine de revenir, n'est-ce pas ? Votre mari parle suffisamment bien le japonais... Il sait même écrire certains *kanji*. Ça alors, c'est incroyable ! Bravo, vraiment bravo, Monsieur Laurent Rémy !

浅間からポリネシアまで翺雲

Asama kara Porineshia made Iwashi gumo

Des Alpes japonaises

Jusqu'à la Polynésie

Un nuage à la fenêtre

...

Cette nuit-là, je fis un rêve érotique, si puissant que je me réveillai tout hagard dans l'obscurité, à côté de Toyo. J'avais revu Adeline, la jeune caissière d'Atuona, qui tourbillonnait sur son tabouret en petite culotte écarlate, avec ses jambes entrouvertes, complètement dénudées, luisantes comme des fourreaux de *katana*, et elle me parlait lascivement, avec son accent chantant marquisien « sans aucun accent grave, ni aigu, ni circonflexe, et sans aucune cédille » – c'est en tout cas l'impression étrange que cela me fit en l'écoutant dans ce rêve :

- Lolo, le poete... pourquoi tu m'as trompee, pourquoi tu as baise ta femme japonaise aujourd'hui, comme un sauvage ? Je vous ai vus, hein... Lolo, je t'attends toujours, moi, ici... Pourquoi tu n'es pas venu me dire au revoir avant de partir de Hiva Oa ? Pourquoi tu as change de magasin apres notre baiser si passionne, au mois de mars ? Tu sais que je t'aime, pour de vrai, moi, mon Lolo... Dis, pourtant, t'avais bien aimé ça, ce baiser avec la langue, hein, mon Lolo...

Peu à peu je compris que ce coït si émouvant, pratiqué avec mon épouse quelques heures auparavant, avait dû réveiller ma libido au point que je désirais maintenant Adeline comme un fou, comme autrefois, à nouveau. J'avais honte de moi. Je bandais. Je bandais comme un turc, comme un idiot au milieu du lit conjugal. Alors, tout comme Ulysse, jadis, dut s'accrocher au mât de son bateau, je pris Toyo dans mes bras, par derrière, sans rien faire, ou presque. Enfin... juste quelques frottements, qui me soulagèrent assez rapidement. Le pire, c'est que je faisais cela en pensant éperdument à cette maudite gamine, Adeline. Heureusement, Toyo ne se réveilla pas. Puis je me rendormis tout penaud, un kleenex humide dans la main.

...

Le vendredi suivant, tôt le matin, je me rendis d'abord à l'hôpital central de Nagano, tout excité d'avoir enfin accès à la médecine moderne qui me faisait défaut à Hiva Oa, en me disant que, certainement, les médecins japonais trouveraient enfin le moyen de soulager ma dyspnée et les inflammations diverses qui se manifestaient, puis disparaissaient de façon chaotique dans mon petit corps, depuis des mois déjà.

蝶の声か三月四月五月耳鳴り

Chō no koe ka San gatsu shi gatsu Go gatsu mimi nari

Avril mai juin

Sans cesse le chant des papillons

Mes acouphènes

白蝶の点滅やわが心拍も

Shiro chō no Tenmetsu ya waga Shinpaku mo

Le clignotement

D'un papillon blanc

Cette douleur

Dans ma poitrine

Malheureusement, le jeune Docteur Uesugi sembla bien embarrassé, agacé, même, par un patient si atypique et trop « à la mode », dans le mauvais sens du terme.

- Vous savez, nous, au Japon, on connaît pas encore tout ça, les séquelles de la covid... Oui, c'est vrai, vous avez un peu trop de protéine C et beaucoup de leucocytes dans le sang, donc, il doit sûrement y avoir une inflammation quelque part, mais moi, je ne vois rien sur vos radios des poumons... Alors, revenez vendredi prochain ! On va faire un scanner... Et puis, essayez d'arrêter d'y penser, hein, vous verrez, c'est souvent dans la tête, ces choses-là ! Vous ne seriez pas un peu déprimé, en ce moment, Monsieur Molosso ?

Non, je n'étais pas déprimé le moins du monde. Primo, j'étais très heureux en couple. Deuzio, notre fille Line avait réussi brillamment son concours d'entrée au Collège Impérial de Nagano. Et puis, notre appartement était calme à nouveau. Mon roman *L'île-sirène* (sans l'épilogue sur mon covid) était publié sous forme de feuilleton, avec un certain succès, tous les mois dans un magazine littéraire japonais. Sa version en français devait être publiée quelques mois plus tard, en volume, par un éditeur tahitien. J'étais en train d'écrire un nouveau roman sur mon enfance, intitulé *Normandie, été 76*, qui me remplissait de « nostalgie heureuse », *natsukashisa*, comme disent si bien les Japonais. La seule tache dans ce tableau eût été, peut-être, la procédure interminable qui m'était imposée pour espérer être enfin blanchi dans

« l'affaire des boules puantes ». Certes, je me remémorais parfois avec nostalgie les Marquises, et Adeline... même si je savais que cette saloperie qui me rongea le corps était due à ce baiser coupable, même si j'enrageais de ne même pas trouver le courage d'envoyer un message via Facebook à cette sale gamine pour lui dire : « Tu m'as refilé le covid, petite allumeuse ! ». Mais bon, je n'étais pas déprimé, pas le moins du monde, cher Docteur Uesugi au visage morne d'interne débordé – certainement plus déprimé que moi !

Après avoir dévoré, à midi, un bon bol de nouilles sino-japonaises *rāmen* assorties de roti de porc *chāshū* et accompagnées de six gros ravioli grillés *gyōza*, je me rendis d'un pas leste au commissariat central de Nagano, juste en face de l'hôpital. Tout est tellement pratique au Japon. J'avais même trouvé une petite librairie entre les deux bâtiments, et j'étais tombé sur un exemplaire de *L'étranger* de Camus, très bien traduit en japonais, que j'avais acheté pour 400 yens seulement, et que je m'étais promis d'offrir au Sieur Horiuchi, si j'en avais l'occasion. Mais j'avais rendez-vous avec le jeune adjudant Masato Yoshizawa, cette fois, et Horiuchi m'avait assuré que je n'en aurais que pour une heure ou deux, au maximum.

Je me sentais presque chez moi en poussant la lourde porte de verre du commissariat, filant tout droit vers l'escalier du fond, grim pant les deux étages sans trop souffler, du mieux que je pouvais, et frappant guillerettement à la porte 209. Le petit Yoshizawa était effectivement petit, effectivement très gentil. Son corps frêle était exactement à l'image de sa voix fluette, qui était elle-même à l'image de son sourire si timide. Je ne sais pourquoi, mais je me dis instantanément : « Ce gamin a fait une fac de lettres, c'est sûr ! » Et c'était le cas, je l'apprendrai plus tard. Installés dans la salle 13-1, nous fîmes sans tarder plus ample connaissance :

- Monsieur Mabesoone, je vous donne ma carte de visite. Je travaille dans la police depuis un an seulement. Vous savez, je connais vos livres, Monsieur Seegan Mabesoone. Quand j'étais étudiant, mon professeur à Waseda nous a même fait lire des passages de votre roman, *Un été en Normandie*...

J'étais interloqué.

- Ça alors... Et, c'était pas, par hasard, Monsieur Horikiri ? Vous étiez en fac de lettres ?
- Mais oui, c'est bien cela. Il s'agissait du Professeur Minoru Horikiri, le spécialiste de Bashō, avec qui j'ai fait mon mémoire.
- Incroyable ! C'était mon directeur de thèse, sur Issa...

Dès les premières minutes, la tournure que prenait cet interrogatoire en devenait presque gênante de sympathie et d'inclination littéraire.

- Sinon... Monsieur Mabesoone, je suis désolé, mais j'ai beaucoup de questions à vous poser. Comme je sais que vous lisez parfaitement le japonais, je me permets de vous montrer la liste que l'inspecteur Horiuchi a préparée pour nos rencontres... euh, pardon, pour nos interrogatoires.

** Adresses, numéros de téléphone, adresses électroniques et professions de tous les membres de la famille proche.*

** Taille, poids, taille de chaussures, tour de taille, cicatrices et tatouages éventuels (ceci sera vérifié ultérieurement par une visite médico-légale, avec prise de photos et relevés d'empreintes corporelles).*

** Maladies infantiles ou actuelles, opérations, allergies éventuelles, médicaments pris actuellement, consommation d'alcool, de tabac ou d'autres substances (fréquences actuelles et dans le passé).*

** Environnement familial pendant l'enfance, caractère des parents, de la fratrie, caractère du suspect tel qu'il se voit lui-même.*

** Curriculum vitae complet (écoles, formation, diplômes, prix divers, parcours professionnel, permis divers, sanctions et/ou condamnations éventuelles dans tous pays).*

** Relations sentimentales, orientation sexuelle, nombre de mariages et d'enfants dans le passé (dates, dates de naissance, de rupture ou de divorce, etc.).*

** Dons particuliers, hobby, mode de vie, habitudes journalières, goûts (musique, cinéma, littérature, etc.).*

** Activités et événements vécus pendant la semaine qui précède la vaporisation de la substance sur la bouche d'aération du gymnase Gochō Hall (Nagano, Nishigochō 614), le mardi 23 juillet 2019 vers 19:00, détail de la journée du crime suspecté et description précise de l'acte (avec des dessins réalisés par le suspect).*

** Sentiments et regrets éventuels du suspect à propos de son acte.*

** Désir ou non d'indemniser et/ou de présenter des excuses aux victimes de son acte.*

** Situation actuelle et projets de vie dans l'avenir du suspect ainsi que de sa famille proche (épouse, fille, etc.).*

** Autres dépositions, à la discrétion du suspect...*

Je manque de m'évanouir.

- Monsieur Mabesoone, ça va, vous vous sentez mal ?
- J'ai... J'ai soif, Yoshizawa-san, un verre d'eau, s'il te plaît.
- Je suis désolé, je suis vraiment désolé, Monsieur Mabesoone, il est interdit de boire ou de manger en salle d'interrogatoire. Mais... je vous livre un secret. Si vous me demandez à aller aux toilettes, je dois vous accompagner, et là, vous pourrez boire de l'eau du robinet, si vous voulez. Vous comprenez ?
- Allons-y, allons-y, Yoshizawa...
- Oui. Attendez, Monsieur Mabesoone, je range mon ordinateur et on y va tout de suite.

Tiens, ce gamin, lui au moins, a eu l'idée d'amener son ordinateur portable en salle d'interrogatoire, me dis-je entre deux rots – principalement dus à ma mauvaise digestion de l'ail des ravioli *gyōza* pendant mon déjeuner gargantuesque –, puis je me raisonne : Bon, après tout, cette liste interminable

ne sera peut-être pas si interminable que cela, je vais peut-être m'en sortir, ce petit Yoshizawa a l'air intelligent, et c'est mon *tōmon kōhai* (ancien élève de l'université Waseda).

風吹いてこの世の葉っぱあの世の葉っぱ
Kaze fuite Kono yo no happa Ano yo no happa
Dehors le vent souffle
Certaines feuilles survivent
D'autres non

...

Et puis, quelques semaines plus tard, le drame, que je craignais, se passa. Ce drame se passa lors de notre cinquième rencontre, mon sixième interrogatoire, qui se déroula le vendredi 31 juillet 2020 de 13 heures à 19 heures, comme chaque semaine. Masato accusait déjà un teint sépulcral quand nous commençâmes la dernière relecture de ma déposition, qui faisait plus de 70 pages en tout. Il était 18 heures 10 à sa montre Seiko. Le jeune adjudant commença à déclamer consciencieusement le chapitre sur mon enfance :

Aussi longtemps qu'il m'en souviendra, j'ai toujours été un petit garçon épris de justice et désireux de me battre contre l'obscurantisme, les préjugés et les excès de pouvoir. Cependant, il me semble qu'il serait présomptueux de m'attribuer de telles qualités, surtout dans le cadre d'une suspicion de crime violent contre l'ordre public, et je répète que je regrette sincèrement mon acte. Mon premier souvenir d'enfance est le suivant. Je me souviens de m'être enfui de l'hôpital de Châteaudun, dans le centre de la France, lors de mon opération de l'appendicite à l'âge de six ans, parce que je trouvais que j'étais mal traité par les infirmières. Aussi, à l'âge de huit ans, je me suis révolté contre une superstition normande selon laquelle il était interdit de prononcer le mot « mort » dans un château où habitait ma tante. Ensuite, en 1979, à l'âge de onze ans, j'ai créé dans mon collège un club Unicef afin de récolter des fonds pour aider les réfugiés boat-people qui arrivaient du Cambodge. Il semble donc que ce trait de mon caractère peut entraîner, dans mon cas, de bonnes... ou de mauvaises...

- C'est ridicule ! Mais... c'est ridicule ce que nous faisons, Laurent... euh, Monsieur Mabesoone. Excusez-moi, je n'en peux plus, je n'en peux plus !

Le pauvre adjudant Masato Yoshizawa avait éclaté en larmes en plein milieu de sa phrase, sans que rien ne laissât présager une telle rupture de digue jusqu'au mot « bonnes », ou même « mauvaises », pour qui ne voyait pas au fond de son âme. Peut-être sa pupille avait-elle tremblé un peu entre ces deux mots, au moment de « ou de », quand il avait relevé les yeux vers la seule décoration de cette sordide salle d'interrogatoire : un calendrier des pompiers

de Nagano. Et puis, il s'était littéralement écroulé, comme si une balle l'avait atteint en pleine poitrine. Il sanglotait comme un bébé sur la table usée où demeuraient encore quelques taches d'encre de mon stylo plume. Je ne savais que dire, que faire pour lui. Fallait-il essayer de le consoler ? Cela était-il déplacé de ma part, en tant que suspect ? Il continua en balbutiant :

- Monsieur, vous savez, tout ça, c'est à cause de Horiuchi... Je ne le supporte plus, il veut absolument charger la barque pour votre dossier... Pour venger Koyama. C'est un salaud, ce mec, vous savez. Et moi, je n'en peux plus de ce travail. Vous avez raison. Je vous comprends, Monsieur Mabesoone. C'est absurde toutes ces dépositions sur votre vie privée. Ça n'a rien à voir après tout. C'est ridicule. Vous savez, Monsieur Mabesoone, moi aussi j'ai toujours voulu aider les gens, depuis que je suis petit... Vous savez, moi, je voulais devenir pompier, je voulais sauver les gens des incendies. Et puis voilà, comme j'étais pas assez baraqué pour faire pompier, j'ai fait policier. Je croyais que j'allais aider les gens... Quel imbécile ! Voyez ce que je fais avec vous... tout ça est ridicule, tout ça est absurde...

Je ne savais que dire, qu'ajouter. Parce qu'il est si rare au Japon d'entendre un homme exprimer ses sentiments. C'était si bien exprimé. Tout était dit en quelques mots par ce timide Masato. Parfaitement dit, avec tout son cœur pur de jeune homme. Et avec des larmes pures entre chaque mot. Des larmes que je partageai. Alors je mis ma main sur la main de Masato – covid ou pas covid, il fallait le faire, je le sentais. Et puis, après un long silence, j'ai fini par lui dire :

- Masato, tu as lu *L'étranger*, de Camus ?

Il se redressa vers moi, le visage tout rouge de larmes et fit « non » de la tête.

- Masato, je peux te lire un passage que j'aime bien dans ce livre, si tu es d'accord ?

Il fit « oui » de la tête. Je sortis de ma sacoche d'ancien « gentil professeur de littérature comparée » l'exemplaire de *L'étranger* que je n'avais toujours pas eu l'occasion d'offrir à Horiuchi. Et je lus à mi-voix, comme pour consoler le jeune homme :

*Même sur un banc d'accusé, il est toujours intéressant d'entendre parler de soi. Pendant les plaidoiries du procureur et de mon avocat, je peux dire qu'on a beaucoup parlé de moi et peut-être plus de moi que de mon crime. Étaient-elles si différentes, d'ailleurs, ces plaidoiries ? L'avocat levait les bras et plaidait coupable, mais avec excuses. Le procureur tendait ses mains et dénonçait la culpabilité, mais sans excuses. Une chose pourtant me gênait vaguement. Malgré mes préoccupations, j'étais parfois tenté d'intervenir et mon avocat me disait alors : « Taisez-vous, cela vaut mieux pour votre affaire. » En quelque sorte, on avait l'air de traiter cette affaire en dehors de moi. Tout se déroulait sans mon intervention. Mon sort se réglait sans qu'on prenne mon avis.
(...)*

Moi j'écoutais et j'entendais qu'on me jugeait intelligent. Mais je ne comprenais pas bien comment les qualités d'un homme ordinaire pouvaient

devenir des charges écrasantes contre un coupable.

Et j'ajoutai :

- Tu sais, tu sais que cet homme, dans ce roman, on le condamne à mort, et qu'à la fin, il est exécuté... Tu sais, Masato, que le Japon continue à exécuter des détenus tous les ans. Moi, je voudrais juste dire : Qui peut décider de la vie d'un autre humain sans l'écouter vraiment, sans essayer de le comprendre ? Qui peut tuer au nom de la justice ? Si tu es d'accord, cher Masato, je voudrais juste te dire un haïku que j'ai composé en juillet 2018, ce funeste mois où treize condamnés ont été exécutés au Japon sous le gouvernement Abe :

夏落葉死刑ある国（ち）はみな殺人

Natsu ochiba Shikei aru chi wa Mina satsujin

Une feuille tombe en plein été

À chaque pendaison

Nous sommes tous coupables

...

Quelques semaines plus tard, en allant récupérer mon spray de « Liquid Ass » au commissariat central de Nagano, j'appris de l'inspecteur Horiuchi que l'adjudant Masato Yoshizawa avait démissionné de son poste de policier.

Je ne fus pas surpris. Mais je regrettai amèrement de ne pas lui avoir demandé ses coordonnées personnelles. C'était « un gentil garçon », comme disait ce sale Horiuchi.



7. *Merry Christmas Mr. Lawrence*

Et puis j'ai attendu, j'ai attendu, j'ai attendu. Un mois, deux mois, trois mois, quatre mois, cinq mois... Horiuchi m'avait bien prévenu que cela prendrait « quelques mois, peut-être un an » avant que je reçoive un coup de téléphone du procureur en charge de mon dossier, lequel devait ensuite décider, au vu de ma déposition, et après m'avoir entendu en personne, de mon inculpation, ou non.

Peu à peu mon covid long s'aggravait.

鶉は実を食いつづけ我がコロナ長引く

Hiyo wa mi wo kui tsuzuke waga korona nagabiku

Mon covid s'éternise

Un bulbul n'en finit pas

De manger des fruits rouges

咳咳咳裸木とおはなししても

Seki seki seki Hadakagi no ohaNashi shite mo

Tousser tousser tousser

L'arbre nu devant moi

Reste silencieux

ブレインフォグという惑星日向ぼこ
Burein fogu To iu wakusei Hinata boko
Soleil d'hiver
Au loin cette nébuleuse qu'on appelle
« Brouillard cérébral »

日向ぼこ死後は痛まぬかもしれぬ
Hinata boko Shigo wa itamanu Kamo shirenu
Soleil d'hiver
Il paraît qu'après la mort
On n'a plus mal

「検査しても理由が分からない」雪五尺
Kensa shite mo Riyū ga wakaranai Yuki go shaku
« Monsieur, votre maladie,
On ne peut pas l'expliquer »
Cinq pieds de neige

Puis, peu à peu, j'eus l'impression que mon état s'améliorait un peu.

呼吸する愉しみ葉は揺れる愉しみ
Kokyū suru Tanoshimi ha wa yuReru tanoshimi
Joie de respirer
Joie pour les dernières feuilles
De danser sur l'arbre

Le 15 décembre vers 8 heures 30 du matin, mon téléphone portable sonna. Il faisait encore nuit. C'était un numéro inconnu. C'était bien lui.

- Monsieur Mabesoone, je suis Monsieur Hosokawa, procureur au tribunal des affaires pénales de Nagano.

C'était une voix jeune, plutôt avenante, mais, je ne sais pourquoi, j'étais de très mauvaise humeur ce matin-là.

- Bonjour Monsieur. Eh bien, permettez-moi de vous dire que... je ne vous cache pas que... je vous attends depuis longtemps !
- Nous sommes désolés, Monsieur. Voilà, je vous téléphone parce que j'aurais besoin de vous entendre, dans le cadre de l'affaire des « odeurs suspectes ». Vous habitez près du tribunal, je vois... Quel jour seriez-vous disponible, la semaine prochaine, plutôt à partir de mardi, par exemple ?

Le jeune magistrat me semblait vraiment très serein et serviable, mais je me dis qu'il ne fallait « pas se fier aux apparences avec les Japonais » et, surtout, je pensai qu'il valait mieux montrer mon mécontentement dès le début, afin

d'installer un rapport de force qui me serait favorable dans l'avenir.

- Monsieur le procureur, je me permets de vous dire, d'ores et déjà, que cette histoire de boules puantes est tout simplement... hallucinante pour moi ! Avez-vous vraiment besoin de me faire venir pour comprendre que nous sommes en plein dans une affaire ubuesque, que la police a entamé une procédure incroyablement lourde sous la pression de la mairie de Nagano, laquelle cherchait de cette façon à nous empêcher de continuer un procès légitime contre les nuisances sonores, lesquelles nuisances sonores ont été confirmées par Madame la juge Akiko Manabe, et... et sachez que l'Ambassade de France est au courant de...
- Monsieur Mabeoone. Vous m'expliquerez tout cela la semaine prochaine, si vous voulez bien.

Le gars ne perdait pas un millilitre de son sang-froid. Et c'est bien moi qui semblais ridicule de m'emballer ainsi.

- Bon, alors, d'accord. Le mardi 22, le matin. C'est possible ?
- Excusez-moi, Monsieur Mabeoone, mais si vous venez le matin, alors je préférerais autant le jeudi 24 décembre, à 10 heures. Cela vous convient-il ?
- Oui. Oui, Monsieur le procureur. Excusez-moi, j'y serai sans faute. Au tribunal ? Bureau 201 ?... D'accord. Jeudi à 10 heures. D'accord. Au revoir, Monsieur le procureur.

夜の雪が真っ黒に降る灯のまえ

Yo no yuki ga Makkuro ni furu Tō no mae

Les flocons de neige

Dans la nuit sous le lampadaire

Tombent tout noirs

...

Je vous passe, cher lecteur, le détail du sentiment d'angoisse dans lequel je me morfondis pendant ces dix jours d'attente.

...

Le jeudi 24 décembre au matin, dans mon plus beau costume noir, avec ma cravate Hermès noire et mon manteau en cachemire noir, j'entrai enfin, d'un pas frigorifié, dans le bâtiment stalinien des affaires pénales du palais de justice de Nagano. Je dus consigner mes nom et prénom à l'entrée, montrer ma carte de résident permanent, enlever mon masque deux secondes sous le regard diagonal d'un vieux greffier, avant de pouvoir m'installer entre quelques plantes en plastique, dans une salle d'attente désespérément vide. Cela ne m'étonnait pas, d'être si seul. Il n'y a pratiquement plus aucun acte de

criminalité dans ce Japon vieillissant, surtout dans les campagnes. Et, depuis que le gouvernement Abe a maté les derniers *yakuza* de l'archipel, le ministère de la justice nippon est en sureffectif chronique – situation qui ferait certes rêver toutes les démocraties occidentales. J'avais enclenché, avant d'entrer, l'application « enregistrement » de mon smartphone...

À 10 heures moins une minute, une charmante jeune femme, masquée de tissu rose pâle, me propose de me guider vers le bureau de Monsieur Hosokawa. Je la suis en me faisant tout petit, dans le vaste ascenseur où elle regarde mes chaussettes noires pendant que je regarde ses chaussettes rose pâle. Le bureau 201 du procureur Hosokawa est assez spacieux. On aperçoit deux boxes en Plexiglas, l'un autour de la grande table du procureur, au milieu, et l'autre autour du bureau de sa secrétaire, sur la droite. Chacun porte, en plus de cela, un masque blanc FFP2, de sorte que je distingue à peine le visage du jeune procureur qui se lève, dans son box, pour me saluer brièvement. Je m'incline profondément, pour lui montrer que je connais les usages japonais.

- Monsieur Mabesoone, bonjour. Tout d'abord, permettez-moi de vous demander si, par hasard, vous n'êtes pas en train d'enregistrer notre conversation. Cela est interdit.

Je me dis : « C'est impossible. C'est impossible que le gars ait vu que je suis en train d'enregistrer. J'ai mis en marche l'application bien avant d'entrer dans le bâtiment. Même s'il y a des caméras cachées dans la salle d'attente, il ne peut pas le savoir. Oui, mais, si je mens maintenant, et si je continue à enregistrer, et si cela se sait plus tard, cela peut se retourner contre moi. Et là, ça devient grave. Très grave. Allez, faisons l'innocent ! »

- Monsieur le procureur (je tousse). Je ne savais pas que cela était interdit (je tousse). Oui, je suis en effet en train d'enregistrer, mais je vous prie de croire que cet enregistrement avait seulement pour but de me servir de document préparatoire, dans le cas où j'écrirais un roman sur cette affaire – ce que je compte faire, je ne vous le cache pas... (je tousse) Mais, pour vous prouver mon honnêteté totale, voilà : je sors mon téléphone et j'appuie sur la touche « arrêt » de l'application « enregistrement ». Voyez par vous-même, Monsieur le procureur.

Je m'exécute.

- Je vous fais confiance. Je vous fais confiance, Monsieur Mabesoone. Sachez, par ailleurs, que notre conversation est enregistrée par le ministère de la justice. Mais l'accès à cet enregistrement est réglementé. Bien, Monsieur Mabesoone, puis-je vous demander maintenant si, à titre liminaire, vous avez des déclarations nouvelles à faire au sujet de cette affaire. S'il y a des choses que vous n'avez pas pu déclarer au commissariat central de Nagano...
- Oui. Et merci de me le demander. Je voudrais justement vous dire, Monsieur le procureur, que je suis victime d'une cabale politico-judiciaire. Dans cette affaire, la victime, c'est moi et ma famille. Ce ne sont pas ces jeunes qui ont porté plainte contre moi, probablement sous

la contrainte de la police, qui a elle-même agi sous la contrainte de la mairie, mairie qui a elle-même agi sous la contrainte de... KITANO CORPORATION !

- Vous avez des preuves de ce que vous avancez, Monsieur Mabesoone ?
- Oui. Monsieur Hosokawa, connaissez-vous, par hasard, un certaine Madame Emi Nakabayashi, qui est actuellement juge au barreau de Tokyo, mais qui fut autrefois en poste ici-même, à Nagano ?
- Euh... peut-être. Et alors ?
- J'avais promis à Madame Nakabayashi de ne pas révéler son nom à la justice, mais, pour tout vous dire, Madame Nakabayashi a elle-même trahi ma confiance dans le passé, en me refusant son aide, lorsque j'ai eu des problèmes, à la suite, justement, du procès pour la protection des arbres...
- Mais... vous l'avez gagné, ce procès ?
- Oui, nous l'avons gagné, grâce à la précieuse aide de Madame Nakabayashi, qui est aussi ma voisine de palier... Mais voilà, en tant que juge, elle ne pouvait pas être impliquée dans l'affaire. J'étais donc son « prête-nom ».
- Je vois... Et alors, quelles sont vos preuves d'une quelconque collusion entre la police, la mairie et... KITANO CORPORATION, comme vous dites ?
- Ma preuve, la voici. Cet enregistrement de la voix de Madame Nakabayashi, Monsieur le procureur :

Je ressors mon smartphone. Même application. « Enregistrement du : 11 avril 2016 ». Clic.

Eh bien voilà, Monsieur Mabesoone, sachez que ce Monsieur Miyamoto, cet homme qui, donc, comme vous le dites justement, souhaite l'abattage de tous les arbres, comme par hasard, vient de signer avec la société de construction KITANO, dirigée par Monsieur le maire, un contrat de vente de terrain. Sur son vaste terrain, d'ici un ou deux ans, notre maire Hisao KITANO doit construire le nouveau siège de sa société. Un bâtiment de trente-six étages, plus haut encore que celui de la préfecture. Et notre maire, donc, avant de commencer ces travaux pharaoniques, souhaite couper tous les arbres du parc municipal, afin d'y construire une place bétonnée et une large route menant au futur siège de son entreprise.

Le procureur réajuste son masque. Je vois à son regard acéré que je l'intéresse enfin.

- Vous sous-entendez donc, Monsieur Mabesoone, que la mairie de Nagano vous tient grief d'avoir protégé ces arbres, parce qu'elle souhaitait secrètement favoriser les travaux de la société Kitano en rasant ce parc municipal... et vous sous-entendez par là qu'il existe dans cette affaire une collusion d'intérêts entre public et privé, c'est cela ?

- Je ne sous-entends pas. C'est exactement ce que démontre votre consœur, Madame Emi Nakabayashi, dans ce court enregistrement, que je tiens à votre disposition.
- Et vous considérez que vous êtes victime de traitements injustes de la part de la mairie, de ce fait ?
- Monsieur le procureur, juriste distingué que vous êtes, comment pourriez-vous en douter un instant, au vu de ce dossier ? Sinon, comment expliquer que la municipalité ait construit un gymnase à 3 mètres 30 de mon appartement, alors qu'il y avait tout un parc disponible, plus au nord, sans aucune résidence mitoyenne autour ? Comment expliquer, aussi, Monsieur le procureur, que je sois mis en cause pour « crime violent », alors qu'il ne s'agit que d'une simple plaisanterie, une histoire de farces et attrapes ? Vous avez déjà vu cela, Monsieur Hosokawa ? En tout cas, le plus célèbre avocat pénaliste de cette ville, Maître Yamazaki, était formel, quand mon épouse lui a demandé son avis : jamais, pas une seule fois dans toute sa vie professionnelle, il n'avait vu une qualification de crime aussi sévère, en quarante années de carrière...

Hosokawa baisse les yeux. Il semble gêné. C'est sûrement un procureur connu de lui qui a apposé son sceau, il y a un an et demi, sur le mandat de perquisition pour « suspicion de crime violent contre l'ordre public ».

- Mmm... Monsieur Mabeoone. Si je peux vous donner un conseil... Cela ne jouera pas en votre faveur d'accuser ainsi, ou, disons, de mettre en cause la probité de la justice japonaise de la sorte.

C'est le moment de porter l'estocade. Je redeviens Cyrano, « Cyrano de Nagano ».

- Eh bien, j'accuse. Oui, c'est le bon terme. J'accuse ! Tout comme Émile Zola accusa autrefois la justice française pendant l'Affaire Dreyfus. Et j'en ferai un roman, de ce scandale, soyez-en bien sûr, Monsieur Hosokawa !
- Un roman... en japonais ?

Il tremble !

- Sûrement... et avec tous les noms, Monsieur Hosokawa. À propos, puis-je vous demander votre prénom, Monsieur le procureur ? Simple plaisir d'auteur...
- Je ne suis pas tenu de décliner mon prénom, contrairement à vous, Monsieur Laurent Rémy André Mabeoone.
- Ce n'est pas grave, cher Monsieur. Je me contenterai de votre patronyme.

C'est lui maintenant qui semble vouloir faire amende honorable. Mais, dans un dernier sursaut de fierté, il hausse la voix, pour la première fois, sur un ton pitoyable d'enfant contrarié :

- Écoutez, écoutez, cessons ces balivernes, Monsieur Mabeoone ! Je vais vous lire maintenant le rapport que je destine au juge des affaires pénales en charge de votre dossier, et c'est lui qui décidera, oui ou non, de votre inculpation. Ma secrétaire prendra note de tout changement

que vous souhaiteriez apporter. C'est tout !

Je, soussigné Laurent Rémy André Mabesoone, domicilié au 625-20 Nishigochō à Nagano, reconnais avoir vaporisé une dizaine de fois le produit de farces et attrapes « Liquid Ass » sur une bouche d'aération du gymnase Gochō Hall, le 23 juillet 2019 vers 19 heures. Mon seul but était de faire comprendre aux utilisateurs de ce gymnase qu'il était préférable d'en fermer les fenêtres, car je souffrais de leurs nuisances sonores, lesquelles ont été attestées et reconnues par le jugement I-76-B – verdict prononcé par la juge Akiko Manabe le 26 juin 2020. Je suis sincèrement et très profondément désolé de mon acte, je promets de ne pas le réitérer et atteste que le problème des nuisances sonores est maintenant résolu, en concertation avec le comité de l'éducation et des sports de la municipalité de Nagano.

Fait à Nagano, le 24 décembre 2020

- Vous êtes d'accord ?
- Oui, pourquoi pas... Mais, qu'est-ce que je risque, maintenant ? Serai-je inculpé avec ça ? Vous savez qu'il est interdit pour un étranger de sortir puis d'entrer à nouveau au Japon s'il a fait l'objet une seule fois dans sa vie d'une mise en examen pénale au Japon...
- Oui, mais bon...
- Mais bon... ?

Hosokawa plisse les yeux en me regardant, ce qui doit être le signe, pensé-je, d'une intention plutôt bienveillante, en dessous de son masque.

- Vous voulez dire que j'ai de bonnes chances de ne pas être inculpé, et que cette affaire sera enfin classée sans suite, c'est cela ?
- ... Je... je ne veux rien dire en particulier...

« Ah oui », me dis-je, « le gars sait qu'il est enregistré. Il ne peut donc pas parler »

- Bon, alors, si j'ai bien compris, il faut que j'attende encore une réponse. Alors, combien de temps, combien de mois cela prendra-t-il encore ?

Je suis estourbi de fatigue, ma tête est lourde comme une enclume, mes poumons me lancent des pics d'acier jusqu'aux amygdales à chaque respiration.

- Monsieur Mabesoone, sachez que la justice japonaise n'est pas tenue de donner le résultat d'une procédure d'inculpation, à l'attention du suspect. C'est ainsi. Mais, tant que vous n'avez pas de nouvelles de nous, vous pouvez considérer que vous n'êtes pas encore inculpé, donc, vous êtes libre de quitter le Japon et de revenir. À votre retour, il vous suffira de cocher la case « No » à la question « Have you ever been sued for a penal crime in Japan ? ». Vous comprenez l'anglais, je suppose...
- Vous plaisantez ? Non mais vous plaisantez ? Ceci veut dire que toute

ma vie, dorénavant, je vais devoir m'inquiéter de savoir si, par hasard, un mandat d'inculpation pour crime ne va pas arriver chez moi du jour au lendemain ?

- Monsieur Mabesoone, comme je viens de vous le dire, la justice japonaise n'est pas tenue de faire savoir le résultat d'une procédure d'inculpation.

J'entends mon pouls frapper contre mes tempes. Comment faire pour sortir de ce dédale cyclopéen dont le minotaure est un si petit magistrat ?

- Alors, j'aurai un fil à la patte toute ma vie, Monsieur Hosokawa ? C'est ça ? Et vous trouvez ça normal, vous ?
- Cessez de m'appeler par mon patronyme, Monsieur Mabesoone. Je ne suis qu'une pièce dans une institution, moi, et vous le savez très bien. Je ne peux pas changer cette institution. C'est tout, Monsieur Mabesoone.

Pour la première fois, nos yeux se rencontrent. Je sens que le gars est profondément déstabilisé. Pour la première fois, Hosokawa semble perdre son sang-froid.

- Je vous appelle « Monsieur Hosokawa » si je veux. Et j'ajoute même une chose, Monsieur Hosokawa. C'est que la justice de votre pays, comme on me l'a confirmé à l'Ambassade de France, est loin d'être considérée dans le monde comme un modèle en matière de respect des droits de l'Homme. Votre pays, ne l'oubliez pas, est une des dernières « soi-disant démocratie » à appliquer encore la peine de mort, comme vous le savez. Alors, je vais vous faire une requête, Monsieur Hosokawa. S'il vous plaît, pendez-moi tout de suite, passez-moi la corde au cou avec vos petites mains de procureur innocent, Monsieur Hosokawa ! Je préfère mille fois ça à une vie sous votre menace, avec cette menace permanente de ne pas savoir si je serai accusé de crime par vous, demain ou après-demain... Allez-y, je vous en supplie, pendez-moi, Monsieur Hosokawa !

Nous nous fixons du regard, très longtemps, plusieurs secondes, sans un mot. Hosokawa cligne des yeux une fois, deux fois. Il m'évite. Il se tourne vers sa secrétaire, qui est pétrifiée, et lui demande, d'une voix parfaitement bureaucratique, d'imprimer ladite déclaration pour que je puisse la signer. La tension remplit toute la pièce, de mur en mur. On entend un « jiiii jiiii ji » à peine audible, caractéristique des imprimantes japonaises. La secrétaire passe derrière son box pour remettre la déclaration à son supérieur, qui y appose son sceau lentement, sans ciller. Tout est silencieux. Puis, à travers la fente, sous le Plexiglas, Hosokawa fait glisser la feuille en me susurrant, d'un air bizarrement aimable :

- Monsieur Mabesoone. Quand... quand vous aurez signé ceci, je descendrai avec vous. Je vous raccompagnerai jusqu'au parking. Je... je voudrais juste vérifier la puissance de l'odeur de ce liquide de boules puantes. Et ceci n'est possible que dans un endroit dégagé, en extérieur.

Et, en poussant le papier vers moi, le jeune magistrat me fait... un clin d'œil !

Ou bien il est un homosexuel sadomasochiste, ou bien il me cache quelque chose. Je m'exécute. Mon stylo plume fuit toujours un peu. Hosokawa en sourit brièvement. Nous reprenons chacun nos élégants manteaux, nous les enfilons de concert. Nous saluons ensemble la secrétaire du procureur, qui plisse les yeux d'un air intrigué. Dans l'ascenseur si vaste, pas un mot. Je me dis qu'après tout, il est beau garçon, Hosokawa, avec sa tête enfantine et ses grands yeux en amande, très clairs pour un Japonais. La porte s'ouvre. Nous sortons d'un même pas, devant le greffier étonné. Je murmure :

– Je... je suis venu en bicyclette.

Il acquiesce doucement de la tête. Tout en marchant à côté de lui, je sors lentement de la poche de mon long manteau en cachemire le petit vaporisateur blanc. Nous arrivons devant la cabane réservée au stationnement des bicyclettes, à l'abri des regards. Il s'arrête net devant mon vélo. Il enlève son masque. Je lève lentement l'atomiseur vers son visage, et m'apprête à appuyer sur la capsule, juste devant le nez du jeune magistrat, qui est un peu plus petit que moi. Soudain il me tend la main et me sourit largement, comme un camarade d'école.

– Arrête, je suis de Waseda, comme toi ! Mon prénom, c'est Masanori. Qu'est-ce que tu crois ! Je suis pas venu jusqu'ici pour sentir cette odeur de pets, tu rigoles ! Bon, écoute-moi bien, Laurent... Je voulais juste te dire que ton dossier sera classé sans suite, c'est promis. C'est ton cadeau de Noël. *Merry Christmas, Mr. Laurent* ! Allez, serre-moi la main... tu es immunisé, toi, hein ! Et... je voulais te dire aussi que je suis vraiment désolé de tout ce qui t'est arrivé. C'est une procédure abusive. Vraiment... une sale affaire. Il y a eu collusion. Grave, la collusion. Tu as raison. Mais ne déteste pas le Japon pour autant, s'il te plaît, camarade Mabesoone !

Je sens la chaleur de sa petite main dans la mienne, comme si elle faisait fondre deux années de souffrances. Je la malaxe, je la masse, je la caresse presque. Je suis sans mots. Ce « je suis désolé », je l'attendais depuis si longtemps de la part de tant de Japonais dans cette ville, et voilà que c'est le plus puissant, mais aussi le plus jeune des *Homo japonicus* naganoéens qui les prononce, avec tant d'humanité, face à mon visage presque en larmes, en ce matin glacial, ces trois petits mots que je désirais tant : *Mōshiwake arimasen deshita*.

– Ah, et puis, ton roman... Tu seras pas trop méchant avec moi, hein ! Et tu me l'enverras, c'est promis ?

– Oui, Masanori. Oui, c'est promis.

初冠雪 大人の真似をして五十年

Premières neiges sur les cimes !

Cinquante ans que je fais semblant

De ne plus être un enfant

...

Je l'avoue. J'ai hâte, j'ai tellement hâte aujourd'hui de terminer ce roman, et de le faire publier, pour pouvoir l'envoyer par la poste à Masanori Hosokawa, procureur aux affaires pénales, palais de justice de Nagano, Japon. Même en français, je sais qu'il le lira, je sais qu'il essaiera de son mieux de le déchiffrer, avec un petit dictionnaire franco-japonais à la main, Masanori. Salut à toi, l'ami ! Et merci encore, procureur Hosokawa.

...

Deux semaines plus tard, le 4 janvier 2021, je recevais ce courriel :

*Cher Laurent,
la ora na,*

Je suis Marie Kops, la responsable de l'Association des éditeurs de Tahiti et des îles, qui organise entre autres Le salon du livre de Tahiti.

Robert Koenig des éditions Haere Pō m'a transmis votre mail pour vous contacter au sujet de la prochaine édition du Salon qui se déroulera du 18 au 21 novembre prochain.

À l'occasion de cette 21ème édition nous souhaiterions rassembler des auteurs d'ici et d'ailleurs (Australie, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, Japon, Vanuatu, France, Caraïbes...). En espérant bien sûr que les conditions sanitaires permettent à chacun de se déplacer et nous de vous accueillir dans les meilleures conditions.

Nous avons donc le plaisir et l'honneur de vous inviter au salon Lire en Polynésie 2021, pour partager un moment d'échange littéraire et poétique, et rencontrer la littérature du Pacifique et le public polynésien.

En espérant avoir le plaisir de vous accueillir à cette occasion, malgré toutes les incertitudes malheureusement indépendantes de toute notre bonne volonté, je me tiens à votre disposition pour d'autres informations.

Bien cordialement,

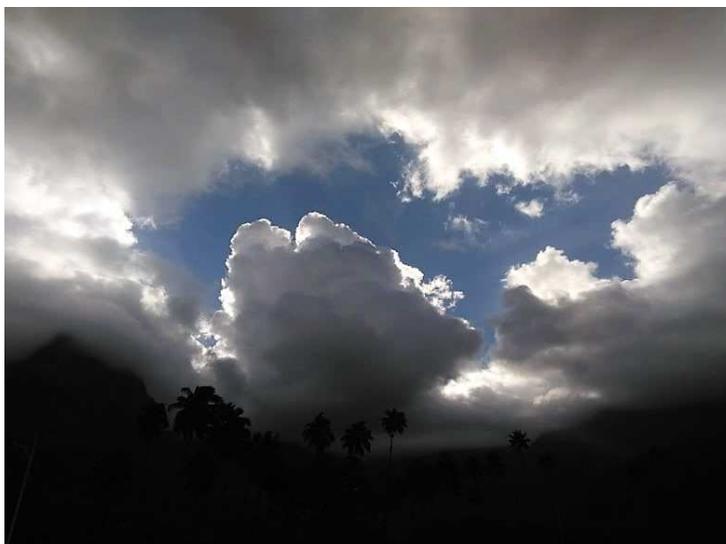
Marie

...

J'avais terrassé mes ennemis au Japon. Mais, de l'autre côté du Pacifique, quelque part en Polynésie française, il restait une dernière sirène, plus redoutable que tous les procureurs japonais, avec laquelle je devais régler quelques comptes.

Je décidai d'accepter l'invitation.

Je décidai de repartir pour Tahiti....



8. Hôtel *Le Tahiti*, suite 2202, le 23/11/2021...

Mardi 23 novembre 2021.

Boîte de réception.

1 message(s) reçu à : 06 :16

De : « Dr Sophie Olivier,
Institut Louis Malardé, Papeete, Tahiti ».

...

« Le résultat de votre test Covid-19 est : Négatif ».

Ce matin, pour la première fois depuis un an et demi, je ne tousse plus. Mon covid long est enfin guéri. Mieux, je réussis même à chanter de nouveau. La sirène de Hiva Oa m'a-t-elle enfin rendu ma voix ?

Et, – allez savoir pourquoi ? la première chanson qui me vient à l'esprit, en lisant ce courriel si important de l'Institut Louis Malardé, la première mélodie qui court sur mes lèvres, en cette matinée flamboyante du 23 novembre 2021, dans la suite 2202 de l'hôtel *Le Tahiti* à Tahiti, la chanson, donc, que je hurle comme un malade en me regardant dans le miroir immense qui se trouve derrière l'écran de mon ordinateur, c'est *L'été indien* de Joe Dassin.

*Aujourd'hui je suis très loin de ce matin d'automne
Mais c'est comme si j'y étais. Je pense à toi
Où es-tu ? Que fais-tu ? Est-ce que j'existe encore pour toi ?
Je regarde cette vague qui n'atteindra jamais la dune
Tu vois, comme elle je reviens en arrière
Comme elle, je me couche sur le sable
Et je me souviens, je me souviens des marées hautes
Du soleil et du bonheur qui passaient sur la mer
Il y a une éternité, il y a un siècle, il y a un an...*

Je suis totalement nu dans ma suite, face à la glace, à deux pas de cette plage déserte de sable noir qui s'embrase dans l'aube d'or, qui se reflète dans le miroir, laissant apparaître au loin les derniers pics de Moorea et les premiers îlots poignant de l'archipel de la Société. Je m'aime. J'aime la vie. J'aime ma femme et j'aime ma fille aussi, je le sais maintenant. Ce soir, je peux quitter la Polynésie. Je suis « Négatif ». Ce soir, je tourne la page, je tourne « la page Adeline », je m'efface de ce miroir. Je traverse deux océans et quatre continents et je retourne « chez moi », au Japon.

Merci à la vie, merci à la santé retrouvée aussi – Ô diamant si fragile que je reçois solennellement des deux mains, ce matin. Je le tiendrai toujours précieusement entre mes paumes blanches, ce trésor étincelant !

Je n'ai même plus envie de t'envoyer un mot assassin ou amoureux, un texto plein de ressentiment ou de sentiments, via ce « Facebook Messenger » que tu affectionnes tant, Ô toi la petite aguicheuse du magasin G d'Atuona, Ô Adeline au soleil autrefois tant redouté ! Non, je n'ai plus peur de toi. Je suis libéré de ton charme – et de ton satané covid ! Je m'en fous maintenant. Je t'ai aimée une seconde, oui, et alors ? Je me fous de toi à présent, je me fous même du monde entier, sauf de ma femme et de notre fille. J'aime ma femme et ma fille, et personne d'autre au monde. Je retourne auprès d'elles. Je ne vivrai désormais que pour elles. Tout est fini.

Game over. *Soremade* !
Ulysse a assez voyagé.

何も無い海見て何も言わずに帰る
Nani mo nai Umi mite nani mo Iwazuni kaeru
Regarder la mer
Où il n'y a rien puis repartir
Sans rien dire

Je veux m'ennuyer maintenant.

M'ennuyer impérialement sur l'île du Soleil-Levant, mon Ithaque. Cette île ultra-protégée, parce que la plus isolée du reste du monde, culturellement parlant, parfaitement verrouillée dans son immobilisme superbe, souverain. Je

m'en fous, moi, j'ai la clef de la Forteresse Japon, et je pars m'y réfugier de ce pas : là-bas, il suffit d'être un bon papa. Un bon père d'une bonne famille bien japonaise, un bon Leopold Bloom nippon qui ne fait plus de vagues, qui ne touche plus jamais de sa vie aux boules puantes. Et tout ira bien. Alors adieu, Mademoiselle Adeline. Adieu, la Polynésie. Adieu, le monde entier. J'ai enfin compris, en ce matin aux doigts de rose, ce que je voulais vraiment dans la vie. Je veux mourir peinard. Adieu. Negativus ergo sum. Je suis « Négatif », donc je suis...

Ulysse est mort en moi.

亡父の帽に「いい旅でしょう」と独り言
Chichi no bō ni *li tabi deshō* to Hitorigoto
Juste dire au chapeau
De mon père défunt
« *On a fait un beau voyage, hein !* »

Ma fille Line, seras-tu notre prochain Ulysse ?
Toyo, mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour, j'arrive !

♪ On ira où tu voudras, quand tu voudras
Et l'on s'aimera encore, lorsque l'amour sera mort
Toute la vie sera pareille à ce matin
Aux couleurs de l'été indien
Paa la la, Pa la la la la Paa la la...

YES !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

1. Hôtel *Le Tahiti*, suite 2202, le 22/11/2021...
(ou « Martello tower »)
2. *Sonate au clair de lune* à Nagano
(ou « La guerre de Troie »)
3. Un panama aux Marquises
(ou « Les lotophages »)
4. Mourir, la belle affaire !
(ou « Circé »)
5. Chapitre secret
(ou « Polyphème et les sirènes »)
6. *L'étranger* à Nagano
(ou « Le retour »)
7. *Merry Christmas Mr. Lawrence*
(ou « La vengeance »)
8. Hôtel *Le Tahiti*, suite 2202, le 23/11/2021...
(ou « Yes ! »)



L'AUTEUR

Seegan MABESOONE (nom de plume de Laurent Mabesoone) est un poète de haïku et romancier français, né en 1968, s'exprimant principalement en japonais. Il est titulaire d'un DEA en littérature japonaise (université Paris-VII) et d'un doctorat en littérature comparée (université Waseda de Tokyo).

Résidant à Nagano depuis 1996, il y enseigne la littérature comparée à l'université Shinshū et à l'université Jūmonji de Tokyo pendant vingt-cinq années, puis il part pendant un an à Hiva Oa aux îles Marquises, de juillet 2019 à juin 2020, où il compose son recueil *Haïkus aux Marquises* (Pippa, 2019) ainsi que le roman *L'île-sirène*, d'abord rédigé en japonais, puis adapté en français (Haere Pō, 2021).

Membre du groupe de haïjins *Kaitei* (fondé par Tōta Kaneko) depuis 1998, il fonde en 2004 le groupe Seegan Kukai. En japonais, il a publié sept recueils de haïkus (dont *Sora aosugite*, Prix Sō Sakon 2002), un ouvrage de recherche en poétique comparée du haïkai (*Shi toshite no haikai, haikai toshite no shi*, Nagata shobō, 2004), un recueil de haibun (*Issa to wain*, Kadokawa, 2006), une biographie de Kobayashi Issa sous l'angle de l'écologie (*Edo no ekorojisuto Issa*, Kadokawa, 2010), ainsi que plusieurs romans.

En français, il a dirigé et traduit deux recueils collectifs de haïkus : *Après Fukushima* (Goliath, 2012), *Trente haïjins contre le nucléaire* (Pippa, 2015) ; il a traduit le haibun d'Issa *Journal des derniers jours de mon père* (Pippa, 2014), les *Haïkus satiriques d'Issa* (Pippa, 2015), les *Haïkus sur les chats* d'Issa (Pippa, 2016), les *Haïkus de la Résistance japonaise* (Pippa, 2016), l'autobiographie de son maître de haïku Tōta Kaneko, *Cet été-là, j'étais soldat* (Pippa, 2018), ainsi que les mémoires de prison de Genji Hosoya, *Criminel pour quelques haïkus* (Pippa, 2022). Il a aussi publié un roman-haibun, *Normandie, été 76* (Pippa, 2021).

Depuis 2020, il est juré du Concours annuel de Haïku du Mainichi, responsable de la section internationale.

AFAH

ASSOCIATION FRANCOPHONE POUR LES AUTEURS DE HAÏBUN

L'écho de l'étroit chemin N° 41 et N° 42 – Novembre 2022-Février 2013

<http://association-francophone-haibun.com/>

